



HAL
open science

Knut Wicksell: aspects macroéconomiques d'une pensée pragmatique

Léon Guillot

► **To cite this version:**

Léon Guillot. Knut Wicksell: aspects macroéconomiques d'une pensée pragmatique. Economies et finances. 2016. dumas-01850266

HAL Id: dumas-01850266

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01850266>

Submitted on 27 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

UFR 02 Sciences économiques – Mention THEME

Master 2 Recherche Histoire de la Pensée Economique

**Knut Wicksell : aspects
macroéconomiques d'une pensée
pragmatique.**

Présenté et soutenu par :

Léon Guillot

Sous la direction de :

Ariane Dupont-Kieffer

Année universitaire 2015-2016

L'université Paris I Panthéon Sorbonne n'entend donner aucune approbation ni désapprobation aux opinions émises dans ce mémoire ; elles doivent être considérées comme propre à leur auteur.

Sommaire :

Introduction	4
Chapitre I.....	13
Un questionnement théorique sur la valeur qui conduit Wicksell à proposer une nouvelle méthodologie.....	13
Chapitre II	48
La nécessité de l'introduction d'une nouvelle théorie monétaire pour rendre compte de la valeur du capital et de la société dans son ensemble.....	48
Chapitre III	82
Une nouvelle approche méthodologique permettant de penser l'économie politique dans un cadre dynamique et institutionnel.	82
Conclusion.....	119
Bibliographie	124
Table des matières	127

« *Nous ne voulons pas anticiper le monde dogmatiquement, mais découvrir le monde nouveau, en commençant par la critique du monde ancien* ». Karl Marx - *Correspondance, Lettres à Arnold Ruge (1843)*.

Introduction

Commencer par la critique du monde ancien pour tenter de comprendre les débats et enjeux qui prennent place dans le monde nouveau de notre époque. Etudier dans un premier temps les concepts théoriques d'anciens auteurs pour analyser ceux des auteurs actuels. C'est ce que nous nous proposons de faire dans notre travail par l'étude approfondie de l'ancien monde d'un auteur suédois de la fin du 19^e siècle, Knut Wicksell. Présenter cet auteur seulement comme un économiste, serait limiter les apports de Wicksell au monde nouveau. Au même titre que Marx et que nombre d'auteurs de cette période, Wicksell est économiste. Mais il propose aussi des principes sociaux pour améliorer le monde qu'il étudie, il se pose des questions d'ordre moral et de justice. L'enjeu de notre travail sera de montrer que derrière ses propositions théoriques qui entrent dans le cadre de la discipline économique, Wicksell a avant tout une visée politique de réforme pour améliorer justice et égalité au sein des sociétés à un niveau global. Cet objectif sera décrit dans notre travail comme pragmatique, renvoyant à ce qui atteste du souci d'être proche du concret, de la pratique, de l'action.

Pour comprendre la pensée de Wicksell, nous sommes revenus à l'origine de l'intérêt qu'il porte à l'économie et d'une manière générale aux sciences sociales. Avant d'être un réformateur et un théoricien, Wicksell est mathématicien. Avec sa rencontre de D. Davidson qui lui procure en 1880 un exemplaire des *Principes de la population* de Malthus, Wicksell va se plonger dans l'étude des sciences sociales. Pour approfondir cette étude, il accède à une bourse qui lui permet de voyager à travers l'Europe auprès des marginalistes d'Autriche, de Grande Bretagne, de lire Walras, mais aussi les classiques britanniques et l'école historique allemande. Cette étude n'est pas simplement livresque. Wicksell rencontre directement une partie des auteurs qui vont l'inspirer, ce qui lui permet d'avoir une vue d'ensemble des différentes théories économiques de son époque, du monde ancien, pour étudier le monde nouveau, la compatibilité entre ces courants, et aller plus loin à un niveau analytique.

L'intérêt de notre travail est motivé principalement par la démarche de Wicksell où l'histoire de la pensée se voit attribuée une place centrale du fait de sa critique du monde ancien. Nous considérons pour notre part que les théories et propositions actuelles se doivent d'être croisées avec le monde ancien, et ce par le biais de l'histoire de la pensée, pour prétendre à une certaine exhaustivité. Pour se faire nous ne traiterons pas uniquement de la pensée monétaire de Wicksell qui est aujourd'hui la thèse principale retenue par les économistes. Nous croiserons ses différentes théories pour mettre en évidence que le monde nouveau qu'il propose permet de comprendre les débats qui ont lieu aujourd'hui. Il ne sera pas question de dégager des lois immuables, des principes vrais en tout temps en tout lieu

pour expliquer de manière exhaustive les comportements des individus à un instant t . Une telle approche ne peut être envisagée pour la démarche et le niveau d'étude que nous nous proposons d'adopter. Ce niveau d'étude porte non pas sur le comportement des individus à un instant t , mais sur les évolutions des sociétés, des aspects psychologiques et politiques de celles-ci, et des différents groupes sociaux qui la composent. C'est de cette manière que nous comprenons l'apport de Wicksell à la théorie économique.

Sur la base de constats théoriques et empiriques, il étudie les traits particuliers des sociétés de son époque, et plus particulièrement des sociétés scandinaves. Ces études ont un objectif bien précis, rendre compte des décisions pratiques qui sont prises suite à des considérations théoriques. Et notre analyse de son œuvre nous amènera à poser la question du lien entre l'action, la pratique et la théorie. La conclusion de ses travaux prend deux formes particulières qui nous intéressent pour comprendre son œuvre que nous tâcherons de développer dans notre exposé. Au niveau social, la norme des sociétés n'est pas l'harmonie, la coopération entre les acteurs, mais à l'inverse le conflit dans un climat de rapports antagonistes. Et au niveau plus économique, la stabilité de l'équilibre général maximisateur de bien n'est pas effective. A l'inverse c'est l'instabilité qui domine. Le déséquilibre est la norme et cela se retrouve dans les études des cycles que réalise Wicksell. Ces deux problèmes que soulèvent les résultats de Wicksell participent à la catégorisation au sens large que nous faisons de cet auteur comme d'un théoricien et réformateur social.

Dans cette optique son approche théorique commence par un questionnement épistémologique de la discipline centrale de son étude, l'économie politique. L'économie politique est avant tout une invention anglaise, plus précisément, c'est en Grande Bretagne que la discipline s'est autonomisée de la tradition morale dans laquelle elle était auparavant confondue. Wicksell considère qu'elle doit tenter de répondre à une question primordiale, à savoir qui de l'intérêt économique national ou de l'intérêt économique individuel contribue le plus au bien être général, c'est son devoir « pratique et social ». Cette question ouvre d'emblé la porte à une analyse sur deux échelles différentes, et l'enjeu de notre travail sera de montrer que l'économie politique ainsi définie est une discipline qui permet de mettre en relation deux niveaux d'analyse, le niveau global ou national, et le niveau individuel.

D'une manière plus précise, Wicksell définit l'économie politique comme une « science pratique » permettant d'atteindre une « théorie de la manière de satisfaire les besoins humains qui donne la satisfaction la plus grande possible à la société dans son ensemble, en tenant compte des générations futures, aussi bien que des présentes¹ » (Wicksell 1978a, 3). L'économie politique vise à satisfaire les besoins humains pour la société dans son ensemble et non pas pour quelques individus privilégiés. Elle devrait être « capable, dans la théorie et dans la pratique, d'apporter des doctrines concernant la vie économique des nations, leurs économies internes et leurs rapports mutuels à un niveau plus élevé de clarté et d'harmonie » (Wicksell 1970, 32). Deux points nous intéressent particulièrement ici. L'idée de niveau plus élevé renvoie en substance à un raisonnement permettant de rendre compte de

¹ Les citations d'auteurs non francophones que nous utiliserons pour notre exposé ont fait l'objet de traductions libres de notre part.

la globalité du système. Et l'utilisation des notions de clarté et d'harmonie permet de faire un lien avec des considérations politiques pour améliorer la société dans son ensemble.

Lorsque Wicksell nous parle de l'économie politique comme d'une science pratique, il faut comprendre que ces idées de politique et de pratique sont synonymes chez lui. Sa « démarche est de poser les principes théoriques qui sont à la base de ces phénomènes et une fois qu'ils sont correctement compris, leur application peut être laissée en toute confiance à l'expérience et à la perspicacité des *Hommes pratiques* » (Wicksell 1936, 176). Il ne se contente pas de proposer quelque chose de purement théorique, il a avant tout des objectifs pratiques, d'actions sociales et politiques. La science pratique qu'il propose est à comprendre comme venant de la praxis, de l'action, ce qui explique sa volonté de réforme sociale et la recherche du bien être social de la société. Cette idée de bien être découle de la vision philosophique de Wicksell qui nous intéresse particulièrement et qu'il adopte de J.S. Mill. Pour en rendre compte, il cherche à améliorer la justice à la fois sociale et économique. Justice sociale qui renvoie à la distribution des opportunités de richesse dans la société et justice économique qui essaye de garantir que chaque individu reçoive des allocations à la mesure de ses sacrifices. Comme nous le montrerons, la justice sociale permettant la justice économique (Johnson 2010, 189), autrement dit, la justice de la société dans son ensemble permettant la justice de l'acteur isolé.

Ce lien entre social et économique nous permettra de construire un pont entre la pensée politique (pratique) de Wicksell et sa théorie. Et d'une manière similaire nous montrerons que cette redéfinition épistémologique de l'économie politique est effective dès lors que le monde ancien est assimilé. Autrement dit, pour proposer une théorie 'scientifique' et pratique, il faut avoir recours à l'histoire de la pensée et regarder du côté des auteurs qui nous ont précédés en tenant compte de l'évolution des sociétés. Tâche complexe pour Wicksell qui écrit *au* tournant du siècle. Par tournant nous entendons le fait que le paradigme des auteurs classiques britanniques est remis en cause par ce qui a été appelé 'révolution marginaliste' et qui émerge dans les années 1870 sur la base d'une nouvelle méthodologie qui sera au centre de notre travail. Ainsi, lorsque Wicksell étudie les différentes théories au cours de ses voyages en Europe, différentes approches de l'économie politique s'offrent à lui. Comme le dit K. Pribram, « ce sont les différences de méthode qui provoquent les divergences dans la façon de poser les problèmes fondamentaux » (Pribram and Bernard 1986, lvi). Pour Wicksell, principalement deux méthodes d'analyses s'affrontent. L'approche classique qui vise à rendre compte des problèmes de répartition dans la société. Et l'approche marginaliste qui cherche à déterminer comment les prix se forment et comment les individus prennent leurs décisions. Pour sa part, Wicksell a des considérations relatives à la répartition, mais aussi à la formation des prix.

Notre travail sera de montrer que ces divergences d'analyses et de méthodes permettent à Wicksell d'affiner sa vision épistémologique de l'économie politique, en la divisant en deux parties. La théorie pure et la pratique. Le lien entre les deux « développe les abstractions théoriques par une considération plus proche de la réalité, pendant que, d'un autre côté, les problèmes pratiques qui émergent aussitôt que nous approchons de la réalité peuvent trouver leur solution ultime seulement dans une critique des fondations de la vie économique

en société dans son ensemble » (Wicksell et al. 1978, 5). Les abstractions étant comprises comme l'action de l'esprit consistant à séparer ou isoler un élément d'une représentation ou d'un concept, en portant spécialement l'attention sur lui et en négligeant les autres (Nadeau 1999, 1). Réfuter une théorie nécessite de montrer qu'il est impossible de maintenir les bases sur lesquelles elle se fonde ou que sa structure logique soit non admissible. Il n'y a donc pas de réfutation a priori d'une théorie, il faut la tester par l'empirie. Wicksell semble anticiper une thèse qu'énoncera K. Popper près de 50 ans plus tard, « tant qu'une théorie n'a pas été confirmée par l'expérience, la théorie reste une hypothèse » (Wicksell 1936, 26), une simple hypothèse et non une théorie scientifique. C'est une position vérificationniste, une théorie est vraie si ses hypothèses sont vraies, si ses hypothèses peuvent être vérifiées empiriquement.

Cette approche de la théorie scientifique nous intéresse particulièrement pour arriver à la question centrale de notre travail. La théorie pure que construit le théoricien ne rend pas compte de la complexité du monde réel, et le sujet est traité d'une manière bien particulière « principalement du point de vue statique » (Wicksell et al. 1978, 7). A l'inverse, le passage au point de vue pratique permet au théoricien d'introduire le dynamisme dans ses études et de se concentrer sur des questions pratiques aux sens de politiques où l'économie dans son ensemble est considérée. Après avoir développé l'approche épistémologique de Wicksell, nous en arrivons maintenant à l'aspect de ses travaux a servit de base à notre questionnement personnel, la distinction entre macroéconomie et microéconomie. Ainsi, bien que « la distinction micro/macro n'existe que depuis la *Théorie Générale*, il est clair que la démarche macroéconomique, elle, a été utilisée bien avant Keynes. Il suffit de considérer les théoriciens du 'circuit', en commençant par F. Quesnay et en passant par K. Marx. » (Mouchot 2003a, 230) et par conséquent K. Wicksell. Par macroéconomie moderne, nous entendons la définition que donne Keynes dans sa préface de la *Théorie Générale*, il écrit, « Nous avons donné à notre théorie le nom de 'théorie générale'. Par là nous avons voulu marquer que nous avons principalement en vue le fonctionnement du système économique pris dans son ensemble, que nous envisagions les revenus globaux, les profits globaux, la production globale, l'emploi global, l'investissement global et l'épargne globale, bien plus que les revenus, les profits, la production, l'emploi, l'investissement et l'épargne, d'entreprises ou d'individus considérés isolément. » (Keynes 1942, 6). Il faut considérer le système dans son ensemble, et non pas le système à un niveau individuel. D'autres définitions existent de la macroéconomie, mais nous espérons que notre exposé permettra de justifier notre choix de retenir la définition de Keynes plutôt qu'une autre.

Dans quelles mesures la redéfinition épistémologique de l'économie politique permet elle de rendre compte à la fois du niveau individuel et du niveau collectif ? De proposer des solutions pratiques pour ces deux niveaux ? De réfléchir non plus seulement en termes de revenus individuels, mais aussi en termes de revenus globaux ? Wicksell contribue à poser ce que nous considérons comme les bases de la macroéconomie moderne par cette nouvelle approche épistémologique, lui permettant de proposer de nouvelles méthodologies, de nouvelles méthodes. Par conséquent, les problèmes qu'il se pose ne sont plus les mêmes que les auteurs de son époque qui étudient une économie politique différente. L'enjeu de notre travail sera d'explicitier le fait que l'apport théorique de Wicksell a permis de poser les bases de quelque chose qui prêt d'un siècle plus tard est toujours utilisé et prend la forme de la

macroéconomie. « La locomotive à vapeur est peut être obsolète, mais elle a joué son rôle dans la construction des ressources matériels et des connaissances techniques de la société moderne », (Shackle 1970, 11–12). Même si aujourd’hui les résultats de Wicksell sont dépassés, il faut quand admettre que son œuvre est encore intéressante du fait des points de départ de son analyse et de sa manière d’approcher les problèmes permettant d’ouvrir aujourd’hui encore de larges perspectives pour de plus amples progrès. Et selon nous, c’est l’un des apports primordiaux de l’histoire de la pensée. Pouvoir explorer le monde ancien pour comprendre le monde nouveau en regardant ce qu’il a apporté avec des croisements d’approches de différents auteurs.

Notre analyse des travaux de Wicksell sera séparée en trois chapitres dans lesquels nous tacherons de mettre en relation les différentes avancées théoriques de notre auteur. Le premier chapitre nous amène à revenir sur un questionnement théorique autour de la valeur dans le cadre de ce qu’il nomme la théorie pure, qui nous permettra d’énoncer une nouvelle approche méthodologique pour l’économie politique. La théorie de la valeur étant au cœur de cette discipline chez Wicksell, nous nous attarderons sur les différentes théories proposées par le monde ancien avant d’étudier celle de Wicksell qui nous intéresse plus particulièrement. Plus précisément, l’étude de ces anciennes théories se centre sur celles de la valeur travail et de la valeur utilité. Pour rendre compte du caractère pratique de l’économie, une mise en perspective des limites de ces approches nous permettra de dégager la méthodologie particulière de Wicksell dans sa volonté de fonder une théorie de la valeur complète. Celle-ci lui permettant de considérer à la fois les aspects économiques et sociaux de la société dans son ensemble. Pour y arriver nous reviendrons sur plusieurs distinctions méthodologiques et épistémologiques qui se retrouvent en science sociale. Avec dans un premier temps une distinction entre l’analyse et la synthèse. Puis entre l’induction et la déduction permettant de montrer l’approche abductive qu’utilise Wicksell et qui repose sur une utilisation poussée des données et des statistiques. Une telle utilisation permet de rendre compte de l’évolution et du caractère fondamentalement historique de nos sociétés.

Nous considérons que l’apport principal de Wicksell à la théorie de la valeur prend la forme de sa théorie du capital. Cette définition du capital émerge d’une lecture de différents auteurs, du monde ancien pour en pointer les limites, mais aussi pour faire ressortir l’importance du temps dans la pensée économique. Son approche peut être considérée comme reposant sur une sorte de temps mécanique permettant d’appréhender les différentes causalités des processus économiques. Plus précisément, il montre une particularité de l’économie politique. Théorie de la production et théorie de la distribution ne peuvent pas être étudiées de manière séparée. Autrement dit, les questions que l’on peut se poser dans l’une de ces deux approches ne peuvent trouver de réponses pratiques sans qu’il y ait un regard du côté de l’autre théorie. Cette particularité ne peut être mise en évidence que si la nature temporelle de la production et de la distribution ou de l’échange est expliquée.

Cette notion temporelle atteint sa forme la plus aboutie avec les concepts de durabilité et de structure du capital qui permettent à Wicksell de raisonner en termes d’épargnes et d’investissements au niveau global, marquant un premier pas vers l’analyse macroéconomique moderne. Nous tacherons en effet de montrer que par le biais de l’analyse

en termes d'épargne investissement, il réussit à mettre l'accent sur les taux d'intérêts dans l'analyse, et à proposer quelque chose pour rendre compte des décisions à un niveau global. L'économie politique traitant de sujets pratiques, elle doit rendre compte des questions sociales, i.e. le langage de tous les jours, pour la définition de la notion de capital, Wicksell nous propose alors une définition qui soit en accord avec le langage de l'époque et prenant en compte le temps. Mais pour cela, il commence par se débarrasser de la vision standard et mettre en exergue la complexité inhérente à cette notion de capital. Il donne ainsi deux définitions au capital, une au sens strict du terme, et l'autre au sens large ou vulgaire du terme, reposant sur la différence de maturité des investissements. A savoir, si ceux-ci sont de longue durée ou simplement de courte durée. Dans les deux cas, les rémunérations auxquelles les acteurs pourront prétendre ne seront pas les mêmes, ce qui modifie la conception de l'intérêt et du taux d'intérêt qui dominait jusque là. Nous montrerons ainsi que d'un point de vue économique, l'intérêt n'est pas une avance sur le capital, c'est une rétention d'une part du capital impliquant un empiètement sur sa quantité effective. Autrement dit, les entrepreneurs et capitalistes reçoivent une partie de la rémunération globale qu'ils gagneront à la fin de la période de production. La redéfinition des biens capitaux et la séparation en deux formes distinctes met en évidence une autre particularité au niveau de l'intérêt. Les différents biens capitaux ne donnent pas accès à un revenu d'une nature similaire. Nous reviendrons ainsi sur son analyse qui permet de rendre compte du stock de capital social de la société, i.e. du stock de capital dans son ensemble. Néanmoins, il est conscient des limites de la théorie pure pour traiter d'une science pratique telle l'économie politique. Plus précisément, sa théorie de la valeur n'est pas encore complète et ne permet pas de trouver des solutions pratiques pour la société que ce soit au niveau des différents acteurs ou de la société dans son ensemble. Les différentes variables qui sont étudiées ne peuvent être considérées à un niveau global. Il manque quelque chose pour raisonner à l'échelle plus élevée.

C'est dans cette optique que notre second chapitre sera consacré à l'introduction d'une nouvelle théorie monétaire réalisée par Wicksell pour rendre compte de la valeur du capital et de l'économie politique à un niveau global. L'analyse ne peut se limiter à un caractère purement théorique pour Wicksell qui veut rendre compte in fine de la pratique. C'est pour cela qu'il montre la limite du cadre de pensée marginaliste pour la valeur. Le raisonnement en termes de prix relatifs ne peut que confirmer l'idée de Wicksell que la nouvelle théorie de la valeur est incomplète. La distinction entre les prix monétaires et les prix relatifs met en évidence la nature différente des forces qui déterminent l'équilibre sur le marché de la monnaie, pour les prix monétaires, et de celui sur le marché des biens. Les prix monétaires ne mettent pas en mouvement de forces automatiques permettant à Wicksell de montrer la nature instable des sociétés qu'il étudie.

La monnaie chez Wicksell est un rapport social qui repose sur la croyance et la convention dans une unité de compte. La monnaie n'a rien de naturelle, elle provient de l'économie politique et de la société, et permet de mettre en exergue les relations existantes entre les différents acteurs reposants sur la confiance ou des représentations collectives. Dès lors, la monnaie est un enjeu de conflit, et l'existence de conflit dans les sociétés à tendance à installer un climat de défiance cause d'instabilité. Nous montrerons que l'aspect psychologique des acteurs est déterminant lors des prises de décisions pour le processus de

production. Un climat de défiance peut alors tendre à réduire la satisfaction de la société dans son ensemble. Cet aspect conventionnel de la monnaie se retrouve chez Wicksell dans le rôle que joue la monnaie pour les agents, leur permettre de posséder un pouvoir d'achat, le pouvoir de la monnaie. Vouloir rendre compte de la valeur sans considérer la monnaie ne peut par conséquent mener qu'à une nature indéfinie de la valeur. Le raisonnement en termes d'épargne investissement permet à l'inverse d'intégrer la théorie monétaire à la théorie de la valeur. Wicksell peut alors raisonner dans le cadre d'une économie monétaire où les différents revenus et variables au niveau global sont calculés en termes monétaires. Néanmoins, la question de l'influence de la monnaie sur l'économie réelle, i.e. de la non neutralité, n'est pas facile à penser pour Wicksell. L'approche monétaire de Ricardo imprègne l'analyse de Wicksell de la théorie monétaire. Chez Ricardo, les phénomènes monétaires ne peuvent pas influencer le système de production de manière permanente, c'est l'idée de la loi de Say.

Pour dépasser ce raisonnement limité, il propose une redéfinition de la monnaie. La monnaie est une convention, et plus précisément, la monnaie est une quantité dans deux dimensions, quantité de valeur et quantité de vitesse de circulation. Nous verrons ainsi que cette idée de vitesse de circulation est centrale et ne peut pas être considérée comme constante pour rendre compte d'une économie monétaire. En augmentant la vitesse de circulation de la monnaie, le processus de production peut être facilité et permettre une création plus facile du capital réel pour augmenter la production sociale du système considéré. Le capital réel n'est pas prêté, il est acheté ou vendu contre de la monnaie. Et c'est ce capital réel qui permet d'augmenter le produit social. Ainsi, lors du processus de production et des différentes périodes, plus la vitesse de circulation va être importante, plus cela va permettre de se procurer facilement et rapidement du capital réel pour répondre aux besoins de la production, et ainsi permettre une augmentation du produit social de l'économie.

Nous reviendrons alors sur la question du taux d'intérêt naturel sur le capital pour montrer qu'il existe un autre taux d'intérêt dans les économies capitalistes. Le taux d'intérêt sur les prêts qui, à l'inverse du taux naturel, est déterminé sur le marché monétaire. Plus précisément, c'est un taux contractuel contrôlé par les banques et déterminé par les habitudes des banquiers. L'émergence de ce second taux d'intérêt nous permettra d'avoir une première approche de la variation des prix monétaires. Nous verrons ainsi que c'est l'existence d'une différence entre ces deux taux qui met en mouvement le niveau général des prix. Pour cela, nous étudierons les résultats de la « solution positive » de Wicksell et l'existence d'un taux d'intérêt normal. Ce passage nous permettra de montrer que la nature des systèmes n'est pas l'équilibre, mais à l'inverse le déséquilibre du fait de l'incertitude du monde et des comportements des acteurs et classes. Le conflit autour de la valeur de la monnaie et la question de la liquidité doivent donc être réglés pour permettre à la société d'atteindre un bien-être social et une justice plus élevés. Ce qui passe par une place plus importante accordée au cadre institutionnel dans l'économie politique. L'objectif de l'économie ne doit pas être l'intérêt privé, mais la paix, l'intérêt international et collectif. Cet objectif peut être atteint selon Wicksell par la recherche d'une valeur stable de la monnaie qui permettrait de stabiliser la valeur dans la production et la distribution, celles-ci étant mesurées en grandeurs monétaires. Pour en rendre compte, nous sortirons du cadre de la théorie pure pour penser un cadre dynamique global où les institutions ont une place centrale.

C'est ainsi que dans le troisième et dernier chapitre de notre travail, nous chercherons à montrer que l'approche épistémologique de Wicksell permet de penser une économie politique ancrée dans un cadre dynamique et institutionnel. Au cours de ses travaux théoriques Wicksell ne définit pas explicitement ce que sont les institutions. Nous nous proposons reconstruire une définition particulière à partir d'une lecture croisée de Wicksell et T. Veblen. Les institutions seront considérées comme des habitudes, des coutumes permettant de créer un lien entre les acteurs de la société. Le développement de notre point de vue commencera par une étude de ce qui est considéré comme le principal apport de Wicksell à la théorie économique. Plus exactement, le principal apport de son œuvre retenu par les auteurs actuels qui prend la forme du processus cumulatif des mouvements des prix monétaires. Cette étude nous permettra de mettre en exergue la nature dynamique de son analyse et le fait que, dans nos sociétés, la norme n'est pas l'équilibre mais le déséquilibre du fait de l'incertitude et des comportements coutumiers. Le manque de données empiriques au niveau des deux taux d'intérêts facilite la mise en place d'un mouvement des prix. Dans cette optique, les institutions doivent intervenir pour réduire l'incertitude et proposer de nouvelles données. Elles « doivent » et non pas « elles sont », nous montrerons ainsi que l'analyse de Wicksell permet de revenir sur un débat central en épistémologie, la distinction entre propositions positives et normatives.

Un autre apport de Wicksell à la théorie économique moderne a émergé sous la forme de ce qui a été appelé « l'effet Wicksell » et qui permet de montrer les paradoxes de l'épargne. Nous reviendrons par conséquent sur la structure du capital de Wicksell qui permet de penser à un niveau global et de mettre en perspective les relations entre l'épargne et l'investissement et les effets qu'elles peuvent avoir sur la société dans son ensemble. C'est du fait même que l'épargne est trop importante au niveau global que la quantité de capital social dans la société peut ne pas être suffisante. Deux phénomènes peuvent être observés, un processus d'absorption de l'épargne par les salaires et les rentes monétaires, et un processus d'épargne forcée. Ceux-ci sont décrits par Wicksell comme des phénomènes négatifs pour l'économie dans son ensemble. A l'inverse, au niveau de l'acteur isolé, lors de ses prises de décisions, il peut être montré que l'épargne est une démarche raisonnable à adopter, si ce n'est la seule démarche raisonnable. Mais au niveau collectif, il faut considérer les effets sur le taux naturel et sur les prix monétaires des décisions d'épargnes. L'augmentation de l'épargne peut tendre à diminuer l'épargne avec une diminution du produit national et des revenus globaux distribués. Nous utiliserons le terme de raisonnable ou de rationnel dans un sens similaire comme le fait Wicksell. Il faut cependant noter que ce terme ne renvoie pas à celui de rationalité économique tel qu'il est conçu aujourd'hui.

Ce qui nous permettra de revenir sur le rôle central des institutions. Elles participent à la bonne redistribution des revenus globaux en situation où la libre concurrence n'est pas la norme. Cet aspect des limites de la libre concurrence constitue le fondement de la critique de Wicksell à la théorie marginaliste et à sa volonté de faire intervenir le cadre institutionnel. Les institutions collectives permettent indirectement de centraliser les revenus globaux de la société pour les redistribuer et compléter les limites des rémunérations sous un régime de monopole. Ce rôle sécurisant des institutions permet aux différentes classes de moins craindre que leur revenu monétaire diminue, et un climat de confiance peut s'installer, les risques de

processus cumulatif ou de paradoxe d'épargne sont alors réduit au niveau global. Et à partir du moment où le théoricien considère l'économie comme un tout, « il faut aussi prendre en compte les revendications de la classe laborieuse » (Wicksell cité par Johnson 2010, 193), le prolétariat, ainsi que celles des autres classes. Le but ultime que doit rechercher la société, c'est l'égalité devant la loi, la liberté la plus grande possible, et le bien être économique, ce qui passe par la coopération pacifique du peuple. Cette coopération n'est cependant pas possible a priori du fait des rapports de classes d'une nature conflictuelle et antagoniste comme nous le verrons.

Enfin, nous reviendrons sur plusieurs apports méthodologiques de Wicksell pour rendre compte de la complexité du réel. Il propose d'avoir recours à des abstractions, des hypothèses consistant à séparer ou isoler un élément d'une représentation ou d'un concept, en portant spécialement l'attention sur lui et en négligeant les autres. Il fixe néanmoins les limites de l'abstraction dans le sens où les hypothèses doivent être fondées sur la réalité. Une approche qui reposerait sur des hypothèses irréalistes ou fictives ne pourrait prétendre rendre compte de la réalité. Nous nous proposons de qualifier d'idéaux types ces abstractions qu'il réalise et qui prennent la forme de cas limites, typiques. Il en énonce plusieurs et montre que la réalité prend la forme d'une combinaison de ces cas. Wicksell explique des cas certes imaginaires, mais qui ne sont pas totalement aberrant. Il en montre les avantages et les inconvénients de manière relativement simple permettant au plus grand nombre de le comprendre et d'en débattre. C'est un outil méthodologique important, pour montrer les tendances historiques du capitalisme et de l'économie politique et en comprendre le fonctionnement. Nous reviendrons de la même manière sur le raisonnement abductif qu'utilise Wicksell pour rendre compte de son économie politique et qui passe par une approche entre holisme et individualisme méthodologique prenant en compte les classes sociales et les relations entre le niveau individuel correspondant à l'acteur isolé et le niveau global ou collectif ou la société dans son ensemble.

Notre travail tentera ainsi de montrer qu'il n'est pas exagéré de voir dans l'œuvre de Wicksell un moment crucial de l'évolution de la pensée économique. La construction qu'il a édifiée demeure imparfaite, mais il a eu l'immense mérite de modifier radicalement l'approche utilisée pour étudier les phénomènes économiques avec l'apport de sa propre méthodologie. Nous ne développerons que d'une manière succincte des aspects importants de son analyse mais qui nous semblaient ne pas être indispensables au développement de notre propos. C'est entre autre le cas des questions de monopoles, du pouvoir d'achat de la monnaie, des questions de justice et de surpopulation etc. Nous avons laissé de côté tout une partie de ses travaux qui nous intéressaient particulièrement et qui permettait de mettre en commun les approches de Wicksell et des premiers auteurs institutionnalistes. Nous nous contenterons d'essayer de confirmer ce qu'écrit Shackle dans la préface de *Value, Capital and Rent*, « Wicksell a été plus que tout autre le précurseur et le prophète de la théorie macroéconomique moderne ».

Chapitre I

Un questionnement théorique sur la valeur qui conduit Wicksell à proposer une nouvelle méthodologie.

Dans son premier Volume des *Lectures on Political Economy*, comme dans *Value Capital and Rent*, Wicksell se concentre sur les théories de la production et de la distribution pour poser la question de la théorie de la valeur qui a « une importance significative pour l'économie politique » (Wicksell 1970, 32). Et plus particulièrement, il se concentre sur la valeur d'échange qui dans la pensée de Wicksell ne permettra de déterminer un prix unique et une utilité accordée à un bien pour les différents acteurs qu'avec un dépassement du standard de la théorie de la valeur, et ainsi lui permettre d'explicitier le fonctionnement de l'économie politique telle qu'il la conçoit et qui prolonge la nouvelle économique qu'il associe aux auteurs qui l'ont précédé. Pour désigner cette 'nouvelle économique', Wicksell parle d'une nouvelle théorie de la valeur, nouvelle du fait d'un fondement de l'analyse de l'échange sur la notion d'utilité marginale, en rupture avec la théorie classique, l'ancienne théorie, qui cherchait dans la théorie de la production le point de départ de la théorie des prix avec une place centrale accordée à la valeur travail.

I.1 La valeur : une question théorique présente dans toutes les branches de l'économie politique.

Wicksell n'est pas le premier économiste à montrer que la question théorique de la valeur est au cœur de l'économie politique. C'est pour cela qu'il revient sur les visions de cette théorie qui existaient avant lui et qui ont permis entre autre d'affirmer l'indépendance de la discipline économique.

I.1.1. Une approche présente dans le monde ancien que Wicksell utilise pour expliciter les principes de valeurs d'usage et d'échange.

L'ancienne théorie de la valeur dont nous parle Wicksell était celle défendue par les classiques, et particulièrement les auteurs britanniques. La paternité de cette école est généralement accordée à A. Smith et à la *richesse des nations* de 1776 qui marque l'émergence de l'économie politique comme discipline indépendante. L'approfondissement de l'économie de Smith ne rompt pas totalement avec son héritage moral, mais cela lui permet néanmoins de faire apparaître les concepts à la base de sa pensée qui sont encore trouvables aujourd'hui. De la même manière, nous espérons montrer que les concepts de Wicksell sont encore présents aujourd'hui.

Lorsque Wicksell commence à s'intéresser à l'économie dans les années 1880, il arrive à un constat. Il n'existe pas une unique théorie de la valeur, cependant, il y aurait un point commun. La valeur aurait un lien avec « l'utilité » et il semblerait que toute théorie de la valeur commence par la question de la distinction entre les deux différents types d'utilité que Smith avait déjà mis en exergue, à savoir la valeur d'échange et la valeur d'usage. C'est le

fameux paradoxe de l'eau et du diamant qu'il énonce dans son œuvre de 1776. « Il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter ; à peine y a-t-il moyen de rien avoir en échange. Un diamant, au contraire, n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises. ». Autrement dit, l'eau aurait une valeur d'usage élevé mais une valeur d'échange faible, et inversement pour le diamant, et la valeur ne peut reposer exclusivement sur la notion d'utilité pour Smith, mais la rareté ainsi que le travail doivent être pris en compte.

Wicksell considère cette approche comme étant limitée, car ne permettant pas de rendre compte des différences d'utilités que les acteurs peuvent retirer d'un même bien (Wicksell 1978a, 33). Pour en comprendre les défauts, il faut regarder chez les auteurs qui suivent Smith dans l'ancien monde de l'histoire de la pensée avec les auteurs classiques qui vont approfondir sa théorie de la valeur. L'héritage de Smith est certainement le mieux illustré par D. Ricardo, et ses *Principes*, qui en prolonge l'approche. Chez ce dernier, la question de la valeur n'est plus posée sous la forme d'un paradoxe, mais par la recherche d'un étalon invariable pour rendre compte de l'économie politique. Comme chez Smith, un bien a de la valeur s'il est à la fois rare et utile, il constate que c'est le cas, selon lui, pour le travail incorporé dans les marchandises. Ricardo parvient à la conclusion que le travail consacré à la production des biens est le fondement de leur valeur d'échange et la grande cause de la variation des valeurs des marchandises. Cette ancienne théorie de la valeur a une place particulière dans la pensée de Wicksell et particulièrement l'interprétation qu'en fait Ricardo pour qui Wicksell a une réelle admiration (G. Chiodi 1991, 5).

Cependant, cette admiration ne l'empêche pas de porter une critique constructive à Ricardo, « la difficulté théorique présentée ici n'a pas été résolue par Ricardo ; et bien sur elle ne pourra jamais être résolue d'une telle manière que cette proportionnalité entre les prix et la quantité de travail persistera » (Wicksell 1970, 37). Wicksell ne veut ainsi pas se limiter à une réduction en dernière instance à des quantités de travail pour la détermination des prix, i.e. de la valeur d'échange². Dans la définition de la théorie classique des coûts de production et de la valeur d'échange, il y a l'idée que la valeur d'échange dépend des coûts de production, mais que les coûts de production dépendent eux même de la valeur d'échange. Il faut trouver une définition de la valeur d'échange non tautologique, reposant sur des causes indépendantes (Wicksell 1978a, 21). Ricardo n'est pas le seul classique qu'étudie Wicksell, et il félicite l'initiative de J. S. Mill et De Quincey (Wicksell 1970, 33), pour qui l'exemple de Smith du paradoxe du diamant et de l'eau n'est que partiellement vrai. Une valeur d'usage peut être supérieure à sa valeur d'échange, mais pas vice versa. Autrement dit, l'eau peut avoir une valeur d'usage plus grande que sa valeur d'échange comme chez Smith, mais le diamant ne respecte plus cette proposition. La valeur d'usage constituerait toujours la limite supérieure de la valeur d'échange, pour l'acteur qui se sépare du bien, la valeur d'échange doit être supérieure à la valeur d'usage qu'il a de ce bien. Wicksell approuve cette nouvelle tentative d'approche qui sort de celle du père fondateur de l'économie politique moderne, mais regrette

² Il nous faut néanmoins dès à présent nuancer nos propos car comme nous le verrons, la valeur du capital dépendra du travail (et de la terre) passé.

qu'après ces auteurs, la question soit laissée de côté, obligeant à rester sur des bases subjectives de la valeur³.

Cette théorie de la valeur travail qui considère le travail comme la source de la valeur va être remise en cause par trois auteurs principalement avec ce qui sera appelé la 'révolution marginaliste' et la proposition d'une « nouvelle théorie de la valeur » dans les années 1870, avec un principe central, celui de l'utilité. Cependant lors de son émergence, l'école marginaliste est encore divisée dans les différents pays que sont l'Autriche, la France et la Grande Bretagne. Cette division permet de distinguer trois approches différentes du marginalisme avec respectivement l'approche psychologique, mathématique et utilitariste. Là où les deux dernières plébiscitent l'analyse mathématique, l'approche psychologique s'y refuse en niant la possibilité de quantifier les différentes utilités. Le terme de 'révolution marginaliste' vient du fait que les trois écoles ont une approche qui passe par le « principe marginal ».

Ce principe marginal est un principe repris de la physique qui consiste simplement à considérer des magnitudes données comme des quantités (à la marge) variables et de regarder leurs taux de changements comme de nouvelles quantités. Autrement dit, les théoriciens reprennent un principe de la physique, la science par excellence⁴ pour ensuite l'appliquer au domaine de l'économie que Wicksell considère comme la science sociale mature la plus proche de la physique (Wicksell 1904, 464) pour tenter de justifier leur idée selon laquelle l'économie devient une science. Les auteurs marginalistes imposent leur idée qui explique en substance que « la découverte de lois ou de constantes dans le domaine économique pouvait être grandement facilitée par l'analyse de situations marginales » (Pribram and Bernard 1986, 282), i.e. le raisonnement à la marge leur permet d'imposer leur paradigme en économie qui reste dominant aujourd'hui encore dans bien des aspects malgré les nombreuses réfutations qui ont pu être apportées à ce paradigme tant au niveau de ses fondations que de ses résultats. Mais cela ne se fera que progressivement. En effet, au début des années 1870, le paradigme n'est pas encore totalement imposé ce qui limite l'utilisation d'une expression comme celle de révolution⁵. En Angleterre et aux Etats Unis c'est encore l'approche classique de J. S. Mill qui domine. En Allemagne et en Autriche, c'est l'école historique qui prévaut⁶ (Pribram and Bernard 1986).

Avec la querelle des méthodes, la 'Methodenstreit', auquel prend part l'école historique allemande et le marginalisme autrichien porté par C. Menger, la 'nouvelle' théorie de la valeur va pouvoir s'imposer par le biais d'un impérialisme de leur méthode. « Ce sont

³ Cette approche subjective de la valeur correspondant à une évaluation qui découle de la subjectivité de l'individu, et non de données objectives.

⁴ Les références à la physique comme science sont à trouver dans la préface des *Lectures I*, cependant Wicksell n'en parle pas comme de la science par excellence mais plus comme de la science la plus mature (Uhr 1960, 28; Wicksell 1904).

⁵ Pour être rigoureux, les premiers à avoir exposés des principes marginalistes apparaissent dès le 17^e siècle avec Bernoulli qui intègre le risque dans l'utilité. Et même chez les classiques après Ricardo, des considérations similaires sont présentes.

⁶ Pour Roscher et la première école historique, pour comprendre les peuples, « la meilleure méthode était de les étudier en partant de l'anatomie et de la physiologie de l'organisme social et en analysant les institutions économiques et sociales du point de vue de leurs effets sur le bien être de la nation » (Roscher cité par Pribram and Bernard 1986, 218).

les différences de méthode qui provoquent les divergences dans la façon de poser les problèmes fondamentaux » (Pribram and Bernard 1986, lvi), et avec cette querelle, la méthode d'analyse et les idées des auteurs marginalistes vont s'imposer et nous pouvons revenir à ce que Wicksell considère comme la 'nouvelle' théorie de la valeur. « Les recherches modernes dans la théorie de la valeur ont mené à la création d'un principe - ou plutôt à la généralisation et l'établissement d'un principe déjà connu et appliqué⁷ – appelé le principe marginal, dont l'application étend bien plus loin le domaine actuel de l'échange de biens dans les champs de la production, de la distribution, et du capital. Autrement dit, cela [le principe marginal] gouverne toutes les parts de l'économie politique » (Wicksell 1978a, 14). Autrement dit comprendre le principe du raisonnement à la marge, le principe marginal, permet de mieux cerner les enjeux de l'économie politique et de la théorie de la valeur pour Wicksell. Ce principe marginal est présent dans l'ensemble de l'économie, et c'est ce principe qui permet d'explicitier la théorie de la valeur, deux principes déjà présents chez Smith émergent alors, à savoir la valeur d'échange et la valeur d'usage.

Wicksell n'est pas satisfait par la proposition des théoriciens de la valeur travail à qui il reproche de proposer une théorie qui soit dans une certaine mesure tautologique, et la découverte des auteurs utilisant le principe marginal permet à Wicksell d'affiner sa critique. Ces derniers proposent ce que Wicksell appelle la « nouvelle théorie de la valeur » que nous tâcherons d'explicitier pour montrer qu'il n'y adhère pas totalement en pointant les limites intrinsèques et les modifications à apporter pour pouvoir proposer une théorie de la valeur plus complète.

1.1.2. Il montre ainsi ce qu'il considère comme les limites de la théorie de la valeur.

La « nouvelle » théorie de la valeur qui repose sur le principe du raisonnement à la marge est théoriquement, logiquement acceptable selon Wicksell, mais au niveau empirique elle est sujette à controverses⁸. Wicksell fait ce constat pour la théorie de la valeur qui ne prend la valeur de la monnaie et ses effets sur la production et la distribution. C'est en ce sens que la « nouvelle » théorie de la valeur est incomplète. Plus précisément, cette théorie connaît des limites du à la nature « des inter relations des marchandises d'un côté, et des relations entre la magnitude de la valeur des marchandises et la taille de la contrainte budgétaire du consommateur » (Uhr 1960, 32) d'autre part. Cela renvoie principalement à un débat qu'il y a eu entre les différentes écoles marginalistes et qui s'est concrétisé avec Robbins et sa thèse selon laquelle les comparaisons interpersonnelles d'utilités n'étaient pas possible.

A cela s'ajoute une autre limite qui découle du fait que Wicksell considère les imperfections de marché comme la partie la plus instable et la plus courante, qui peut être réfutée avec le plus d'ardeur, de la théorie de l'utilité marginale⁹. La libre concurrence n'est pas la norme et ne s'applique pas, de telle sorte que cette « nouvelle » théorie de la valeur qui présuppose la libre concurrence ne peut être utilisée telle quelle pour rendre compte d'une théorie de la valeur complète. Lorsque la théorie sort du cadre de la libre concurrence, et que

⁷ Le terme de révolution marginaliste est ici encore contesté.

⁸ Wicksell fera une remarque similaire au sujet de la théorie quantitative de la monnaie.

⁹ Cette limite fera l'objet d'une section complète de notre développement.

la loi de l'offre et de la demande ne s'applique plus parfaitement (ou plus du tout), alors la théorie de la valeur utilité montre ses principaux signes de faiblesses.

Ce sont ses principaux signes de faiblesses, mais une autre limite réside dans le fait que les différents tenants de notre principe marginal utilisent des méthodologies différentes qui ne peuvent permettre individuellement d'atteindre une théorie de la valeur qui soit complète. Comme il a été dit, à partir de ce raisonnement à la marge deux principes émergent, la valeur d'échange et la valeur d'usage. La valeur d'usage pour les marginalistes renvoie à la notion d'utilité marginale. Chez Smith, selon Wicksell, la valeur d'usage était une sorte d'utilité maximum, une utilité moyenne. A l'inverse, avec le principe marginale, il peut dire que la valeur d'usage serait plutôt la plus, l'utilité marginale, i.e. « la plus petite utilité qu'un objet ou la quantité de biens concernés possèdent réellement ou qu'on suppose qu'elles vont posséder » (Wicksell 1970, 47). Ou autrement dit, c'est « l'utilité de la dernière unité d'une marchandise qui est acquis ou échangée » (Wicksell 1936, 18). L'expression utilité marginale implique que la valeur de chaque unité d'un stock homogène de biens est déterminée par l'usage le moins important que l'on puisse faire de cette unité ou, en d'autres termes, par la baisse de satisfaction d'un besoin que provoque sa perte. Plus simplement, l'importance de chaque unité est inversement proportionnelle à la taille du stock (Pribram and Bernard 1986, 282). Cependant des nuances sont a notées en fonction du courant marginaliste concerné. Il est possible de distinguer entre plusieurs écoles marginalistes¹⁰ ayant par conséquent des méthodes différentes. Ces écoles utilisent le principe d'utilité marginale mais de manière distinctes (Pribram and Bernard 1986, 287).

La version utilitariste du marginalisme de Jevons est certainement la plus traditionnelle dans le sens où elle tente de garder les fondements utilitaristes de l'économie. A la base de la pensée de Jevons se trouve l'idée que la valeur repose uniquement sur des utilités marginales. Et il mesure ensuite ces valeurs en termes de quantités infiniment petites de plaisir et de peine. Plus précisément, l'utilité marginale c'est l'utilité finale, le degré d'utilité final qui va correspondre à la valeur d'usage. La version mathématique est proposée par Walras qui voulait dans une large mesure transformer l'économie en mathématiques appliquées. Chez Walras, l'utilité marginale est appelée rareté, qu'il définit comme l'intensité du dernier besoin satisfait. Enfin il y a la version psychologique du marginalisme avec l'école autrichienne de Menger qui insiste sur la recherche de relations causales entre les phénomènes économiques. Pour ainsi tirer de l'observation et de l'expérience des concepts hypothétiques abstraits puis les organiser en systèmes cohérents qui pourraient permettre de comprendre les relations causales. Là où les deux premiers courants plébiscitent la mathématisation de l'économie pour rendre compte de la notion d'utilité marginale, Menger s'y refuse ce qui pose un problème dans la détermination de la valeur d'usage pour ces différentes écoles.

Au niveau de la valeur d'échange que nous proposent les différents courants marginalistes, les concepts posent moins de problème, sans pour autant permettre en total consensus. Wicksell nous dit en effet que « par valeur d'échange, nous voulons dire le ratio dans lequel les biens, marchandises ou services sont échangés pour d'autres biens,

¹⁰ Nous considérons les approches européennes qui ont eu une influence su Wicksell et nous délaissions la branche américaine du marginalisme avec J.B. Clark par exemple.

marchandises ou services ». (Wicksell 1978a, 16). Ce ratio renvoie encore une fois à notre ‘principe marginale’, et par conséquent la valeur d’échange, ou les prix qui peuvent être synonymes selon Wicksell¹¹, dépend des différents ratios d’utilités marginales que les acteurs peuvent tirer des biens et services.

Si cette définition est plus ou moins acceptée par les trois branches du marginalisme, Wicksell en montre très vite les limites, juste après avoir explicité cette notion de valeur d’échange. « A strictement parler, une marchandise à autant de valeur d’échange qu’il y a d’autres biens, marchandises ou services, contre lequel on peut l’échanger ; dans ce sens, la conception devient indéfinie » (Wicksell 1978a, 16). Autrement dit, en adoptant la conception marginaliste de la valeur d’échange, dès qu’il y a plus de deux marchandises, il y a un nombre infini de valeurs d’échanges, ou de prix. La théorie de la valeur a avant tout pour tâche d’expliquer les prix de marché. Le problème pour la valeur d’échange, c’est qu’elle est effective dans un cadre bien particulier, celui de la libre concurrence. Ce cadre qui est en faite une hypothèse de leur théorie renvoie à l’idée plus actuelle de la « concurrence pure et parfaite ». Généralement, cette étude repose sur des hypothèses simplificatrices d’une période particulière, en économie fermée, avec des dotations initiales restant fixes etc. ce qui leur permet d’avoir un raisonnement en termes de prix relatifs. Par prix relatifs, nous entendons la comparaison des prix des produits et des facteurs les uns par rapport aux autres, autrement dit les marchandises s’échangent contre des marchandises.

Comme le laisse entendre Wicksell et comme nous le développerons par la suite, ce cadre de libre concurrence n’est pas celui qui est effectif dans le monde qu’il étudie. Les prix relatifs ne reflètent plus correctement la valeur de la marchandise. Dans la définition de la théorie classique des coûts de production et de la valeur d’échange, il y avait l’idée que la valeur d’échange dépend des coûts de production, mais que les coûts de production dépendent eux même de la valeur d’échange. Une tautologie similaire est trouvable dans la nouvelle théorie de la valeur. « Fondamentalement, l’utilité marginale et la valeur d’échange ou les prix resteront dans une même relation réciproque de dépendance que celle qui existait entre la valeur d’échange et les coûts de production » (Wicksell 1978a, 34). Cela vient du fait que le raisonnement ait lieu sous la forme de prix relatifs qui limite la portée et la généralité de la nouvelle théorie de la valeur.

Pour développer cette idée nous rentrons comme le fait Wicksell dans le cadre de troc de la théorie marginaliste. Il explique que « dans la théorie de la valeur nous allons ignorer, dans un premier temps, les fonctions de la monnaie – qui sont en faites essentielles et non pas d’importance seconde » (Wicksell 1978a, 10). La valeur d’échange, dans le cas où il n’y aurait que deux marchandises ne pose pas réellement de problème même dans ce cadre et prend la forme similaire d’une certaine proportion d’échange relative entre deux marchandises, plus exactement, « les proportions quantitatives dans lesquelles les objets sont réellement échangés les uns contre les autres » (Wicksell 1970, 33). Il parle de proportions quantitatives ce qui permet de passer à un raisonnement mathématisé et réaliser des comparaisons. L’équilibre de marché est seulement possible lorsqu’il y a une relation de prix

¹¹ « Le mot de prix est parfois utilisé exactement dans le même sens que la valeur d’échange » (Wicksell 1978a, 16)

à laquelle l'offre et la demande sont égales pour chaque marchandise dans le cas où il y a au maximum deux marchandises. C'est alors l'utilité marginale qui est le principe général gouvernant l'offre et la demande sous n'importe quel système de prix relatifs. L'utilité marginale et les rapports de proportion entre utilités marginales déterminent les différentes valeurs d'échange. Cependant, ce cas n'est en général que celui de la théorie pure. Et c'est aussi dans ce sens que pour Wicksell la théorie de la valeur utilité marginale reste incomplète ou ne s'applique qu'à des économies primitives¹².

Dès qu'il y a plus de deux marchandises qui sont échangées le problème devient plus complexe. Et il y a alors des échanges indirects qui apparaissent. Ces échanges indirects consistent au fait de prendre une marchandise dans l'échange, non pour la garder et la consommer, mais pour la redonner en échange. Et les prix relatifs ne permettent alors plus de déterminer directement les prix et « la détermination du prix dans une situation d'échange isolée est un problème indéterminé » (Wicksell 1970, 61–62). Dans ce cas, la détermination du prix, i.e. de la valeur d'échange est indéterminée. Plus exactement, il y a autant de prix qu'il y a de lieux d'échanges. Il n'y a pas un prix unique, une valeur d'échange unique qui permettrait de rendre compte de ce qui prend la forme chez Walras de l'offre globale et de la demande globale. Le problème reste indéterminé dans le cas du raisonnement en termes de prix relatifs. Il y a un nombre indéfini de proportionnalités entre valeur d'échange et utilité marginale, ou plus exactement les rapports des proportions d'utilités marginales entre deux biens. Pour que cette théorie de la valeur soit effective, il faut supposer la libre concurrence sur les marchés pour que les prix relatifs puissent ne pas être d'une nature indéfinie.

Les marginalistes avaient conscience de ce problème soulevé par leur théorie de la valeur. Ainsi Jevons parle du problème de la double nécessité des besoins dès 1875. Les différents ratios auxquels les biens sont échangés sur un marché ne viennent pas de leur qualité intrinsèque, ou de leur coût de production, en substance, cela provient de la nature de l'échange sur le marché, la libre concurrence, et que Jevons appelle la 'loi d'indifférence'. D'après cette loi, il ne peut pas y avoir plus d'un prix sur le marché pour la même marchandise au même moment, ou plus d'un seul ratio d'échange entre deux marchandises. Dit d'une autre manière, l'équilibre de marché est seulement possible lorsqu'il y a une relation de prix à laquelle l'offre et la demande sont égales pour chaque marchandise. Et il dit que c'est l'utilité marginale qui est le principe général gouvernant l'offre et la demande sous n'importe quel système de prix. Jevons pour résoudre son problème prend une marchandise comme étalon de valeur, la monnaie, mais la considère comme un simple numéraire qui aurait un prix fixe et déterminé pour que le raisonnement en termes de prix relatifs soit sauvé. Cela ne fait que déplacer le problème et ne permet pas de rendre compte correctement de la valeur qui ne peut se limiter à des aspects purement économiques pour Wicksell, et ce même dans le cas d'échanges entre deux individus isolés pour lequel la détermination des prix dépendra dans une forte partie des caractéristiques personnelles des échangistes (Wicksell 1978a, 51).

Il a déjà été dit que trois écoles distinctes du marginalisme pouvaient être mises en évidence avec les courants anglais et français qui acceptent l'utilisation des mathématiques et

¹² Economies primitives au sens de Smith où il n'existe pas de classe ni de capital et où la propriété n'est pas développée.

les autrichiens qui la refusent. Wicksell ne semble pas être opposé à l'utilisation des mathématiques en économie, il a lui-même une formation de mathématicien. Lorsqu'une théorie traite de quantités mesurables et qu'elle cherche à étudier leurs relations internes, alors, c'est un sujet mathématique. « Si le sujet ne peut être traité d'une manière ou d'une autre de façon mathématique, il ne peut pas l'être du tout » (Wicksell 1970, 52). Ainsi, lorsqu'il parle de la valeur d'échange comme de proportions quantifiables, il ouvre la porte à l'analyse mathématique comme un outil pour simplifier l'analyse de la complexité du réel. Wicksell est plus nuancé que ce que le lecteur pourrait envisager, il ne parle ici que des quantités mesurables. Cette approche ne peut fonctionner seule, il faut aussi considérer tout l'aspect qualitatif de la société dans l'analyse, « sans une référence aux motivations et comportements humains il ne peut pas y avoir de compréhension des prix » (Shackle in Wicksell 1970). Ici repose alors une des limites de l'approche de Jevons et Walras de la valeur d'échange qui ne prennent pas en compte les aspects psychologiques et les hétérogénéités des acteurs du fait du raisonnement dans un cadre de troc où tous les individus sont similaires.

« L'expression mathématique devrait faciliter la discussion, clarifier les résultats, et nous garder de fautes possibles dans le raisonnement – c'est tout » (Wicksell 1970, 53). Certaines intuitions ne peuvent être captées qu'avec l'approche formelle et inversement, d'autres seulement avec l'approche informelle. Il faut faire face à des problèmes complexes, la non formalisation pourrait conduire à des erreurs¹³. Il ne faut pas tomber dans le piège de la simplification extravagante de la théorie économique par l'usage des mathématiques, « il est évident que les aspects économiques doivent être la détermination partout : la vérité économique ne doit jamais être sacrifiée au désir d'une élégance mathématique » (Baird 1970, 53). Autrement dit, la valeur d'échange ne peut se limiter à l'analyse d'un cas de troc avec des prix relatifs qui ne serait plus une simplification du monde réel, mais la construction d'une fiction. Dans l'échange isolé du troc, l'échange continue des deux côtés tant qu'il y a un gain (ou qu'ils pensent qu'il y en a un) d'utilité à réaliser celui-ci, même s'il est de plus en plus faible. Et l'échange s'arrête quand les utilités marginales des deux côtés sont égales. Mais l'équation mathématique ne dit pas tout, chaque partie veut échanger pour réaliser un gain, ou au moins ne pas faire de perte il faut par conséquent prendre en compte des considérations non mathématiques.

Le raisonnement symétrique peut être appliqué à Menger et à l'école marginaliste autrichienne qui se veut plus psychologique. Sans référence au comportement il ne peut y avoir de compréhension des prix, mais sans utilisation des mathématiques, cette compréhension ne peut pas non plus avoir lieu. Le monde et les rapports entre les acteurs sont trop complexes pour être étudiés de front, il faut avoir recours à des abstractions¹⁴, avec l'utilisation des mathématiques pour rendre compte de la formation de la valeur d'échange qui passe par le biais de comparaisons et la prise en compte de l'utilité comme d'une quantité mesurable dans une certaine mesure conjointement aux aspects psychologiques. L'approche

¹³ Cette idée se retrouvera chez d'autres théoriciens et entre autre A. Sen qui écrit, « Nos profondes préoccupations vis-à-vis du monde réel doivent être intégrées de manière substantielle dans l'usage analytique du raisonnement mathématique et formel » (Sen 1999, 9).

¹⁴ Cet aspect méthodologique fera l'objet d'une section complète.

marginaliste de la valeur et particulièrement de la valeur d'échange ne peut être complète pour Wicksell du fait du monisme méthodologique qui amène les auteurs à penser cette théorie d'un aspect purement mathématique ou psychologique.

L'analyse ne peut se limiter à un caractère purement théorique pour Wicksell qui veut rendre compte in fine de la pratique. C'est pour cela qu'il montre la limite du cadre de pensée marginaliste pour la valeur d'échange. Le raisonnement en termes de prix relatifs ne peut que confirmer l'idée de Wicksell que la nouvelle théorie de la valeur est incomplète. La méthodologie unilatérale ne peut pas suffire, c'est pour cela que Wicksell pose les bases de ce qui semble être une nouvelle approche méthodologique en accord avec sa vision de l'économie politique comme une science pratique.

I.2 Une nouvelle méthodologie pour dépasser les limites *des* théories de la valeur et proposer une science pratique.

Wicksell ne se limite pas à une simple critique de la nouvelle théorie de la valeur qu'il vient de nous présenter. Il regrette que de nombreux auteurs influents s'attellent à montrer les limites d'une théorie sans passer à l'étape suivante qui correspond à la proposition d'une théorie adverse¹⁵. Au niveau de la théorie de la valeur qui nous intéresse ici, Wicksell réussit à dépasser le cadre de la nouvelle économie en proposant une nouvelle approche qui se fonde principalement sur trois points : une volonté de synthèse, qui passe par une étude abductive de l'économie politique, et une prise en compte de la temporalité. Ainsi, il réussit à dépasser la nouvelle théorie de la valeur pour nous proposer sa propre conception en mettant en exergue la nécessité d'une analyse conjointe des théories de la production et de la distribution.

1.2.1. Il veut montrer la nécessité d'une synthèse pour rendre la théorie de la valeur complète.

Pour la théorie de la valeur dans l'économie politique, Wicksell ne propose pas quelque chose de totalement nouveau. Il se propose de faire étude approfondie des différents auteurs qui l'ont précédé, d'étudier le monde ancien, pour ensuite proposer quelque chose que se veut plus complet, c'est dans cette optique qu'il est d'ailleurs courant de parler de Wicksell comme de l'économiste des économistes¹⁶ permettant de clarifier les différentes théories. Wicksell approfondit son étude de l'économie et des sciences sociales par le biais de voyage à travers l'Europe auprès des marginalistes d'Autriche, de Grande Bretagne, par la lecture de Walras, mais aussi des classiques britanniques et de l'école historique allemande, ce qui lui permet d'avoir une vue d'ensemble des différentes méthodes économiques. Il essaye ainsi dans ses travaux théoriques de construire une théorie sur de nouvelles fondations, pour y parvenir, « il étudie la compatibilité entre ces courants pour aller plus loin dans les résultats au niveau analytique » (G. Chiodi 1991, 48) et ainsi montrer leurs points faibles. Comme chez Marx, il faut par conséquent commencer par faire la critique du monde ancien, des anciennes

¹⁵ C'est particulièrement le cas pour la théorie monétaire que nous étudierons par la suite où les auteurs tels que Tooke se sont contentés de pointer les limites de la théorie quantitative de la monnaie, sans pour autant proposer une nouvelle théorie positive qui aille plus loin que cette approche (Wicksell 1936, 44).

¹⁶ Une telle dénomination se retrouve chez les théoriciens suédois, mais aussi chez de grands auteurs tels que Samuelson, Schumpeter etc.

théories et les dépasser. C'est pour cela qu'il est courant d'entendre parler de Wicksell comme de l'économiste des économistes du fait qu'il distille les pensées des auteurs pour les rendre plus compréhensibles et les affiner.

« Wicksell avait dans une large mesure l'envie et le pouvoir de synthétiser, de voir les théories économiques comme une unité compréhensive » (Shackle in Wicksell 1970, 6). Shackle met ici l'accent sur une caractéristique particulière de Wicksell qui nous permet de revenir sur la question de la différence entre la simple analyse et la synthèse. C'est l'idée d'une critique du monde ancien pour découvrir le monde nouveau. Il est possible de comprendre certaines choses qu'elles soient matérielles, mentales, rationnelles, etc. à partir de leurs constituants de base ; l'analyse permet de découvrir, d'isoler et éventuellement d'étudier ces composants. Au contraire de l'analyse, la synthèse est une opération qui procède du simple au complexe et peut permettre de rendre compte comme chez Hegel de l'accord entre la thèse et l'antithèse (Nadeau 1999, 12). L'analyse renvoie à la présentation que nous fait Wicksell des anciennes théories de la valeur qu'il décompose pour en montrer les principes fondateurs. Et par la suite, Wicksell recompose un tout, sa propre théorie de la valeur, à partir de différentes parties qui correspondent aux points positifs qu'il est possible de tirer des anciennes théories. Il part de propositions connues qu'il tire de son analyse, pour en dégager les conséquences nécessaires.

Dans le cas de Wicksell, il explicite sa démarche en disant que son « objectif est de dégager les principes théoriques à la base de ces phénomènes, et une fois qu'ils sont correctement compris leur application peut être laissée avec confiance à l'expérience et à la perspicacité des hommes pratiques » (Wicksell 1936, 176), i.e. des hommes politiques. La théorie de la valeur étant au cœur de l'économie politique, il faut proposer quelque chose permettant de mettre en place des actions, des propositions. La théorie qu'il veut proposer doit être évaluée aux effets qu'elle a sur le monde, à l'efficacité des actions qu'elle permet dans la vie pratique, ce n'est pas la théorie en soi qui a une importance. Ses conséquences pratiques vont se modifier, et les dimensions normatives et positives ne sont pas séparées dans la théorie. D'une certaine manière, une interprétation plus sociologique est aussi possible qui prendrait à contre pied l'idée de Weber d'une science sans jugement de valeur. Dans son texte *Le savant et Le politique*, ce dernier veut montrer que la science¹⁷ doit être séparée de l'aspect politique. Wicksell à l'inverse met les deux en relation, il y a un rapport important entre prise de parti théorique et prise de parti politique, la théorie économique, s'enracine dans des prises de positions politiques. Il met ainsi en exergue le problème rencontré par les différentes écoles marginalistes qui raisonnent chacune de leur côté et qui limite la portée de leur argumentation. Mathématicien de formation, utilitariste dans la tradition de J. S. Mill et proche de l'école autrichienne, Wicksell considérait la théorie de l'utilité marginale comme la meilleure explication de la valeur existante, mais aussi comme une théorie incomplète qui demandait de plus amples développements. Le fait qu'il n'y ait pas une unique vision de la valeur d'usage pose un problème dans le sens où les différentes approches du marginalisme tentent d'imposer leur propre vision sans considérer la complexité des sociétés et de l'être humain.

¹⁷ Plus précisément Weber parle de la sociologie, mais cela peut être étendu à l'économie avec par exemple la proposition de J. N. Keynes qui proposera l'idée que l'économie peut être parfaitement positive, i.e. débarrassée de tout jugement de valeur.

Wicksell a développé les approches des théoriciens marginalistes qu'il veut prolonger. Mais il a aussi développé celles des théoriciens de la valeur travail, mais non parce qu'il les retient. Il s'agit d'un outil analytique qui lui permet de montrer d'une part les limites de l'approche de la théorie de la valeur utilité marginale et de la valeur travail, mais aussi de les prolonger en proposant une synthèse. Lorsque Wicksell parle de la recherche d'un étalon invariable de la valeur par Ricardo, il en arrive à la conclusion que « la difficulté théorique présentée ici n'a pas été résolue par Ricardo » (Wicksell 1970, 37) et ne pourra pas l'être sans sortir du cadre de la simple valeur travail. De la même manière, il rejette Marx et son idée selon laquelle la valeur d'usage de deux marchandises serait une quantité incommensurable, « dans la réalité, les différentes valeurs d'usages ou les 'utilités' sont loin d'être des quantités incommensurables. » (Wicksell 1970, 45). C'est l'idée d'une possibilité de comparaison entre les utilités marginales qui est acceptée par Wicksell par son approche mathématique utilitariste et psychologique. Pour poursuivre sa critique de la théorie de Marx, il dit que plutôt que de garder la fore de travail comme dénominateur commun, il vaut mieux garder l'utilité. « Ces utilités n'ont pas besoins d'être égales pour les deux marchandises pour qu'elles possèdent la même valeur d'échange [...] la même chose peut avoir différents degrés d'utilité pour différentes personnes, de telle sorte que les valeurs relatives d'usage, au même moment, peuvent être plus grandes ou plus faibles que les valeurs relatives d'échange pour l'une ou l'autre des parties qui échangent respectivement » (Wicksell 1978a, 29; Wicksell 1970, 45). Il y a une prise en compte des différences qui existent entre les acteurs de la société qui lui permet de dépasser la vision des théoriciens de la valeur travail et de sortir d'une valeur qui serait déterminée en dernière instance par la quantité de travail.

Pour Wicksell, l'utilité est aussi qualitative de par sa reprise de l'utilitarisme de J.S. Mill. Avec cette approche, il rajoute l'idée de qualité des plaisirs là où Bentham s'arrêtait aux quantités des plaisirs. Le bonheur se définit surtout par sa qualité. Une quantité moindre d'un plaisir de plus grande qualité peut être préférée à une quantité supérieure d'un plaisir de qualité plus médiocre. Et Wicksell peut montrer le fait que les acteurs aient la même possibilité de profiter de la vie et de la consommation, en particulier au sein des groupes sociaux, mais que les utilités qu'ils en dégagent peuvent ne pas être les mêmes (Johnson 2010, 190). Il n'y a plus trois marginalismes différents, il réussit à montrer la compatibilité des approches en reprenant l'idée de 'degré d'utilité' de Mill, l'approche psychologique de Menger avec le comportement humain, et la vision mathématique dans le sens où les utilités marginales sont vues comme des grandeurs mesurables et comparables entre elles. Ainsi, ces valeurs d'échanges peuvent diverger en fonction des acteurs concernés, mais aussi en fonction des classes concernées¹⁸.

A cela il faut ajouter le fait que les utilités marginales de marchandises différentes sont interdépendantes ce qui complexifie encore la tâche des comparaisons mettant en exergue une autre limite de la nouvelle théorie de la valeur. Wicksell regrette que les auteurs marginalistes qui développent cette nouvelle approche de la valeur ne tiennent pas toujours compte de ce

¹⁸ Et ce, alors même que de nombreux auteurs pensaient que Wicksell acceptait la non possibilité des calculs de préférences interpersonnelles et par conséquent la limite à une mesure cardinale de l'utilité, « Wicksell accepte l'idée qu'on ne peut pas réaliser de comparaisons interpersonnelles » (Uhr 1960, 38) pour les valeurs d'usage des différents acteurs.

dernier point. Il est intéressant de noter qu'ici encore les différences entre les différents marginalismes se retrouvent. En effet, cela renvoie à la question des fonctions d'utilités qui seraient soit ordinales, soit cardinales. L'utilité est cardinale s'il est possible d'analyser les rapports entre deux variations d'utilité. C'est le cas par exemple pour les mesures de températures¹⁹. Et dans une relation ordinale la transformation de l'unité de mesure ne change pas l'ordre. L'ordinalité mesure en niveau, et les différences ne peuvent plus être comparées. Cependant Wicksell ne parle pas explicitement de la différence entre ces deux formes d'utilités et se contente de prendre en compte les interdépendances entre les utilités marginales d'acteurs ou classes différents.

Il intègre une nouvelle dimension pour tenter de contrebalancer les effets de l'interdépendance des utilités, le temps. Il ne faut pas simplement considérer l'utilité que la marchandise peut nous apporter directement, mais aussi celle qu'elle pourrait nous apporter dans une situation future. Comme nous le verrons, le temps a une importance déterminante dans sa construction théorique. Pour pouvoir comparer les gains et pertes des différentes parties, il faut savoir comment comparer, sur quel critère (Wicksell 1978a, 76–77). Si nous ne pouvons pas trouver de bases, de fondations, il est impossible de dire si une distribution économique est avantageuse ou non. En effet, donner un stradivarius appartenant à un violoniste à quelqu'un qui va s'en servir comme combustible, au niveau économique cela ne pose pas de problème, mais au niveau utilitariste cela peut être contestable. C'est pour cela qu'il propose dans un premier temps de faire abstraction des différences individuelles entre Hommes, pour dire que « dans leur capacité à profiter des bonnes choses de la vie et dans la force de leurs désirs, les Hommes sont par nature les mêmes » (Wicksell 1978a, 77). C'est une hypothèse forte qu'il fait ici pour justifier l'utilisation de l'utilité marginale et des comparaisons interpersonnelles, et qui semble le couper de toute l'hétérogénéité des agents.

Cependant il se propose de déterminer une nouvelle manière de réaliser ces comparaisons pour sortir de l'hypothèse d'Hommes identiques par nature. « On trouve, en arrivant aux lois de formation des prix en libre concurrence, que les degrés d'utilité – les utilités marginales relatives – d'une même chose sur deux personnes différentes ne sont jamais comparées, mais seulement les utilités marginales de différentes marchandises pour un seul individu » (Wicksell 1978a, 33). Ce n'est par conséquent pas un total refus des comparaisons interpersonnelles. Il faut affaiblir la condition de comparaison en prenant en compte les utilités qu'ont les différentes marchandises sur un individu, et non les utilités d'une seule marchandise sur différents acteurs. Autrement dit, il faut considérer les valeurs d'échange. Plus précisément, Wicksell prend en compte les différences entre les acteurs, mais aussi entre les classes pour tenter de construire des bases solides à une théorie de la valeur qui reste ancrée dans une approche en termes relatifs entre les utilités (marginales) de différents acteurs ou d'un même acteur. Sous différentes conditions, une même chose peut avoir des utilités différentes pour la même personne, et ainsi les comparaisons sont possibles. « La valeur d'usage est, par sa nature, quelque chose de variable. La valeur d'échange, à l'inverse, est toujours, ou tend toujours à être, constant est invariable pour chaque marchandise sur le

¹⁹ Une relation cardinale est illustrée par la relation entre degrés Celsius et Fahrenheit. La seule chose qui ne change pas dans la transformation c'est le rapport entre les degrés. Prenons un couple de valeur Fahrenheit : (250-225)/(400-250) il sera le même transformé en Celsius : = (121-107)/(204-121).

marché » (Wicksell 1978a, 30). Il ne faut pas considérer en première instance la valeur d'usage, mais plutôt regarder les valeurs d'échanges qui se reflètent dans le prix qui se forme sur le marché. Il intègre ne l'oublions pas les hétérogénéités entre agent, ce qui lui permet de dire, que pour quelqu'un de riche, n'importe quelle marchandise a une utilité marginale relativement faible du fait qu'il puisse satisfaire tous ses besoins relativement facilement. Mais si la répartition des revenus et de la propriété était plus égalitaire, les échelles de valeurs d'usages des personnes correspondraient plus ou moins et des comparaisons interpersonnelles plus poussées seraient possibles. C'est aussi dans cette optique que Wicksell cherche à mettre en place des réformes pour tendre vers un monde plus égalitaire et un bien être social plus élevé.

Pour Wicksell, c'est la valeur d'échange qui est fixe, cependant, il n'exclut pas le fait qu'il soit possible d'avoir une valeur d'usage stable lors de l'échange, il faut dans cette optique regarder l'utilité marginale (finale) de la marchandise, comme chez les trois marginalismes, qui « correspond au besoin satisfait le moins important par l'acquisition de cette marchandise. Le résultat est que, après qu'un échange ait eu lieu, les utilités marginales des deux marchandises pour chacune des parties qui échangent, restent dans la même relation que leur valeur d'échange commune » (Wicksell 1978a, 30). Autrement dit, une fois l'échange réalisé, les valeurs d'usages des nouvelles marchandises ne sont pas différentes des valeurs d'échanges.

Pour illustrer ce cas, il reprend la robinsonnade de Böhm Bawerk, le cas d'un individu isolé qui ne subit pas les actions d'autres individus. Cet acteur seul sur son île détient cinq sacs de blé qui lui permettent différentes utilisations, i.e. qui lui apportent différentes utilités. Le premier sac lui est vital pour sa survie, le second sac un peu moins et ainsi de suite jusqu'au cinquième sac qui ne lui est que peu ou pas utile. Si échange il y a, cas peu probable pour notre robinson seul sur son île déserte, il décidera de céder son cinquième sac qui n'a qu'une faible utilité pour lui. Ce sac correspond alors à son utilité marginale, autrement dit l'utilité apporté par le dernier sac ajouté, et c'est sur la base de cette utilité marginale que la valeur d'échange va prendre forme. A cette illustration, Wicksell ajoute le fait qu'il faille considérer à la fois l'utilité directe, i.e. l'utilité retirée de l'utilisation de la marchandise, mais aussi l'utilité indirecte, i.e. l'utilité que cette marchandise peut fournir indirectement sous la forme d'une autre marchandise ou service, ou l'utilité que cette marchandise pourra fournir dans le futur. C'est alors un rapport de proportion entre utilités marginales qui permet de déterminer les valeurs d'échange et l'échange en lui-même.

Avec cette robinsonnade, un autre élément crucial est mis en évidence, le *principe d'utilité marginale décroissante*. C'est Gossen qui explicite ce principe en étudiant les relations entre les individus et les biens et entreprend de définir les principes qui déterminent le comportement d'un individu vis-à-vis d'un certain nombre de biens différents compris dans un stock donnée. Il part du principe utilitariste selon lequel chacun cherche à maximiser son plaisir, et, « généralement, l'intensité du désir diminue rapidement lorsqu'il est progressivement satisfait, jusqu'à un point de saturation » (Pribram and Bernard 1986, 284). Dans le cas qui nous intéresse, plus notre robinson a de sacs, moins l'utilité qu'il peut en tirer est importante. Le fait qu'il réutilise les notions des marginalistes peut s'expliquer entre autre

par le fait qu'il a été baigné dans un monde où la discipline économique était en pleine transformation et dans lequel la théorie marginaliste était en train de s'imposer. Dans son analyse de l'économie politique de son temps, Wicksell considérait la théorie de l'utilité marginale comme la meilleure explication de la valeur existante, mais aussi comme une théorie incomplète qui demandait plus de développement et sujet à des limites significatives. Ainsi pour expliciter la valeur il ne faut pas se limiter à une explication purement utilitariste, mathématique, ou psychologique, et Wicksell tente de faire une synthèse entre ces trois approches. En tant qu'économiste des économistes, il cherche à distiller les différentes pensées par un processus d'analyse pour ensuite clarifier les différentes théories du monde nouveau.

Pour s'interroger sur la théorie de la valeur, nous avons montré que Wicksell commence par expliciter ce qu'il entend par économie politique. Il en arrive ainsi à l'idée que cette discipline est, ou devrait être, une science pratique. Etymologiquement, le terme pratique désigne ce qui est actif, ce qui est efficace. Nous nous proposons de décrire sa méthodologie comme étant abductive et pragmatique. Plus précisément nous reprenons la vision du pragmatisme de Peirce qui peut être retrouvé chez Wicksell sans que celui-ci n'y fasse référence. Chez Peirce, le terme de pragmatisme renvoie à ce qui résulte de la praxis, de l'action. Il n'y a pas d'essence ni de vérité globale générale. C'est l'action, l'expérience, la confrontation avec une action qui crée une vérité. La science ne relève pas du sens commun (tout le monde sait bien que...) mais de ce que Peirce appelle l'esprit de laboratoire. Pour Peirce la connaissance doit utiliser et servir à l'action et Dewey écrira par la suite que connaître c'est agir. Dans les deux cas, il y a un lien très fort entre la connaissance et l'action dans le monde réel. Peirce va définir ce qu'il appelle la maxime pragmatique « considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception, la conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet. » (Peirce 1879). Par conséquent, il faut évaluer des hypothèses en regardant leurs conséquences pratiques. C'est l'action, l'expérience, la confrontation avec une action qui crée une vérité à un moment donné. La science pratique que veut mettre en place Wicksell entre dans le cadre de cette maxime, et cela se retrouvera lorsque nous verrons les réformes qu'il propose.

Pour son épistémologie, Peirce va proposer une nouvelle méthodologie, l'abduction. Avant l'abduction, en science, deux méthodologies étaient dominantes, la déduction et l'induction. L'approche méthodologique inductive consiste à ériger des généralisations à partir d'observations d'événements spécifiques. Elle se fonde sur des éléments singuliers ou particuliers pour aboutir à des propositions générales ou universelles. La méthode inductive postule que toute science débute par l'observation qui fournit une base solide permettant d'en retirer des connaissances. L'approche déductive s'oppose à l'induction. Tout commence par des tentatives d'hypothèses ou une série d'hypothèses formant une théorie afin de formuler des explications ou des réponses probables à un problème particulier ; ici, l'observation sert à tester rigoureusement les hypothèses. La méthode déductive se fonde sur des postulats, c'est-à-dire sur au moins un principe général ou universel, pour en dégager des éléments particuliers. Dans ce cadre, l'observation n'est qu'un guide, prédéfinie par la théorie. Et l'approche abductive que propose Peirce est utilisée pour rendre compte de la vie sociale, en avançant des concepts et des significations employées par les acteurs sociaux. C'est l'aller-

retour qui vient de l'expérience et qui permet de produire une connaissance. Ce qui manque dans les deux autres méthodologies c'est d'aller expérimenter des intuitions pour constituer des hypothèses.

Pour traiter de la théorie de la valeur, et d'une manière plus générale pour traiter de l'économie politique, Wicksell utilise l'abduction avec son approche synthétique de cette théorie qui se veut entre la théorie et l'empirie. En effet, pour Wicksell, l'économie politique se divise en partie théorique et partie pratique. Et la partie pratique peut encore être subdivisée en deux autres parties. L'une cherchant à appliquer la théorie fondée sur des conditions existantes. Et une autre perçue comme l'examen critique des fondations de la théorie elle-même. « D'un côté, [le lien entre partie théorique et empirique] développe les abstractions théoriques par une considération plus proche de la réalité, pendant que, d'un autre côté, les problèmes pratiques qui émergent aussitôt que nous approchons de la réalité peuvent trouver leur solution ultime seulement dans une critique des fondations de la vie économique de la société dans son ensemble » (Wicksell 1978a, 5). Les abstractions étant comprises comme l'action de l'esprit consistant à séparer ou isoler un élément d'une représentation ou d'un concept, en portant spécialement l'attention sur lui et en négligeant les autres (Nadeau 1999, 1). Autrement dit, pour réfuter une théorie, il faut montrer qu'il est impossible de maintenir les bases sur lesquelles elle se fonde ou que sa structure logique soit non admissible. Il n'y a donc pas de réfutation a priori d'une théorie, il faut la tester par l'empirie. Et la théorie de la valeur n'échappe pas à cette règle chez Wicksell. Ce sujet de la théorie de la valeur, comme la question plus politique de la monnaie, « est l'un de ceux d'une grande importance et les applications pratiques devraient être le but de toute théorie » (Wicksell 1936, 176). Par applications pratiques, il faut comprendre applications politiques, les *actions* politiques, du fait que son objectif, en passant par l'abduction soit « de poser les principes théoriques qui sont à la base de ces phénomènes et une fois qu'ils sont correctement compris, leur application peut être laissée en toute confiance à l'expérience et à la perspicacité des Hommes pratiques » (Wicksell 1936, 176). Ainsi, l'abstraction théorique pour Wicksell ne peut pas aller sans une approche pratique, plus inductive, si le théoricien souhaite produire quelque chose qui ne soit pas totalement coupé de la réalité. Wicksell propose constamment une remise en question de sa théorie, il propose quelque chose et admet que dans la réalité c'est plus complexe et cela passe par une utilisation poussée des données pour voir si sa théorie est en accord avec les faits. « Peut importe comment [la théorie] peut paraître plausible, ce ne sont que les faits eux-mêmes qui peuvent fournir une confirmation finale » (Wicksell 1936, 167). Plus exactement, ce ne sont que les faits, les données mais aussi les conséquences des actions qui sont décidées.

Dans cette optique Wicksell propose une utilisation accrue des données et des outils statistiques pour tester les différentes propositions théoriques, les vérifier et les réfuter en cas de nécessité. Dans sa vision de l'économie politique, Wicksell considère que « l'investigation historique est précieuse (même indispensable) » (Wicksell 1970, 30), c'est un outil utile côte à côte avec l'utilisation de la modélisation. Ainsi, il peut proposer un développement des statistiques et des recherches historiques côte à côte, qui permettrait selon lui d'être « capable, dans la théorie et dans la pratique, d'apporter des doctrines concernant la vie économique des nations, leurs économies internes et leurs rapports mutuels à un niveau plus élevé de clarté et

d'harmonie » (Wicksell 1970, 32). Un niveau plus élevé qui lui permettra de rendre compte de la société dans son ensemble et de phénomènes globaux comme nous le verrons.

Plus exactement, il préconise une meilleure utilisation des données sans qu'il y ait de modifications ou de transformations de celles-ci par les théoriciens. Les statistiques de son époque sont généralement biaisées, soit volontairement, soit du fait de manque de données. Contre ce manque de données, il préconise « le développement approprié de statistiques officielles » (Wicksell 1936, 43). Officielles car provenant d'institutions publiques et étatiques pour ainsi permettre à chaque acteur de la société d'avoir accès à des données à priori non biaisées et pertinentes. Cela permettrait à Wicksell de confirmer son intuition sur les comparaisons interpersonnelles d'utilités. Le plus simple serait d'avoir un monde plus égalitaire, mais il se rend bien compte que dans le contexte de son époque cet objectif est quelque peu utopique. Le développement des données ne l'est pas. Ainsi, cela pourrait rendre compte des différentes préférences des acteurs dans l'échange, de leurs comportements dans ce cadre pour rendre compte du fait qu'ils soient stratégiques, raisonnables ou non. Et ainsi permettre de rendre compte de la valeur d'échange même dans un cadre de troc qui est celui des marginalistes et qui raisonnent en termes de prix relatifs.

L'économie politique rend compte des relations reliant la théorie et la pratique. Ce qui lui permet d'appliquer le concept marginal à un niveau plus général que les trois écoles marginalistes, et ceux du fait de sa synthèse entre les trois écoles qui lui permet de sortir de la fiction d'un simple équilibre générale pour se tourner vers une théorie de la valeur rendant compte de la complexité du réel et ne rompant néanmoins pas avec le principe marginale si cher au paradigme dominant de son époque. Pour ce faire, , il mobilise une autre approche méthodologique côte à côte avec l'abduction qui prend la forme de la prise en compte de « l'importance économique du temps » (Wicksell 1970, 115).

1.2.2. Wicksell : un auteur à la méthodologie fondamentalement temporelle.

Pour pouvoir dépasser la nature indéfinie de la valeur d'échange dans le cas du troc, Wicksell prend en compte les aspects plus psychologiques des acteurs, mais il ne s'arrête pas là. Wicksell considère aussi l'aspect de réserve de valeur de la monnaie. Cet aspect permet de considérer dans la valeur d'échange l'utilité marginale actuelle, mais aussi l'utilité marginale future de la marchandise. Pour comprendre cet aspect de réserve de valeur de la monnaie, il faut introduire le temps dans le raisonnement, ce que fait Wicksell pour compléter sa théorie de la valeur.

Ce constat part de la lecture de J.S. Mill par Wicksell lorsqu'il cherchait à intégrer ensemble la théorie de la production et de la distribution. C'est en effet J. S. Mill qui semble exprimer l'importance de la prise en compte du temps dans l'analyse théorique pour la première fois (Wicksell 1970, 93). La production nécessite du temps, et par conséquent, les vendeurs de services productifs (travailleurs etc.) ne peuvent pas forcément attendre la fin du processus de production pour obtenir leurs rémunérations respectives. Pour survivre, les travailleurs particulièrement doivent se procurer de moyens de subsistances au cours de cette période. C'est ce qui explique le fait qu'ils soient payés à partir de périodes de production déjà complétées, les périodes passées. Plus exactement, il y a l'idée qu'il faut avancer les

différentes rémunérations au début de la période²⁰. Il prend l'exemple de la production d'une machine pour les récoltes de blé, le produit du travail n'est pas vraiment fini quand la machine est prête à être vendue, mais seulement quand la récolte, avec l'aide de cette machine, aura été « vendue et convertie en pain ». Comme dans la tradition classique, les travailleurs se nourrissent principalement de blé. Mais ils ne peuvent pas attendre que la machine soit effective, i.e. que leur travail soit fini pour se nourrir. La machine peut en effet avoir une durée de vie de plusieurs périodes, l'entrepreneur avance par conséquent les salaires pour une longue durée.

Chez Mill et les théoriciens du fond salaire, c'était le processus de production qui prenait du temps. A cela, Wicksell ajoute que « Même l'échange de biens finis requiert du temps » (Wicksell 1970, 94)²¹. Il considère la production comme une « série d'actes d'échanges réalisés à différents moments qui ensemble forment un pont sur la totalité de la période, du début de la production à la vente de la marchandise » (Wicksell 1970, 93). Autrement dit, la production, le processus de production prend du temps, au même titre que le processus d'échange, et plus particulièrement pour les biens finis qui prennent une forme particulière chez Wicksell. La volonté de Wicksell de ne pas séparer théorie de la production et théorie de la distribution passe par la prise en compte du temps dans l'analyse. Et cet aspect temporel peut être étudié à la lumière des notions de temps historiques, logiques qui avaient été mis en exergue par Robinson, et affinés par Termini qui y ajoute la notion de temps historique.

La tradition des écoles marginalistes utilisant les mathématiques, et plus particulièrement l'école de Lausanne avec Walras se place dans une analyse presque anhistorique avec son principe d'équilibre général²². Dans ce type de modèle seul les relations logiques entre les différentes variables telles que l'offre globale ou la demande globale sont étudiées sans qu'il y ait besoin de prendre en compte l'aspect temporel de ces variables. Ces modèles sont d'une nature instantanée, les différentes opérations ont lieu en même temps une fois que les prix ont été trouvés. Cet approche peut être caractérisée de temps logique, dans le sens où il y a une causalité unidirectionnelle et que toute référence temporelle est absente. Les points du temps sont simplement définis conventionnellement, en dehors du temps, d'après l'ordre logique qui les relie. Il n'est pas possible d'expliquer le changement des variables entre deux points dans le temps. Seule la comparaison des points d'arrivés est envisageable. C'est le cas pour la nouvelle théorie de la valeur et leurs prix relatifs qui font abstraction de toute temporalité. Et c'est pour cela que Wicksell reprochait à Walras, mais aussi aux autres

²⁰ « Comme le travailleur n'attend généralement pas toute la période pour obtenir ses salaires, mais qu'il les obtient peu de temps après avoir réalisé sa tâche, il est évident qu'il ne les obtient pas du produit de son travail, que ce soit directement ou par l'échange du produit contre d'autres produits. De plus, le temps doit être considéré de la prestation du travail au moment auquel un produit fini, prêt pour la consommation, est créé » (Wicksell 1978a, 190)

²¹ Remarque qu'il ne fait que sous la forme d'une note de bas de page mais qui est présente dans toute son œuvre théorique

²² Wicksell marque son opposition avec Walras qui ne prend pas en compte le temps dans la production, Il parle d' « erreur fondamental » (Wicksell 1970, 95).

marginalistes dans une certaine mesure²³, de ne pas donner suffisamment, voir pas du tout, d'importance au temps (Wicksell 1970, 167).

Wicksell pour sa part a recourt à une analyse qui se veut séquentielle, avec la prise en compte de différentes périodes de temps, généralement des périodes d'une année pour le processus de production, au sein desquelles il existe des sous périodes de productions comme c'est particulièrement le cas pour sa conception du capital et des différentes formes qui prend tour à tour. Il parle ainsi de « série d'actes d'échanges réalisés à différents moments » (Wicksell 1970, 93) au sein de différentes période. L'analyse séquentielle est une sorte de description du processus économique étant étudiée par un model dans lequel les composants antécédents et les composants séquentielles sont liés ensemble dans une même séquence temporelle. Le processus complet peut être étudié par étape et chaque composant analysé un à la fois. Et ce à l'inverse des modèles d'équilibres généraux qui résolvent tout en une fois.

La caractéristique principale du temps mécanique c'est qu'il « assume implicitement l'extension mécanique à travers le temps d'un jeu de relations inchangées » (Termini 1981, 9). Dit d'une manière plus compréhensible, le temps mécanique permet de décrire un processus pas à pas et donner les valeurs des variables à n'importe quel point entre deux positions dans le temps spécifiées. Contrairement au cas de l'analyse de l'équilibre général et du temps logique, il faut prendre en compte les différentes temporalités des variables qui doivent être datées. Le schéma analytique est alors divisé en intervalles, en périodes, mais cela ne nous dit pas si les variables dans le temps sont qualitativement différentes. Il est néanmoins possible suivre le développement pas à pas d'un processus. Et le temps mécanique est là pour étudier le dynamisme d'un seul processus, en son sein, montrer les étapes de ce processus. Cette analyse pas à pas se retrouve chez Wicksell et marque même l'une de ses principales caractéristiques. Le monde étant trop complexe pour être étudié de front, il faut le décomposer, bien comprendre les notions à la base du raisonnement, de la causalité, pour ensuite détaillé le raisonnement par un processus abductif. Wicksell parle d'une méthode qui permet de « faire ressortir l'importance des éléments temporels » (Wicksell 1978a, 172). Cela se retrouve dans l'analyse du processus de création des biens capitaux de Wicksell avec la prise en compte de toutes les étapes dans l'exemple de la machine produisant du blé.

Son analyse est ainsi plonger dans le temps mécanique, mais elle peut aussi se rapproche du temps historique. « Le cœur du temps historique c'est que le passé, le présent et le futur sont qualitativement différents, liés par les anticipations et plans » (Termini 1981, 10). Il ne suffit pas d'ajouter de l'incertitude pour passer au temps historique et avoir des différences qualitatives entre futur et passé. Son hypothèse d'Etat stationnaire qui doit être selon lui à la base des questionnements théoriques (Wicksell 1970, 108) en économie politique est aussi plongée dans un temps historique. La notion d'état stationnaire présuppose une certaine séquence d'événement avant qu'elle ne commence, autrement dit, elle présuppose une certaine histoire. L'état stationnaire est immergé « dans un temps historique : ses membres ont en mémoire les événements, peuvent avoir des espoirs et des peurs, et des anticipations » (Guglielmo Chiodi 2008, 6). Wicksell prend en compte les effets de l'habitude

²³ Wicksell semble moins critique à l'égard de l'école autrichienne en particulier du fait qu'il étudie principalement Böhm Bawerk qui accorde une place centrale lui aussi au temps.

et de l'expérience que possèdent les différents acteurs lors de leurs décisions économiques, sociales, mais aussi politiques. Du fait de la nature complexe et hétérogène des acteurs économiques, Wicksell peut proposer une analyse entre le temps mécanique et le temps historique pour prolonger l'intuition de J. S. Mill qui ne voyait l'importance du temps que du côté de la production.

Il faut toujours garder à l'esprit le fait que Wicksell utilise une méthode du pas à pas, le temps mécanique, par laquelle il cherche à expliquer de la manière la plus exhaustive possible le monde réel pour ainsi proposer une théorie applicable au niveau pratique, i.e. politique. Son étude de la valeur d'usage commence par conséquent par la simple étude de la théorie de la production sans prendre en compte directement les questions de distributions. Or, et c'est l'un des apports primordiaux de Wicksell, théorie de la production et théorie de la distribution ne peuvent être séparées dans la recherche d'une théorie de la valeur complète. Et cela du fait de sa prise en compte de la temporalité dans les processus économiques. Le processus productif prend du temps et la théorie de la distribution qui prend en compte l'échange et la distribution des revenus doit être étudiée de manière conjointe pour rendre compte des rémunérations distribuées. Ainsi, il explique que « les problèmes de la valeur et de l'échange ne peuvent être finalement résolus sauf si on fait aussi attention simultanément à la production » (Wicksell 1978a, 102). Les limites de l'analyse de la nouvelle théorie de la valeur pour la valeur d'échange dans un cadre de prix relatifs s'expliquent selon Wicksell par le fait qu'ils ne considèrent pas d'une manière conjointe la production et la distribution avec leur raisonnement atemporel ce qui mène à la nature indéfinie de la valeur d'échange.

Lors du processus de production, les entrepreneurs doivent prendre en compte les possibilités de débouchés lors de l'échange avant de prendre leurs décisions d'investissements. « La production et l'échange ne peuvent être séparés que par un processus d'abstraction ». (Wicksell 1978a, 102) Il parle d'une telle abstraction comme d'un outil utile pour traiter de phénomènes aussi complexes, dans un premier temps comme c'est le cas de la théorie pure. Wicksell ne se place pas dans le cadre de l'équilibre général, il le dépasse et propose une analyse séquentielle. La production et la distribution ne se font pas nécessairement au même instant, ce qui serait un aspect purement technique. Mais production et distribution prennent place dans la même période, et ainsi elles doivent être étudiées de manière conjointe. Par conséquent, nous avons à faire à un problème technique et pratique. L'économie est ancrée dans l'histoire et nécessite la prise en compte du temps pour sortir du raisonnement instantané du cadre de l'équilibre général et de mettre en exergue l'interconnexion de la production et de la distribution avec l'existence d'un concept similaire à l'utilité marginale.

1.2.3. Une mise en exergue de la similitude entre utilité marginale et productivité marginale.

Wicksell part du constat que le postulat des théories de la valeur qui l'ont précédé est erroné du fait qu'elles considéraient que les acteurs chercheraient à produire le plus possible afin d'améliorer la production sociale. Dans le meilleur des mondes, le problème de la production peut se réduire à une simple maximisation de la valeur de la production sous une gestion collective, collective mais pas forcément socialiste. Dans une situation de libre

concurrence où il existe des entreprises privées, alors, « tout le monde ne cherche plus à produire le plus possible, mais le moins cher possible, i.e. maximiser leurs profits nets. Ce qui dépend des prix de production, et des problèmes de la demande des facteurs » (Wicksell 1978a, 105–6), ouvrant par la même la porte à la théorie de la productivité marginale dans la production. Pour tenter de produire le moins cher possible, les acteurs vont, selon Wicksell, pouvoir utiliser la théorie de l'utilité marginale décroissante lors de l'échange. Cela passe par la prise en compte d'une nouvelle notion qu'il introduit, la productivité marginale.

Sa nouvelle approche lui permet en effet de montrer qu'il existe une similarité entre la détermination de l'utilité marginale et des rapports de proportion qui se font lors de la détermination des prix sur un marché (des valeurs d'échange) et ce qu'il appelle la productivité marginale des facteurs. La théorie de la valeur et de l'utilité marginale décroissante s'appliquent d'une manière similaire à la sphère de la production et de la distribution, et il ajoute que c'est « un effet entièrement en accord avec l'expérience » (Wicksell 1970, 117). Autrement dit, la productivité marginale des différents facteurs de production est décroissante, c'est-à-dire que lorsque la part d'un facteur dans la production augmente relativement à un autre, sa productivité marginale a tendance à diminuer. C'est le premier auteur²⁴ à montrer le fait que la rémunération des facteurs, la part distributive qu'ils reçoivent, est égale à leur productivité marginale lorsque l'on est à l'équilibre. La rémunération « ne peut jamais dépasser le rendement que le dernier travail (dernière unité) employé sur la terre la moins fertile, ou dans la branche de production la moins productive peut produire » (Wicksell 1970, 40). Ce raisonnement peut être tenu quelque soit le facteur de production qui est considéré²⁵. Wicksell étudie un monde dans lequel la production s'effectue avec trois facteurs, le travail, la terre et le capital. Mais il fait dans un premier temps abstraction du capital, abstraction qui ne change pas le raisonnement mais qui permet ici de le simplifier. Il montre alors que dans le cas de la terre et du travail, cela relève du bon sens que leur travail, au sens propre pour le facteur travail, et au sens de rendement pour la terre, soit rémunéré pour leur service joint (Wicksell 1978a, 5).

Dans le cas de la productivité marginale, pour les salaires, une égalité objective avec la productivité marginale du travail existe. Autrement dit, lorsque la libre concurrence est effective, la rémunération des facteurs correspond à leur produit marginal. Alors que dans le cas de l'échange direct, c'est une égalité subjective des utilités marginales qui permet de déterminer les prix. Ainsi, « dans la pratique, [...] les problèmes de production et de distribution ne peuvent être séparés, mais sont essentiellement un ; la production n'est pas un problème technique simplement, mais technique et économique en même temps » (Wicksell 1978a, 106). Il ne faut pas simplement regarder du côté de l'utilité marginale qu'il va pouvoir être tirée de la marchandise produite, il faut aussi considérer l'aspect de la distribution. La production ne peut se limiter à de simples règles techniques données a priori, il faut prendre

²⁴ La paternité de ce principe est généralement attribuée à Wicksteed, mais ce dernier ne le fera qu'en 1895, soit après Wicksell. Wicksell y fait justement référence dans son premier ouvrage des *Lectures* et une référence est aussi faite par Ohlin dans la préface de ce même ouvrage.

²⁵ « Entre les rentes et les salaires il y a alors, dans tous les cas, un parallélisme pratiquement complet. Aucune théorie spéciale de la rente n'est nécessaire, mais chaque acre de terre peut être traité juste de la même manière qu'un travailleur » (Wicksell 1978a, 132).

en compte les interactions entre les acteurs et leurs différents besoins économiques et sociaux tels que les moyens de subsistances. La productivité marginale dont il est question ici correspond à celle des facteurs terres et travail. Cette notion ne pose pas de problème avec les éléments dont Wicksell nous fait part, et un lien peut être trouvé avec la vision de la rente différentielle de Ricardo.

La similarité entre la productivité marginale et l'utilité marginale émerge chez Wicksell après une étude approfondie de différents auteurs pour tenter d'en faire une synthèse. Un auteur se voit accordé une place centrale sans être toutefois cité de manière directe sur ce point. Cet auteur, c'est Ricardo, et son influence se retrouve dans l'analyse de la théorie pure de Wicksell de la productivité marginale et de sa nature décroissante. Il explique que « le principe sur lequel toute la théorie de la rente se base – le déclin dans le rendement moyen du travail quand le nombre de travailleurs est augmenté (la prétendue loi des rendements décroissants) – a été, de tout temps et pas moins de nos jours, critiquée vigoureusement ». Mais d'un point de vue de la théorie pure, cela ne pose pas de problème (Wicksell 1978a, 122). Cette loi des rendements décroissants se retrouve chez Ricardo sous la forme de la rente différentielle. Plus la population augmente, plus il y a besoin de mettre en culture des terres de moins en moins fertile pour nourrir cette population. Le prix naturel du blé augmente, son prix étant fixé sur les conditions de production en vigueur sur la terre la moins fertile. S'enclenche alors un processus de baisse du taux de profit. Sur la terre marginale, la productivité du travail est tout juste suffisante pour payer des salaires et rémunérer le capital au taux de profit moyen.

Wicksell pour sa part ne considère pas qu'il y ait un salaire naturel calculé sous la forme de blé, mais un problème similaire peut apparaître dans son analyse et faire augmenter le niveau de pauvreté de la population. En effet, « c'est une erreur de penser comme évident – comme c'est souvent fait – que toutes les personnes en bonne santé capables de travailler doivent être capables de vivre de leur travail seul » (Wicksell 1978a, 143). Il faut proposer une explication qui ne dépende pas que de la nature des travailleurs, autrement dit, il faut prendre en compte quelque chose d'autre que la seule productivité marginale comme nous le verrons par la suite. Ainsi, utilité marginale et productivité marginale peuvent être pensées d'une manière similaire pour les facteurs terre et travail, cependant pour le capital la notion devient plus complexe. Pour la détermination de la productivité marginale du capital, un ajout sera nécessaire avec la prise en compte du facteur temps et de l'hétérogénéité des rôles des différentes classes sociales de la société.

I.3 Une nouvelle théorie du capital qui vient compléter sa théorie de la valeur.

Wicksell nous a présenté sa théorie de la valeur qui prend en compte la production et la distribution comme devant être étudiées de manière conjoint pour proposer quelque chose de plus complet que la valeur travail ou que la simple valeur utilité des trois marginalistes. Avec cette approche jointe, il affine et met en exergue les notions d'utilité marginale du côté de la distribution, et de productivité marginale du côté de la production. Par ce biais, il permet

aux lecteurs et « à la perspicacité des hommes pratiques » (Wicksell 1936, 176) d'atteindre une analyse et une compréhension qui se veut plus complète de la complexité du réel. Cependant, même en prenant en compte la production et la distribution de manière jointe, il se limite à l'étude des biens et des services productifs de la terre et du travail. Or, il faut aussi inclure la notion de capital qui est propre à nos économies modernes, à l'état avancé de la société comme opposée aux sociétés primitives que Smith décrivait dans *la richesse des nations*. C'est dans cette optique que Wicksell consacre la majeure partie de son œuvre théorique sur la valeur à proposer une définition de la notion du capital, notion qui reste néanmoins complexe²⁶ c'est pourquoi nous tenterons maintenant de l'explicitier.

Pour définir sa notion de capital, Wicksell part d'une situation qui peut sembler paradoxale, paradoxale vis-à-vis de la nouvelle théorie de la valeur et de ses conclusions²⁷. En effet, comment se fait-il « que les biens consommables – c'est-à-dire les biens qui épuisent ou semblent épuiser tout leur contenu d'utilité dans une série limitée d'actes d'utilisation – peuvent toutefois être employés de manière capitaliste de telle manière que leur entière valeur reste conservée pour leur possesseur, et quand même lui fournir un revenu » (Wicksell 1970, 99). Les biens de consommations sont, au cours du processus de production, consommés. En découle qu'ils devraient a priori simplement permettre d'apporter une valeur, ou une utilité, égale à celle qu'ils contiennent. Cependant, Wicksell nous montre ici que généralement leur valeur se conserve, et que la classe des entrepreneurs qui utilisent ces biens lors de ce processus peut quand même réussir à dégager un revenu supplémentaire.

1.3.1 Wicksell propose une théorie du capital d'inspiration autrichienne mais qui regroupe les trois écoles marginalistes et l'apport classique.

Pour expliciter la complexité de cette notion, Wicksell se replonge dans sa méthodologie qui vise à étudier les différentes théories qui l'ont précédé, pour ensuite fournir sa propre conception du capital sous la forme d'une synthèse. Généralement, cette notion est vide de sens, soit trop large, soit au contraire trop restrictive. Wicksell se rend bien compte qu'à première vue « il est difficile, si ce n'est impossible, de définir le concept de capital dans un sens pleinement satisfaisant, c'est-à-dire, dans un sens qui combinerait précision scientifique avec une adhérence proche du langage de tous les jours » (Wicksell 1970, 97). L'économie politique ne peut se limiter à une application des principes physiques au monde réel. Cette discipline traitant de sujets pratiques, elle doit prendre en compte les questions sociales, le langage de tous les jours, pour la définition de la notion de capital. « Originellement le mot exprimait, comme nous le savons, simplement le stock principal d'un prêt » (Wicksell 1970, 97). En cherchant à appliquer ce « mot »²⁸ de capital à tous les objets de richesses qui permettaient un gain d'intérêt les théoriciens se coupent de toute hétérogénéité. Ahiakpor reprochera à Wicksell de ne pas comprendre les classiques et d'avoir

²⁶ Wicksell est « l'un des premiers auteurs à montrer la complexité de la notion de capital » (Guglielmo Chiodi 2008, 5).

²⁷ Il est d'ailleurs intéressant de noter la grande utilisation de ce terme de « paradoxe » en théorie économique pour faire d'une réfutation possible de sa théorie un simple cas spécial voir anormal de nos sociétés. (Mouchot 2003a, 116–17).

²⁸ L'utilisation de la notion de « mot » renvoie ici à la distinction entre langage et science que fait Wicksell pour qui il faut prendre en compte les relations sociales.

une conception du capital qui soit entièrement autrichienne (James C. W. Ahlert-Daenle 1999, 451). Au niveau de la valeur travail, Wicksell, comme nous l'avons vu, pointe le problème de la valeur travail en montrant que la théorie de la valeur ne peut se réduire en dernière instance à une quantité de travail, et au niveau du capital, s'il ne reprend pas explicitement les visions de Smith et de Ricardo, il utilise J. S. Mill pour justifier sa conception temporelle du capital et mettre en exergue l'existence de l'intérêt.

Ce dernier propose une thèse selon laquelle la demande de biens n'est pas une demande de travail. Se procurer des moyens de production n'est pas équivalent à employer du travail, la demande de travail est constituée des salaires qui précèdent la production et non par la demande qui pourrait exister sur les biens après la production (Ebeling 1999, 475; Wicksell 1970, 93-94). C'est l'idée présente chez les théoriciens du fond de salaire. Comme la production nécessite du temps, ce n'est pas du travail qui est directement mis en œuvre, ce sont les biens de subsistances qu'il faut fournir en début de période de production aux différents travailleurs. Par conséquent, ce sont des biens salaires qui sont considérés dans cette analyse. Et ces biens salaires correspondent aux capitaux qui ont été engagés dans la production par la classe des capitalistes-entrepreneurs dans le cas où la monnaie n'est pas considérée.

Chez les classiques, le capital est considéré sous deux formes, le capital fixe et le capital circulant. Cette vision est trop restrictive pour Wicksell, c'est pour cela qu'il délaisse les auteurs classiques et qu'il se replonge dans la lecture de Jevons qui a permis une avancée primordiale selon Wicksell dans la théorie du capital (Wicksell 1936, 122). Jevons²⁹ apporte une distinction plus pertinente qui permet, indirectement certes, de faire apparaître la dimension temporelle. Cet auteur considère que plutôt que de parler de capital fixe et de capital circulant, il est plus pertinent de parler de capital investi et de capital libre, i.e. non investi. Cette approche en termes d'investissement, comme nous le verrons, est importante dans la vision de la notion de bien capital réel de Wicksell. La fonction du capital dans la vision de Jevons serait alors de permettre au travailleur de répondre à son attente, ses besoins de consommation, entre le début et la fin de la production. Le capital libre prenant la forme des moyens de subsistances courants, plus précisément, il est compris chez Jevons comme ce qui permet au travailleur de subvenir à sa consommation alors que la période de production n'est pas finie. Mais Jevons se limite au travail et ne prend pas en compte les avances à la terre (Wicksell 1936, 122). Ce dernier n'intègre l'analyse temporelle que d'une manière incomplète, et c'est pour cette raison que Wicksell préfère y ajouter l'analyse de Böhm Bawerk en termes de longueur de la période de production. Il faut noter que l'approche mathématique du marginalisme de Lausanne est aussi présente dans l'analyse de Wicksell, mais sous forme d'une critique. Il reprochait déjà à Walras de ne pas donner suffisamment, voir pas du tout, d'importance au temps ce qui constituait son erreur fondamentale. Il ajoute une autre critique qui tient au fait que Walras ne donne pas une importance suffisante au capital, il ne le définit pas de la bonne manière et se limite à un sens trop abstrait pour lequel le capital ne se composerait que de biens durables et pas les matières premières, ni les produits semi finis. (Wicksell 1970, 167).

²⁹ *Theory of political Economy.*

Wicksell utilise d'une manière fondamentale « l'excellent travail de Böhm Bawerk » (Baird 1970, 146) et son *Theorie des Kapitals*, à qui il reprend l'analyse en termes de durée de la période de production. La production prend du temps certes, mais il faut prendre en compte la durée de celle-ci pour bien comprendre les différentes formes que vont pouvoir prendre le capital. Nous nous contenterons de donner une vision non exhaustive de la complexe théorie de Böhm Bawerk pour nous concentrer sur son raffinement proposé par Wicksell. Chez Böhm Bawerk la caractéristique d'une économie capitaliste tient dans le fait qu'une portion du travail disponible aujourd'hui est employée dans le but de la production de biens de consommation future, i.e. les biens de production, et non pas à la production de biens de consommation présente. Il y a un détour de la production présente vers la production future, ou d'une autre manière, le capital consiste en des détours de production passés pour la production actuelle. Plus l'économie devient capitaliste, plus cette portion détournée de la production présente est importante. Autrement dit, les biens de consommation présents, sont principalement constitués des services productifs du travail employés dans le passé.

Chez Böhm Bawerk, le critère qui est appliqué pour séparer le capital du non capital est en substance que « seul les objets ou biens qui sont modifiables par le processus bouclé de production appartiennent à la catégorie de capital » (Uhr 1960, 79). Autrement dit, ce sont des biens qui fournissent *une série de service fini*, services productifs, sur un intervalle de temps variable, plus ou moins long. C'est pour cela qu'il exclue la terre et le travail qui ne peuvent fournir des services que de jour en jour et de manière finie. Les services du travail ne peuvent être stockés tel quel. Plus précisément, ceux de la terre ne peuvent pas non plus être conservés, et les services productifs de ces deux facteurs peuvent seulement l'être indirectement sous *la forme de capital réel*, et c'est sur ce point que Wicksell réalisera la synthèse du monde ancien sous la forme d'une proposition d'un monde nouveau, d'une nouvelle théorie du capital.

1.3.2. Avec l'introduction d'une notion temporelle de durabilité Wicksell développe ce qu'il appelle la structure du capital.

La critique de Ahiakpor est injustifiée, car ce n'est que par son étude approfondie des différentes visions du capital que Wicksell en arrive à l'approche autrichienne qu'il reprend et prolonge avec les apports des classiques, mais aussi du marginalisme anglais et français. Et surtout par l'utilisation du temps comme d'un lien entre les différentes théories et branches de l'économie qui nécessite le passage à une analyse séquentielle prenant en compte les différentes périodes et sous périodes au cours du processus de production.

Böhm Bawerk propose la notion centrale de durée de la période de production durant laquelle les services productifs du travail vont être stockés sous la forme du capital pour améliorer la production. Ainsi, le rôle du capital dans la production est de rendre possible « l'introduction d'une plus longue période de temps entre le début et la conclusion du processus de production de la marchandise concernée » (Wicksell 1970, 115). Pour expliciter pourquoi l'allongement de la période de production permet d'améliorer cette production Böhm Bawerk propose l'hypothèse que les biens présents possèdent une valeur plus grande que les biens futurs (ou que les biens passés ont une valeur plus grande que les biens présents). Du fait de la différence entre les désirs et leurs satisfactions dans le présent et dans le futur, de la sous-évaluation subjective des besoins futurs. Et de la supériorité technique des

marchandises ou moyens de production disponibles venant d'un stade plus ancien sur ceux qui deviendront disponible seulement à une date ultérieure. Une justification envisageable tient dans la nature décroissante de l'utilité marginale.

Wicksell trouve dans cette explication une première piste pour résoudre le paradoxe dont il nous parlait. Seuls les facteurs originels, le travail et la terre sont productifs. « Mais la productivité des deux devient, ou devrait devenir, plus grande s'ils sont employés pour des fins plus distantes que s'ils sont employés pour la production immédiate de marchandises. » (Wicksell 1978a, 150). La prise en compte de la productivité marginale d'une manière conjointe à l'analyse temporelle lui permet d'explicitier pourquoi des biens de consommations, des services utilisés dans le processus productifs et consommés lors de celui-ci pouvaient permettre d'augmenter la valeur de la production de telle sorte qu'un revenu puisse apparaître pour le possesseur de ces biens de consommations. Avec la prise en compte du temps, plus longue est la période de production, plus l'efficacité, la capacité productive des différents facteurs de production est améliorée.

Wicksell ajoute son propre apport qui prend la forme de la notion de durabilité. Celle-ci regroupe la distinction de Jevons entre capital libre et capital investie et la notion de longueur ou de durée de la production de Böhm Bawerk. Plus exactement, la notion de durabilité de Wicksell pose les bases du raisonnement en termes d'épargne-investissement. Le capital est créé par l'investissement de l'épargne réel, i.e. les moyens de subsistances qui permettent l'achat des services de la terre et du travail pour mettre en marche le processus de production, qui à leur tour produisent les biens capitaux en question. Il peut ainsi distinguer les investissements de courtes durabilités de ceux de longues durabilités sur lesquels nous reviendront plus en détail par la suite, mais dont nous proposons une première explication. Des investissements courts renvoient à des investissements en biens capitaux de faibles durabilités, i.e. qui sont matures après une période relativement courte. Ce sont particulièrement les services productifs de la terre et du travail. Et pour les investissements longs, ils correspondent aux biens capitaux de longues durabilités, i.e. matures après une durée relativement longue. Cette notion de durabilité permet de mettre en exergue l'existence d'investissements de différentes longueurs qui permettront, une fois les services productifs rendus, d'augmenter la production sociale mais de manières différentes en fonction de la nature du capital qui aura pu être formé.

Il a été dit que l'économie politique traitant de sujets pratiques devait rendre compte des questions sociales, i.e. le langage de tous les jours, pour la définition de la notion de capital. Wicksell nous propose alors une définition qui soit en accord avec le langage de l'époque et prenant en compte le temps. Mais pour cela, il commence par se débarrasser de la vision standard et mettre en exergue la complexité inhérente à cette notion de capital. « Dans le sens large, tout bien permettant un gain d'intérêt (matériel) est du capital ; mais les différents capitaux ne jouent pas tous le même rôle économique. Il y a le capital au sens strict, comme distinct du capital au sens large. » (Wicksell 1970, 105). C'est de cette idée généralement admise qu'il se débarrasse pour proposer de classer les différents capitaux, simplement d'après leur durabilité. Plus précisément, au niveau des produits du travail et de la terre qui ont une grande durabilité, voir illimité, Wicksell propose une certaine définition.

« Alors que par leur origine, vis-à-vis de la manière par laquelle ils sont obtenus, ils ont les attributs du capital et des autres biens capitaux, ils jouent un rôle supplémentaire dans la production qui est plus proche de celui joué par la terre » (Wicksell 1936, 126). C'est pour cela qu'il préfère parler de « rent earning goods » plutôt que de biens capitaux. Ce sont des biens qui découlent des investissements de long terme et donnent accès à un intérêt prenant la forme d'une certaine rente. Cette forme de capital est ce qu'il considère comme du capital au sens vulgaire, au sens large. Il va y opposer une vision du capital au sens strict qui entre directement et indirectement dans le processus de production. Ce capital au sens strict renvoie aux services productifs des facteurs qui peuvent être stockés indirectement, i.e. épargnés d'une période à l'autre. Les services productifs des différents facteurs entrent aussi dans cette notion de capital au sens strict du terme du fait de la faible durabilité de ces services. (Wicksell 1936, 127). Il parle de biens capitaux, de capital réel ou encore de capital au sens strict du terme, ces dénominations différant en fonction de ses ouvrages, mais renvoyant toujours à la même distinction.

Néanmoins, cette catégorisation spéciale de Wicksell ne peut être généralisée à la réalité du monde complexe, c'est pour cela qu'il se limite au champ économique. Wicksell spécifie clairement que sa démarcation n'est pas parfaite du fait que « La ligne de démarcation entre les rents goods et les capitaux au sens strict du terme peut, je l'accorde, seulement être établi empiriquement, et même alors qu'approximativement. Dans la pratique cependant, la différence est très importante » (Wicksell 1970, 163). Ce problème de démarcation reste faible entre autre du fait du manque de données flagrante pour son époque, mais au niveau de la théorie pure, rendre compte de la nature multiforme du capital est déjà une avancée³⁰. Cette nature est présente dans une notion que Wicksell emprunte aux théoriciens du fond salaire, le fond d'avance. Il explique que « la quantité totale de biens de consommation produit dans l'année, le mois, ou la semaine peut être vue, sous l'hypothèse d'état stationnaire, comme un fond de paiement de salaires et rentes. Ce fond représente la demande réelle de travail et de terre. Une quantité équivalente est fournie par les opérations combinées du travail et des forces naturelles, et c'est ajouté au stock national de capital (le capital investi) endossant successivement différentes formes » (Wicksell 1936, 125). Quand il parle de différentes formes, c'est qu'au cours du processus de production, il va y avoir par exemple des outils, puis des matières premières, puis des produits semi fini, et enfin les biens finaux. Ce n'est qu'une fois la production finie, que les biens de consommations viennent s'ajouter au stock de capital social de la nation. Il ne faut plus simplement prendre en compte un seul point du processus de production, mais y intégrer la durée. Le capital n'est ainsi plus simplement un stock, mais est au contraire variant et multi forme. Il faut différencier les étapes de cette période, l'étudier *pas à pas*, pour avoir une approche plus exhaustive.

Pour construire sa théorie du capital, Wicksell reprend la théorie du fond salaire, auquel Böhm Bawerk avait ajouté la durée de production, et il introduit l'idée fondamentale qu'il n'y a pas que les services du travail, mais qu'il faut aussi prendre en compte les services de la terre qui sont aussi productifs, c'est l'idée du fond de salaire et de rente. Et enfin, il

³⁰ Ainsi, Wicksell ne tombe pas sous le coup de la critique qu'apportera Robinson quelques années plus tard lors de la controverse de Cambridge sur le capital, à savoir la conception du capital comme un « jelly capital », qui ne rendrait pas compte de l'hétérogénéité du capital, voir G. Jorland et son ouvrage, *les paradoxes du capital*

ajoute la notion de durabilité pour distinguer les différents biens capitaux réels. « Le capital existant doit suffire à payer tous les travailleurs durant la période de production adoptée, et doit aussi dans le même temps être suffisant pour louer l'ensemble de la terre » (Wicksell 1936, 149). Avec l'approche de Wicksell, sa théorie devient le cas général³¹, et celles de Böhm Bawerk, sans la terre, et de J.S. Mill, sans la durée de la période de production, deviennent des cas spéciaux.

Son questionnement sur la notion du capital émerge après le constat du 'paradoxe' de la conservation de la valeur de biens de consommations utilisés dans le processus de production et qui permettent même à la classe des capitalistes-entrepreneurs qui utilisent ces biens lors du processus de production de réussir à dégager un revenu supplémentaire. Il devrait maintenant être évident que ce revenu prend la forme de l'intérêt et découle de l'utilisation des biens capitaux réels et des biens de type 'rent earning'. Cependant ces biens capitaux ne donnent pas accès au même revenu pour leur possesseur et Wicksell peut ainsi distinguer « l'intérêt sur les courts et l'intérêt sur les longs prêts datés » (Wicksell 1978b, 191), l'intérêt porté par les biens capitaux de faibles et de longues durabilités.

L'intérêt net des biens les plus durables est déterminé simplement par la valeur de leurs services utiles, comme pour la terre (Wicksell 1970, 119). Alors que c'est ce capital au sens strict du terme qui donne accès à l'intérêt. C'est ce type de capital qui permet de faire apparaître l'intérêt naturel que nous détaillerons par la suite. Lorsque cette distinction est assimilée, il est possible de comprendre le fait que ce soit l'intérêt sur ce capital qui soit réduit lors d'une quantité relativement plus grande de capital vis-à-vis des autres facteurs. Les productivités marginales et rémunérations respectives du travail et de la terre augmentant lorsqu'il y a une relativement plus grande quantité de capital. Le rallongement de la période de production permet alors de se tourner vers des biens capitaux plus durables, des 'rent earning goods', qui permettent d'obtenir une sorte de rente et qui n'est pas sujet à la baisse de la productivité marginale du capital. L'intérêt peut alors diminuer, mais les capitalistes en se tournant vers des biens plus durables peuvent continuer d'obtenir une rémunération qui soit positive.

Cette nature double de l'intérêt sur le capital nous permet de faire émerger un phénomène dans le comportement des entrepreneurs lors des prises de décisions. Du fait que les entrepreneurs regardent toujours quelle durée d'investissement est la plus rentable pour eux, ils se cantonneront à des investissements de court terme si le rendement des investissements de plus long terme est moins intéressant. Il y a toujours une comparaison avec les investissements de faibles durabilités. L'intérêt est déterminé par la productivité marginale nette des biens capitaux de maturation la plus courte et il peut ensuite être composé chaque année. Alors la classe des entrepreneurs pour décider des investissements à réaliser peut réduire les services rendus par les biens capitaux de différentes durabilités à ceux rendus par les biens capitaux d'un an qu'il faut multiplier par le taux d'intérêt composé en fonction du

³¹ Le problème de la définition du capital de Wicksell, c'est qu'en cas de choc technologique (changement technologique et obsolescence), le taux d'intérêt naturel peut devenir négatif ou au moins se rapprocher de 0 et rester à ce niveau jusqu'à ce qu'on ait de nouveaux investissements (si on suppose des vagues, des grappes d'investissement à la Schumpeter). Il aura d'ailleurs un débat avec Davidson à ce sujet.

nombre d'année de la maturité du bien. Autrement dit, pour un investissement de quatre ans, les services d'un an peuvent être utilisés mais il faut ajouter l'intérêt composé sur quatre années³². Les biens capitaux de longue durabilité, les biens 'rent earning', ont le rendement de leur plus ancienne quantité de services investie. Par conséquent, il y a une quantité relativement plus faible de travail et de terre, et donc la productivité marginale est relativement plus grande, c'est pour cela que pour Wicksell, ce type de capital permet une certaine rente. En effet, Wicksell avait pleinement conscience que les biens capitaux, comme les autres facteurs étaient sujets à des rendements décroissants, et que si, ils augmentaient tout seul, les autres facteurs restant constants, la productivité marginale de ces autres facteurs augmenterait relativement en proportion du déclin de celle du capital réel. C'est ce phénomène qui est permis par l'introduction dans le raisonnement de la notion de structure du capital.

La distinction entre les différentes durabilités des biens capitaux et les revenus auxquels ils donnent accès permet de penser dans un cadre de structure du capital. Plus précisément, Wicksell parle de « stratification du capital dans le temps » (Wicksell 1978a, 151) et de « dimensions technique et de composition du capital » (Wicksell 1978a, 202) qui correspond à la prise en compte de la durabilité des différents services techniques productifs. Mais ces deux notions sont confondues dans celle de 'structure du capital' lorsque l'aspect temporel est considéré dans cette structure. Celle-ci prend la forme d'une quantification temporelle claire du capital tenant compte de la durabilité et des variations possibles du capital dans deux dimensions. Il distingue une dimension verticale, ou de hauteur et une dimension horizontale, ou de largeur. Cette stratification est capable de changer dans l'une ou l'autre de ces dimensions, mais aussi dans les deux. La largeur renvoie à la proportion de services originels des facteurs (travail et terre) qui doit être investi annuellement en remplacement de la structure du groupe de biens de capitaux de maturations variantes. Autrement dit, elle correspond à la quantité de services productifs qui a été détournée, la quantité de capital réel. La dimension de hauteur ou de verticalité d'une structure de capital est plus difficile à exprimer. La hauteur renvoie à la longueur de la période de production, la durée, de la maturation des différents groupes de biens de capitaux. Plus les capitaux considérés possèdent une durabilité importante, i.e. plus les investissements réalisés sont longs, plus la structure du capital va avoir une dimension verticale importante.

Les variations dans la structure du capital et leurs conséquences ne sont pas primordiales dans un premier temps. Elles feront l'objet d'une section complète par la suite. Il faut néanmoins garder à l'esprit qu'il est possible de se détourner des capitaux réels lorsque les rentes et les salaires augmentent pour investir dans des biens types 'rent earning' et avoir une rémunération positive. Pour comprendre ces variations, il faut commencer par introduire une analyse dynamique prenant en compte la monnaie et le raisonnement en termes d'épargne-investissement, ce qui nécessite de s'interroger sur le taux d'intérêt naturel sur le capital.

³² Chez Wicksell, $(A_4w + B_4r) = (A_0w + B_0r)(1 + z)^4$, avec respectivement A le service productif du travail, w le salaire, B le service productif de la terre, r la rente, et z l'intérêt naturel sur le capital (Wicksell 1978a, 204; Wicksell 1970, 155).

1.3.3. Un raisonnement en termes d'épargne-investissement qui prolonge la question du taux d'intérêt.

Lorsque Wicksell s'interroge sur la théorie de la valeur, il se place dans une économie considérée comme non monétaire. Le processus de production et celui de l'échange prennent du temps, par conséquent, les rémunérations des différents facteurs sont avancées en termes de biens salaires. Ce processus d'avances permet à Wicksell de réfléchir dans un cadre d'investissement et d'épargne. Il se place dans une analyse séquentielle comprenant plusieurs sous périodes pour rendre compte des étapes entre le début du processus et la production de biens finis. Il reprend la vision de Böhm Bawerk du capital comme d'un détour de production, comme du travail 'épargné', i.e. non consommé, d'une période précédente pour la production de la période actuelle, ou ce qui revient au même, un détour de la production actuelle d'un certain nombre de travailleurs pour les tourner vers la production future. A côté de cette épargne, il faut prendre en compte l'investissement réalisé par la classe des entrepreneurs qui met en route le processus de production. Pour cela, ils avancent le fond de salaires et de rentes qui, dans une économie non monétaire, se compose de marchandises.

Le processus de production dans ce cadre particulier prend la forme d'une augmentation de la structure du capital dans sa dimension horizontale. Ainsi les capitalistes possèdent des marchandises au début de la période. S'ils ne consomment pas ces marchandises, i.e. qu'ils les épargnent, ils peuvent s'en servir pour répondre aux besoins des entrepreneurs pour mettre en place le processus de production. De leur côté, les entrepreneurs décident d'investir en se procurant, toujours dans notre économie non monétaire, un fond d'avance en salaire et rente pour mettre en place le processus de production. Ils détournent des services productifs disponibles pour la production de biens de consommations, pour les tourner vers la production de biens de productions, i.e. les biens capitaux. Et en fonction de leur décision d'investissement et de leur longueur, les biens capitaux créés pourront prendre la forme de capitaux réels qui provoqueront l'augmentation de la structure du capital en largeur, ou s'ils décident d'augmenter la durée de la période de production par le biais d'investissements de plus longs termes, alors il y aura une augmentation de notre structure en hauteur et une production de biens de types 'rent earning'. Ces décisions d'épargnes et d'investissements permettront l'accès à des revenus d'une nature différente, et cette approche permet à Wicksell de prolonger la théorie de l'intérêt de Böhm Bawerk pour faire apparaître un taux d'intérêt particulier, le taux d'intérêt naturel sur le capital.

Dans son *Theorie des Kapitals*, Böhm Bawerk considère que l'intérêt est un agio qui apparaît quand des biens présents et futurs sont échangés. Il repose uniquement sur la relation entre le présent et le futur dans l'économie et exprime le fait que les biens présents sont plus précieux, ont plus de valeur, que les biens futurs de même type et de même quantité. Il pose ce principe comme une règle. Ce n'est pas une tautologie mais un problème d'échange, ce qui permet à Wicksell de dire qu'on peut appliquer la théorie de l'utilité marginale à l'intérêt aussi. « L'intérêt sur les prêts [de Böhm Bawerk], juste comme la valeur d'échange dans le cas de l'échange ordinaire, dépendra de deux proportions d'utilité marginale ; cela dépendra premièrement de la proportion entre l'utilité marginale des biens présents et celle des biens futurs pour le créateur, et secondement de la proportion entre l'utilité marginale analogue

pour le débiteur » (Wicksell 1936, 107). Ce raisonnement en termes de crédeurs et de débiteurs renvoie à l'idée d'épargne et d'investissement qui permet de prendre les différentes décisions. Et cet intérêt sur les prêts dont Wicksell nous parle ne correspond pas à l'intérêt sur les prêts qu'il dégagera de son passage à l'économie monétaire, mais correspond à l'idée d'agio de Böhm Bawerk dans ce cas.

Du fait des différentes conditions que Böhm Bawerk pose comme règle, l'utilité du présent et quasi toujours supérieur à celle du futur, alors l'intérêt devrait toujours être positif, et cela du fait de l'hypothèse de productivité marginale décroissante. Plus particulièrement, cela découle de l'introduction de l'analyse temporelle dans la théorie de la valeur et de l'utilité marginale. « D'après [Böhm Bawerk], l'explication réside dans le fait que les méthodes de productions qui prennent du temps, les détours de production, sont plus productives » (Wicksell 1936, 107). C'est-à-dire que pour une même quantité donnée de moyens de production, plus long est la méthode productive employée, plus grande est la quantité de produit qui peut être obtenu. Il y a une supériorité technique des forces productives présentes du travail et des forces naturelles sur celles du futur qui permet aux possesseurs des biens capitaux d'obtenir un intérêt. Les rémunérations respectives du travail et de la terre sont le salaire et la rente. Jusqu'alors nous avons étudié la théorie du capital de Wicksell sans entrer dans les détails de la rémunération des biens capitaux, l'intérêt (ou profit). Le taux d'intérêt n'est pas simplement la rémunération du capital comme le laissait penser la théorie classique. L'intérêt que permet la détention du capital, qu'il appellera naturel ou réel, est fondamentalement une prise en compte du temps. Il ne représente pas la rémunération du capital de la période dont il est question, mais plutôt un lien entre le présent et le futur, entre les biens capitaux passés et les biens capitaux qui sont en cours de production au cours de la période en question.

D'un point de vue économique, l'intérêt n'est pas une avance sur le capital, c'est une rétention d'une part du capital impliquant un empiètement sur sa quantité effective. Autrement dit, les entrepreneurs et capitalistes reçoivent une partie de l'intérêt qu'ils gagneront à la fin de la période de production. Ce n'est pas une avance mais plus une partie du revenu global de la fin de période³³. En effet, nous le verrons plus en détail par la suite avec l'introduction de la monnaie, les travailleurs et propriétaires reçoivent une somme de monnaie de la part des entrepreneurs au début du processus de production pour pouvoir se procurer les différents biens salaires. De leur côté, les entrepreneurs avancent les salaires et rentes sous la forme de monnaie pour se procurer des services productifs, des biens capitaux réels et ainsi entamer le processus de production. Leur propre rémunération est alors une partie de l'intérêt qu'ils dégageront à la fin de la période. Et le niveau de leurs dépenses, des différentes avances qu'ils réalisent va fixer la quantité de capital réel, la durée de la période de production, et donc la valeur des produits finis en fin de période qui permet à l'entrepreneur de dégager l'intérêt.

Dans le cas simple de la production du vin, l'exemple qu'il considère pour expliciter sa vision de l'intérêt et rester sur quelque chose de concret et de pratique, où il est fait

³³ Une certaine analogie peut ici être faite la fameuse phrase que Kaldor utilise pour résumer l'idée de Kalecki, « les capitalistes gagnent ce qu'ils dépensent et les travailleurs dépensent ce qu'ils gagnent ».

abstraction de la monnaie, « le taux d'intérêt apparaît clairement dans sa forme la plus simple comme la productivité marginale de l'attente » (Wicksell 1978a, 117). En prolongeant la période de production, ou d'investissement du capital, le taux d'intérêt réel apparaît. Celui-ci correspond à la différence entre les valeurs de la production des deux périodes. Passer d'un produit annuel de 100 à un de 110 correspond à un taux d'intérêt de 10%. En ne laissant un rôle que secondaire à la monnaie, la théorie du taux d'intérêt comme de la productivité marginale de l'attente n'est alors applicable que comme une formule mathématique exacte sur certaines hypothèses abstraites. Le taux d'intérêt n'est pas simplement la rémunération du capital comme le laissait penser la théorie classique. Le taux d'intérêt naturel chez Wicksell est fondamentalement une prise en compte du temps.

La rémunération du capital comme pour les autres facteurs doit égaler sa productivité marginale. Celle-ci correspond à la somme des productivités marginales des services productifs de la terre et du travail qui n'ont pas finis d'offrir ces services, qu'il faut alors multiplier par la durée, la longueur de la période de production. De la même manière, la productivité marginale du capital, pour être plus précis celle du capital réel, correspond à la différence de produit marginal entre la production avec et sans les services de la terre et du travail investis qui sont devenus matures. Et c'est ce qui détermine le taux d'intérêt qu'il faut avancer pour que les acteurs acceptent d'épargner des services de la terre et du travail de la production des biens de consommations d'aujourd'hui pour la production future³⁴. Dans la détermination de l'intérêt, il faut prendre en compte les productivités marginales passées et présentes des différents facteurs utilisés lors de la production. Or, comme nous l'avons vu lorsque nous avons défini le capital, les services épargnés les plus anciens sont ceux qui sont le plus productif du fait de l'hypothèse de productivité marginale décroissante. Dans un modèle où seules deux années seraient considérées et comme les facteurs sont rémunérés à leur productivité marginale « nous pouvons facilement voir que la productivité marginale du capital vieux de deux ans doit, dans des limites, être plus grande que celle d'un an et a fortiori de celle du travail et de la terre courants » (Wicksell 1978a, 160), et ainsi la rémunération à laquelle le possesseur pourra accéder sera plus élevée s'il détient du capital de deux ans que s'il détient du capital d'une durabilité d'un an.

Le taux naturel n'est pas fixe ou inaltérable en magnitude. Il est déterminé par les biens capitaux réels et dépend de la théorie de la valeur et de la structure du capital en fonction de la durabilité. En général, les causes de la variations du taux naturel d'intérêt sur le capital dont il est question ici « dépendent de l'efficacité de la production, de la quantité disponible de capital fixe et liquide, de l'offre de travail et de terre, en bref, des mille et unes choses qui déterminent la position économique courante de la communauté » (Wicksell 1936, 106). Par conséquent, vouloir proposer une mesure parfaite de ce taux ne peut pas être envisageable dans ce cadre, et ceux, même avec le développement de données chiffrées plus poussées et plus précises. Pour proposer un calcul plus précis et de l'intérêt naturel sur le capital, et de la valeur du capital, il revient sur ce que nous avons appelé la complexité de la notion de capital.

³⁴ « *Le capital est du travail épargné et de la terre épargnée. L'intérêt est la différence entre la productivité marginale du travail et de la terre épargnés et le travail et la terre courants* » (Wicksell 1978a, 154).

1.3.4. Le capital est le seul facteur de production produit. Il est alors calculé par une unité extérieure à lui-même : la monnaie.

Wicksell dans la tradition de l'économie classique, étudie un système qui utilise trois facteurs lors du processus de production. Le travail, la terre et le capital. Le travail et la terre peuvent être considérés comme des facteurs naturels, c'est pour cela que jusqu'alors nous avons pu étudier les rémunérations du travail et de la terre. La rémunération du capital est volontairement déterminée dans un second temps chez Wicksell, après l'étude d'une économie non capitalistique (Wicksell 1978a, 108). Cela s'explique par la particularité du capital, contrairement aux deux autres facteurs de production, le capital « est lui-même produit » (Wicksell 1978a, 145). Le capital est le seul facteur de production produit. Par conséquent, il ne peut pas être mesuré ou pris en compte de la même manière que la terre et le travail. Le premier représente comme nous le verrons une quantité de valeur d'échange, ou de monnaie, alors que les deux autres facteurs sont donnés et analysés en termes techniques. Cette nature technique correspond au principe similaire à celui d'utilité marginale, à savoir le principe de productivité marginale des facteurs qui permet de montrer au niveau technique le produit marginale du travail et de la terre pour fixer leurs rémunérations respectives. Plus précisément, le salaire et la rente sont calculés dans leur propre unité technique (travail par jour etc.), alors que « chaque bien capital particulier est mesuré par une unité extérieure à lui-même » (Wicksell 1978a, 149) et non technique.

Le développement de la théorie du capital de Wicksell a permis de mettre en exergue le fait que le capital ne peut être présent à l'état naturel dans l'économie³⁵. Ce qui semble à première vue l'opposer au travail et à la terre et ainsi justifier le rejet par Wicksell de la théorie de la valeur travail. Il nie le fait que la valeur puisse être réduite à une proportionnalité entre les prix, la valeur d'échange et des quantités de travail. Plus exactement, il ne pense pas qu'en se limitant à une approche de cette sorte une théorie de la valeur complète puisse être atteinte (Wicksell 1970, 37). Cependant, le capital et ces deux autres facteurs sont liés, du fait que, le capital représente les services du travail et de la terre, plus précisément les services productifs du travail précédemment réalisés et les services précédemment rendus par la terre dans le processus de production. Lorsqu'un bien de capital est créé, la compensation de cette création correspond à la possibilité d'utiliser ce même bien capital qui permet une amélioration de la production sociale. Ainsi le capital peut par conséquent se réduire à une certaine quantité de travail, ou de services productifs de travail. Ce n'est pas pour autant qu'il entre en contradiction avec ce qu'il avançait sur les limites de la valeur travail. En effet, comme il a été dit, il ne faut pas simplement considérer le fond d'avance des salaires, mais il faut aussi prendre le fond d'avance sur les rentes. Ce serait alors une certaine valeur travail-terre qui pousserait le raisonnement classique plus loin.

Au niveau social, pour la société dans son ensemble, le principe de productivité marginale ne domine pas au même titre que celui de l'utilité marginale de la nouvelle théorie de la valeur ne peut dominer du fait de ses limites. Il n'y a pas de mesure invariable, mais il

³⁵ Comme chez Smith, il a existé une société primitive où le capital n'était pas présent.

est maintenant évident que le capital est le fruit des services productifs du travail et de la terre passés. Nous l'avons vu, Wicksell donne une place centrale au temps dans son analyse. C'est ce qui lui permet de dire, que le seul facteur produit, le capital n'est pas mesuré en termes techniques (le salaire, la rente) mais à l'inverse ne termes de valeur hétérogène pouvant prendre une forme monétaire. Plus précisément, le capital est « calculé comme une somme de valeur d'échange que ce soit en monnaie ou une moyenne des produits » (Wicksell 1978a, 149), autrement dit, chaque bien capital particulier est mesuré par une unité extérieure à lui-même. Jusqu'à présent nous avons considéré un fond d'avance des salaires et des rentes qui soit composé de marchandises, cependant, Wicksell considère que ce ne sont pas des marchandises qui sont avancées au début du processus de production, mais bien de la monnaie qui permet aux travailleurs et propriétaires fonciers d'acheter les besoins de subsistances dont ils ont besoin. Pour rendre compte de la valeur du capital dans toute son hétérogénéité, il faut que le calcul se fasse en termes monétaires. La simple limitation à une définition technique ou purement économique ne peut suffire. Il faut prendre en compte les relations sociales et les structures de la société, dont l'une prend la forme de monnaie comme nous le développerons plus précisément par la suite.

La monnaie a un pouvoir dans le sens où elle permet à la valeur d'échange de prendre un sens. Le capital n'est plus qu'une quantité d'un certain type de bien, mais c'est une quantité de valeur monétaire. Il prend la forme des avances, i.e. du fond de salaire et de rente, qui sont réalisés en monnaie pour ensuite permettre d'acheter les différents services productifs, services productifs qui constitueront alors le capital au sens strict du terme, i.e. les biens capitaux réels. Ce n'est pas un pouvoir d'emprunt que possède la monnaie, mais un pouvoir valorisant ou permettant dans ce cas de déterminer la valeur. Par conséquent, « Le capital réel liquide (i.e. les biens) n'est jamais prêtés (même pas dans un système simple de crédit de marchandise) ; c'est la monnaie qui est prêtée, et la marchandise capital est alors vendue en échange de cette monnaie » (Wicksell 1936, xxvi; Wicksell 1936, 103), c'est le cas pour le système de crédit simple non organisé. Pour un système de crédit organisé c'est encore plus vrai, le capital est acheté ou vendu par le biais du crédit qui peut jouer le rôle d'un substitut de la monnaie³⁶. Il n'y a pas de prêt de marchandise lors du crédit, c'est de la monnaie qui est prêtée et qui va par la suite servir à se procurer le capital. Plus exactement, cette somme de monnaie empruntée est « dévouée à l'achat de biens de consommations finis, avec lesquels les travailleurs et les propriétaires, mais aussi les entrepreneurs, règlent leurs propres besoins », c'est notre fond d'avance en rente et salaire. Le prêt de monnaie est premier et dans sa théorie monétaire la monnaie ne joue plus un rôle simplement secondaire, mais va à l'inverse déterminer les conditions de production et de distribution.

En reprenant notre définition de la structure du capital avec les biens capitaux réels et les biens 'rent earning', l'introduction de la monnaie permet d'en comprendre la mesure de la valeur. Ces biens capitaux réels correspondent à des services productifs de la terre et du

³⁶ Nous verrons plus particulièrement ce cas lorsque nous parlerons du rôle des institutions. Dans une économie développée de crédit, i.e. avec des institutions organisées, « la vitesse de circulation est capable d'être augmentée plus ou moins à souhait. Les moyens peuvent être placés dans deux catégories principales : les transferts de créance (l'utilisation de lettre de change) et la centralisation du prêt dans les institutions monétaires » (Wicksell 1936, 62-63).

travail qui ont été épargnés et qui ont une faible durabilité. Mais cela inclus aussi les différentes formes que prennent ces services au cours du processus de production. En effet, « Le temps doit être considéré de la prestation du travail au moment auquel un produit fini, prêt pour la consommation, est créé » (Wicksell 1978a, 190). Il prend l'exemple de la production d'une machine pour les récoltes, le produit du travail n'est pas vraiment fini quand la machine est prête à être vendue, mais seulement quand la récolte, avec l'aide de cette machine, aura été « vendue et convertie en pain »³⁷.

Wicksell propose une mesure de la valeur du capital dépendant de la durée de son investissement, i.e. de la durabilité des biens capitaux, et de la somme de monnaie qu'il a fallu avancer pour mettre en marche le processus de production. La somme totale du capital employée dans la production³⁸ représente la « valeur agrégée des biens de consommation investis à tout moment sous la forme de capital, estimé soit en terme de l'un d'entre eux, soit en terme de monnaie » (Wicksell 1936, 128–29). Il prend ici la définition du capital au sens strict, c'est donc principalement la quantité des services productifs passés de la terre et du travail qui sont investies, ou la quantité de ces mêmes services qui sont économisés de la production présente pour être tournés vers la production future. Il est dans le pouvoir des capitalistes d'étendre le fond d'avances en augmentant leur épargne, ou de le réduire en augmentant leurs consommations (improductives). En ayant cette conception en tête, une première approche de la mesure de la valeur du capital peut donc être conçue. Celle-ci correspond à la quantité des différents facteurs et de leurs rémunérations respectives en fonction de la période moyenne d'investissement³⁹. Pour Wicksell, il y a l'idée que deux biens n'auront jamais exactement la même proportion de travail et de terre à l'intérieur. Autrement dit, si une rémunération varie, que ce soit le taux de salaire ou le taux de rente, la consommation du bien correspondant variera aussi, les acteurs décideront de se tourner vers un autre bien. Mais pour comprendre cette remarque, nous devons sortir du cadre marginaliste standard et nous tourner comme le fait Wicksell vers une économie monétaire.

Comme nous l'avons vu, la conception de la valeur n'est pas parfaite dans sa forme originelle, c'est pour cela que Wicksell la raffine sans pour autant, dans un premier temps introduire la monnaie. Pour ce faire, il se propose de faire une synthèse des différentes écoles marginalistes et des classiques britanniques avec son approche pragmatique et abductive de sa science pratique. Sa synthèse se veut être une habitude d'action et de pensée sur le monde. Cette synthèse lui permet de dégager un principe encore utilisé aujourd'hui par les économistes mainstream, la productivité marginale décroissante. Cependant, celle-ci ne s'applique directement qu'aux facteurs terre et travail. Pour le capital, il faut commencer par distinguer les différentes formes qu'il peut prendre pour faire émerger l'intérêt naturel qui découle des biens capitaux réels. Mais rendre compte de sa valeur et de son niveau, il manque quelque chose. Ainsi, comprendre la théorie de la valeur qui est au centre de l'économie politique nécessite d'abord de considérer la valeur de la monnaie. L'introduction d'une théorie

³⁷ Exemple que nous avons déjà détaillé.

³⁸ Dans son explication, Wicksell ne modélise pas d'une manière complexe son raisonnement, il se limite à des valeurs agrégées de types comptabilité nationale. Contrairement à ce que certains auteurs ont pu dire par la suite (Frisch 1952), la non modélisation de Wicksell ne complexifie pas complètement sa compréhension.

³⁹ $(A.l + B.r).T = K$, correspond à la valeur du capital employé dans le processus de production.

monétaire permettrait de rendre compte de la valeur du capital et de la production sociale. Les calculs d'utilité marginale ont plus de sens quand ils reposent sur des termes réels. Ils le sont aussi en termes de prix relatifs, mais sous l'hypothèse que la monnaie a une valeur constante, ce qui n'est pas le cas (sauf sur le très court terme) dans notre monde. C'est l'un des enjeux de Wicksell, montrer que la monnaie n'est pas neutre et que le raisonnement en prix relatif ne permet pas d'abord une théorie de la valeur en rapport avec le monde réel. « Dans son analyse monétaire, Wicksell voulait montrer comment le calcul de l'utilité marginale était affecté par les fluctuations de la valeur de la monnaie » (Uhr 1960, 33), l'utilité marginale, mais aussi son corolaire dans la théorie de la production à savoir la productivité marginale.

Chapitre II

La nécessité de l'introduction d'une nouvelle théorie monétaire pour rendre compte de la valeur du capital et de la société dans son ensemble.

Wicksell part d'un constat théorique sur les limites des conceptions de la valeur qui existent à son époque. A partir de ce constat, il propose une théorie de la valeur pour dépasser les limites marginalistes et classiques, et cela s'appuie sur une nouvelle méthodologie qui se veut synthétique et temporelle. Avec cette nouvelle approche, Wicksell propose une vision du capital et de l'intérêt pour appuyer sa nouvelle théorie de la valeur, mais pour comprendre la nature et la complexité de son taux d'intérêt naturel, des biens capitaux réels et biens 'rent earning', il lui faut sortir du cadre marginaliste standard et introduire une nouvelle théorie monétaire pour que sa théorie soit complète. Pour expliciter sa vision épistémologique de l'économie politique comme une science pratique, il doit passer par un regard sur le monde ancien qui l'amène à repenser la théorie monétaire et les problèmes liés à l'intégration de la monnaie dans la théorie de la valeur utilité.

Cette construction d'une nouvelle théorie monétaire est encore une fois rendue possible par la vision du temps omniprésente chez Wicksell. Il garde la même approche que pour la théorie de la valeur qui consiste à regarder les différentes théories qui existaient avant la sienne. Au cours de l'histoire, les décisions autour de la monnaie n'ont pas toujours été raisonnables, « il y a eu des avancées dans le domaine de la monnaie, mais il reste encore des trous d'ombres à explorer » (Wicksell 1978b, 4). Trous d'ombres que Wicksell se propose de combler par une nouvelle approche qui comme pour sa conception de la valeur et du capital ne se cantonne pas à l'approche du paradigme marginaliste. Il n'existait pas vraiment de « nouvelle »⁴⁰ théorie monétaire à son époque. L'approche dominante restait celle de la théorie quantitative de la monnaie. La théorie marginaliste qui s'installe petit à petit comme le paradigme dominant en économie se limite à une simple mathématisation de cette théorie (Wicksell 1936, 18). Elle propose une théorie des prix mais pas de théorie de la monnaie ou des prix monétaires (Wicksell 1936, 44). Cette théorie des prix comme nous l'avons vu dans l'explicitation de la nouvelle approche de la valeur ne prend pas la forme d'une théorie des prix monétaires, mais d'une théorie des prix relatifs conçue comme une proportion de valeur d'échange, i.e. d'utilité marginale, ce qui en limite la portée autant au niveau économique que politique ou social. C'est pour cela que Wicksell fait l'éloge de la théorie quantitative au niveau de la théorie pure, mais pour l'économie politique, notre tâche sera de montrer que Wicksell n'adopte pas l'ancienne théorie quantitative et qu'il place la monnaie, comme la valeur, au cœur de l'économie politique et des relations sociales.

⁴⁰ Contrairement à la « nouvelle » théorie de la valeur

II.1. La monnaie est au cœur de l'économie politique.

II.1.1. Une étude approfondie de la différence entre prix monétaires et prix relatifs pour montrer la place centrale de la monnaie dans la société.

La nouvelle théorie de la valeur que nous proposaient les trois écoles marginalistes était fondée sur une étude d'un cas de troc avec une considération des différents prix relatifs. Autrement dit, des marchandises qui s'échangent contre des marchandises. Pour Wicksell, cela limite le niveau de généralité à laquelle la théorie peut prétendre du fait de la nature indéfinie que prend la valeur d'échange dans cette tradition. Le passage à un raisonnement en termes de prix monétaires avec la prise en compte de la monnaie permet de compléter la théorie de la valeur d'échange.

Les prix relatifs de marché et les prix monétaires sont placés sur deux plans distincts pour Wicksell. Les prix relatifs sont basés sur les conditions de production et de consommation et les variations dans l'un impliquent des variations dans l'autre, mais des variations prenant la forme de différents ratios, différentes proportions entre des marchandises. Même la variation la plus triviale entraîne des variations des plus complexes de cause à effet dans les prix relatifs, et dans le comportement des agents qui amènent ensuite des variations dans toutes les données. A l'inverse, les variations dans les prix monétaires et dans le niveau absolu des prix⁴¹ sont plus simples à cerner et peuvent même être volontaires. Les prix monétaires sont basés sur de « pures conventions » du fait que « concernant la monnaie, tout est déterminé par le comportement humain, le choix de la mesure de la valeur, du système monétaire, de la législation du crédit, et les conditions naturelles ont relativement peu d'importance » (Wicksell 1906 p3). Là où les prix relatifs dépendent des conditions naturelles, des variations dans les marchandises, les variations des prix monétaires prennent racines dans la société et les acteurs la composant. Il distingue les prix exprimés en unité de compte abstrait des prix monétaires. Pour Wicksell, cela signifie qu'il ne faut pas mettre sur le même plan la monnaie et les autres biens, sinon, cela reviendrait à la théorie de la valeur des trois marginalistes qui ne permet que de déterminer des prix statiques d'équilibre. C'est pour cela qu'il sépare marché de la monnaie et marché des biens (Wicksell 1936, 24; Wicksell 1978b, 20). Les conditions qui déterminent les prix relatifs, préférences des consommateurs et coûts de production, ne déterminent pas la valeur de la monnaie.

La distinction entre les prix monétaires et les prix relatifs permet de rendre compte du fait que la nature de l'équilibre sur le marché de la monnaie (pour les prix monétaires) est distincte de celui sur le marché des biens. La distinction principale tient dans le fait que les forces qui déterminent les valeurs sur le marché des biens et celles qui déterminent la valeur sur le marché de la monnaie sont d'une nature différente (Wicksell 1936, 23 et 39). L'équilibre sur le marché des biens est décrit par Wicksell comme stable de manière inhérente, comme celles d'un pendule suspendu librement dont les forces automatiques, qui augmentent en proportions de son déplacement de la position d'équilibre, sont mises en jeu

⁴¹ Lorsque Wicksell parle de niveau général des prix, de niveau absolu des prix etc. il faut comprendre prix monétaires.

pour restaurer sa position de départ, de repos. Mais l'équilibre monétaire ou du niveau des prix est décrite comme « labile » ou neutre dans le caractère. Si une force mettait en mouvement le système en dehors de sa position d'équilibre, il y aurait alors une réaction similaire à celle d'un cylindre sur une surface plane. Les forces perturbatrices pousseraient le cylindre de manière cumulative de plus en plus loin dans une direction donnée sur la surface plane. Et quand les forces de propulsions se seraient apaisées, le cylindre resterait au point auquel il a été poussé sans tendance à un retour vers sa position initial (Wicksell 1936, 100–101) (Wicksell 1978b, 196–97). Dans le cas des prix monétaires, il n'existe pas de forces automatiques stabilisantes. Le marché de la monnaie est alors fondamentalement instable ce qui, comme nous le verrons, contribue à renforcer l'instabilité intrinsèque des systèmes capitalistes.

Sur le marché des biens les relatives variations dans les valeurs d'échanges, dans les prix relatifs, i.e. dans les différentes valeurs d'usage qui correspondent chez Wicksell aux rapports de proportion entre les différentes utilités marginales, peuvent être réglés par le jeu de l'offre et de la demande. Le processus est différent quand une hausse ou baisse arrive sur le marché monétaire et met en mouvement les prix monétaires, le retour à une situation 'normale' ne peut se faire par la simple loi de l'offre et de la demande, l'ajustement se fait plus lentement et il parle d'un « mauvais ajustement social » (Wicksell 1936, 1) ayant des conséquences sur le bien être de la société dans son ensemble et qui peut rester pendant une plus ou moins longue période de temps ⁴². Il peut être tentant de penser que la variation des prix provient du côté des biens et non du côté de la monnaie, ou inversement. Mais dans la réalité, cette variation provient d'abord de la nature de l'intérêt que nous développerons et qui se modifie avec la prise en compte de la théorie monétaire. Les problèmes d'offre et de demande du côté des biens ne sont que la conséquence d'une variation première des taux d'intérêts. Cette différenciation permet de comprendre la critique que faisait Wicksell aux marginalismes dans leur étude de la valeur d'échange. La nature même des prix monétaires montre l'importance de la monnaie dans l'économie et la valeur du capital.

II.1.2. Une conception du taux naturel d'intérêt qui évolue avec la prise en compte de la monnaie mais qui reste dans une tradition classique.

Le problème du taux d'intérêt naturel sur le capital tel que nous le décrit Wicksell réside dans le fait qu'il dépende des milles et unes choses de la vie courante et par conséquent il ne peut être déterminé d'une manière précise. Dans le processus pour donner une valeur au capital de la société, il faut prendre en compte la monnaie et l'aspect temporel. La combinaison de ces deux approches, monétaires et temporelles, peut être atteinte par l'utilisation des moyens de crédit qui peuvent se comporter comme la monnaie⁴³ et ainsi permettre de faciliter ce que Wicksell appelle la vitesse de circulation de la monnaie et fluidifier les processus de production et de distribution. La vitesse de circulation de la

⁴² Il ne le dit pas ici, mais ce retard d'ajustement est causé par les institutions, et plus particulièrement les institutions monétaires et de crédit qui agissent sur la base de la routine et de l'habitude. Comme chez Veblen et Commons, les institutions s'adaptent, mais toujours avec du retard vis-à-vis de leur époque et du contexte.

⁴³ C'est particulièrement le cas pour un système de crédit organisé.

monnaie est défini par Wicksell de différentes manières⁴⁴, mais plus simplement, elle correspond au « nombre moyen de fois que les pièces de monnaie disponibles changent de mains durant l'unité de temps, disons un an, en connexion avec les achats et ventes » (Wicksell 1936, 52). Il peut ainsi faire émerger la notion réciproque, l'intervalle de repos de la monnaie. « C'est l'intervalle moyen qui s'écoule entre deux achats effectués au moyen de la même somme de monnaie. Durant cet intervalle, la monnaie reste au repos à l'abri » (Wicksell 1936, 52). Cette notion de vitesse de circulation de la monnaie était déjà présente dans les théories antérieures sous des formes différentes (Wicksell 1936, 9; Wicksell 1978b, 136). Mais couplée avec l'idée de valorisation du capital en termes monétaires que nous avons étudié, elle peut être explorée dans son intégralité. Wicksell réussit à dépasser ces approches pour montrer l'importance de la monnaie. En effet, lors du processus de production, si le fond d'avance en salaire et rente n'est pas fourni à la classe des entrepreneurs suffisamment rapidement, la quantité de capital social dans la société peut être réduite, et par conséquent, des modifications dans la valeur du capital sont à envisager.

Après avoir explicité la nature différente des prix monétaires et des prix relatifs, nous pouvons revenir sur la définition que donne Wicksell de son taux d'intérêt naturel sur le capital. « Il y a un certain taux d'intérêt sur les prêts neutre vis-à-vis des prix des marchandises, et qui ne tend ni à les augmenter ni à les baisser. C'est nécessairement la même chose que le taux d'intérêt qui serait déterminé par l'offre et la demande si aucune utilisation n'était faite de la monnaie et que tous les prêts été effectués sous la forme de biens de capitaux réels. Cela revient à la même chose de le décrire comme la valeur courante du taux d'intérêt naturel sur le capital » (Wicksell 1936, 102). Autrement dit, malgré son introduction de la monnaie, son taux naturel continue d'être déterminé sans prendre en compte la monnaie, i.e. seulement du côté des marchandises et plus précisément du côté des biens capitaux. Et ce alors même qu'il utilise la valorisation monétaire pour affiner sa théorie du capital. Le problème de Wicksell semble résider dans le fait qu'il n'arrive pas à se séparer totalement de l'approche classique ou de l'approche marginaliste pour la détermination du taux d'intérêt sur le capital qui reste un taux 'naturel' au même titre que peut l'être le salaire dans la théorie classique. Pourtant, en sortant de cette conception naturelle et en faisant émerger le taux d'intérêt sur le capital du côté de la monnaie, Wicksell pourrait appuyer sa volonté de produire une nouvelle théorie monétaire et son idée d'économie monétaire que nous tacherons de mettre en exergue.

Dans le schéma de penser de Wicksell ce sont les mouvements des taux d'intérêts plus que ceux des agrégats monétaires qui influent sur la valeur de la monnaie et sur le niveau général des prix, ce qui va donc à l'inverse de l'idée de la théorie quantitative de la monnaie. En effet pour cette dernière, c'est la quantité de monnaie en circulation, les agrégats monétaires qui provoquent les fluctuations dans le niveau des prix. Dans l'analyse de Wicksell, cette agrégat monétaire n'est qu'un résidu (Fontana 2007, 50). Cependant, comme nous venons de le voir, son taux d'intérêt naturel reste déterminé du côté des biens sans prendre en compte la monnaie. Cela limite l'aspect endogène que pourrait avoir la monnaie

⁴⁴ Wicksell consacre un chapitre entier dans ses deux ouvrages monétaires pour traiter des questions de la vitesse de circulation de la monnaie, en montrant l'importance et montrant les limites des anciennes approches de cette notion qui raisonnent avec des indices de prix (Wicksell 1978b, 135–36; Wicksell 1936, 52–55).

chez Wicksell. Par endogène nous entendons simplement ce qui est produit par la structure elle-même, produit au sein du système en dehors de tout apport extérieur.

La monnaie dans la pensée de Wicksell est plus endogène⁴⁵ que chez les théoriciens classiques et particulièrement plus endogène que chez les théoriciens marginalistes. Dans le cas du crédit pur qu' imagine Wicksell cette endogénéité est maximale. Les crédits auraient remplacés les espèces et tous les paiements pourraient être réalisés sous forme d'un bilan d'une seule banque, le crédit serait de la monnaie, et inversement. Dans le sens où le crédit a tendance à remplacer la monnaie dans la circulation, mais aussi que dans la plupart des cas le crédit prend la forme de la monnaie⁴⁶. Au niveau de la question du taux d'intérêt naturel, l'introduction de la monnaie permet d'introduire des considérations relatives à l'endogénéité de la monnaie et à son importance dans la théorie de la production et de la distribution, mais il reste sur une vision d'un taux déterminé du côté du marché du bien, en insistant sur la nature différente entre ce marché et celui de la monnaie. Il est cependant possible de penser une monnaie endogène dans la théorie de Wicksell en prenant en compte son raisonnement en termes d'épargne-investissement.

II.1.3. Le raisonnement en termes d'épargne-investissement permet de considérer les théories de la production, distribution et monétaire comme conjointes.

Nous tenterons de montrer que dans le système de pensée de Wicksell, « les aspects de la production et de la distribution d'une économie doivent être considérés comme intimement connectés avec les facteurs monétaires » (Guglielmo Chiodi 2008, 1) pour pouvoir prétendre expliquer la complexité du réel et de la théorie de la valeur et ne pas se limiter à une fiction reposant sur l'hypothèse de troc et de raisonnements en termes de prix relatifs. Pour Wicksell, « les économistes fréquemment vont trop loin lorsqu'ils supposent que les lois économiques qu'ils ont déduites des hypothèses de troc, peuvent être appliquées sans qualification aux conditions effectives dans lesquelles la monnaie accomplit pratiquement tous les échanges et investissements ou transferts de capital. La machine idéale, tournant sans friction et donc sans lubrifiant, n'a pas encore été inventée » (Wicksell 1978b, 6).

Les prix monétaires sont d'une nature volatile, telle un cylindre, une fois en mouvement ils se déplacent et lorsqu'ils s'arrêtent l'équilibre qui est atteint ne correspond pas à celui qui préexistait. Maintenant que Wicksell a introduit sa théorie monétaire, il faut intégrer la monnaie au processus de production. Les différents échanges qui ont lieu successivement au cours de ce processus de production ne le sont plus en termes de marchandises, i.e. des prix relatifs, mais ce sont fondamentalement des prix monétaires qui sont concernés. Le fond d'avance de rente et salaire est un fond monétaire ce qui permet à Wicksell de montrer la valorisation monétaire des biens capitaux réels que nous avons développé. Au cours du processus de production, comme pour le cas de la machine qui permet

⁴⁵ La question de l'endogénéité de la monnaie chez Wicksell constituera le développement principal de notre prochaine section.

⁴⁶ Du fait de l'importance des taux d'intérêts dans la détermination des crédits et de la 'monnaie' en circulation (Trautwein 1996, 230), il y a quand même un caractère endogène de la monnaie, mais pas aussi poussé que chez les économistes post keynésiens aujourd'hui, du fait qu'il ne délaisse pas sa vision du taux d'intérêt naturel sur le capital.

de récolter le blé plus facilement, il montre que les marchandises, avant de devenir des biens capitaux, prennent des formes variées. Comme le blé, la farine, puis le pain etc. Et chacun de ces biens intermédiaires ou semi finis est alors valorisé en termes monétaires. A la fin du processus de production, les marchandises qui sont apportés sur le marché pour être vendues sont elles aussi valorisées en termes monétaires. Ainsi, les marchandises ne s'échangent pas contre des marchandises, mais elles s'échangent contre de la monnaie. L'économie politique dont Wicksell veut rendre compte n'est alors plus un monde de troc, mais une économie monétaire permettant de rendre compte des variables globales de la société.

L'analyse de la valeur conjointement à l'analyse monétaire est rendue possible chez Wicksell par son raisonnement en termes d'épargne-investissement et par sa prise en compte du temps. L'approche en terme d'épargne-investissement est utile, et plus précisément lorsque il faut faire face à des problèmes pratiques et observer des flux de revenus. Leijonhufvud parle de cette innovation comme le principal lien de rupture avec les anciennes théories monétaires ce qui permet à Wicksell de produire une théorie pionnière se voulant plus réaliste et proposant une économie monétaire (Leijonhufvud 1979, 2-3)⁴⁷. La classe des entrepreneurs est différente de celle des capitalistes, ils travaillent uniquement sur de la monnaie empruntée qu'ils obtiennent non pas des capitalistes mais d'institutions spéciales, les banques. Les capitalistes sont les acteurs qui détiennent les marchandises en début de période et qui les distribuent. La théorie de la valeur de Wicksell et sa vision du capital stipule que salaires et rentes sont payés en avance au début de la période, et les différentes classes, avec ces revenus, se fournissent en stock suffisant de biens de consommation pour tenir l'année. Rappelons ici qu'il ne faut pas confondre théorie du fond salaire qui parle d'avance en termes de biens salaires, et l'approche de Wicksell pour qui les avances sont réalisées en monnaie pour les services du travail et de la terre.

Les capitalistes n'ont pas besoin de garder de stocks de marchandises au cours du processus. Ce n'est pas le cas dans la réalité, cette hypothèse est présente pour simplifier le raisonnement et la découverte pour le lecteur du processus. La généralisation ne fait que confirmer la théorie et l'accordance avec la réalité plus complexe. Wicksell prend le cas d'une période de production d'un an, mais comme pour la structure du capital, l'allongement de la période de production ne pose pas de problème au raisonnement. Au début de l'année les entrepreneurs empruntent leur capital dans les banques sous la forme d'une somme de monnaie égale à la valeur de la quantité totale disponible de capital réel, c'est à dire, à la quantité totale de biens de consommations produite durant l'année précédente diminuée de l'intérêt dégagé par les capitalistes l'année précédente (Wicksell 1936, 138). Cette somme de monnaie est alors allouée aux différentes classes productives, travailleurs et propriétaires fonciers. Les entrepreneurs se payent aussi avec cette somme pour leur travail, les risques qu'ils prennent etc. mais aussi pour la rente qu'ils tirent des biens 'rent earning' qu'ils possèdent.

« Avec l'aide de la monnaie, l'ensemble des marchandises capitales disponibles sont maintenant achetées par les consommateurs, et la monnaie capitale retourne encore une fois à

⁴⁷ Chez Leijonhufvud et d'autres lecteurs de Wicksell, le raisonnement ne se fait plus en termes de classes, mais à un niveau plus individuel avec les ménages et les firmes.

la banque sous la forme de dépôt faits par les capitalistes⁴⁸ » (Wicksell 1936, 138). Ce sont les capitalistes qui possèdent les biens de consommations au début de la période. Avec la somme de monnaie des entrepreneurs, les différentes classes achètent des biens de consommation en termes monétaires et non relatifs pour tenir l'année, et ils les achètent aux capitalistes. Une fois les achats terminés, les capitalistes ont récupéré la somme de monnaie et la déposent dans leur banque. Après compensation sur le marché inter bancaire, les bilans comptables des différentes banques sont équilibrés et la même somme de monnaie réalise ainsi l'ensemble de la circulation, elle fait le tour complet du cycle. Ce n'est qu'à la fin de la période d'un an que les biens sont finis, et les entrepreneurs peuvent alors assurer leurs dettes auprès des banques, et les banques auprès des capitalistes.

Le fond d'avances de salaires et de rentes et un fond de monnaie, ce qui explique le fait que le raisonnement puisse survenir dans le cadre d'une économie monétaire, et pas simplement une économie de troc où les services productifs de la terre et du travail s'échangeraient contre des marchandises. Cette idée de fond salaire que nous avons déjà développé est présente chez les théoriciens classiques tels que J. S. Mill. Mais un autre auteur s'y intéresse aussi, Malthus. C'est avec les *Principes* de Malthus que lui avait fait découvrir Davidson que Wicksell s'intéresse aux sciences sociales. Il est intéressant de noter qu'un auteur se revendiquant néo malthusien comme Wicksell ne fasse pas référence dans ses travaux à l'importance que donne Malthus à la monnaie et au fait que les salaires soient payés sous une forme monétaire⁴⁹.

Prix relatifs et prix monétaires sont d'une nature différente ce qui explique que la théorie de la valeur marginaliste ne puisse être complète. La monnaie au même titre que la valeur est présente dans tous le processus de production et de distribution. Vouloir rendre compte de la valeur sans considérer la monnaie ne peut par conséquent mener qu'à une nature indéfinie de celle ci. Le raisonnement en termes d'épargne investissement permet à l'inverse d'intégrer la théorie monétaire à la théorie de la valeur. Wicksell peut ainsi raisonner dans le cadre d'une économie monétaire où les différents revenus et variables sont calculés en termes monétaires. La monnaie étant à ce point centrale dans son analyse, une remise en cause de l'axiome de neutralité de la monnaie qui domine dans la théorie économique de son époque doit être pensée.

II.2. Une économie monétaire qui permet de penser la non neutralité de la monnaie.

La fonction de l'économie monétaire chez Wicksell est de permettre d'obtenir un niveau d'analyse plus général que celui permit par l'économie de troc sans monnaie. Ainsi,

⁴⁸ Lorsque Wicksell explique son processus cumulatif de mouvements des prix absolus, il se place dans le cadre d'un système de crédit pur avec de institutions organisées, mais nous avons modifié le raisonnement pour le faire correspondre à un cas moins extrême. Le processus cumulatif dans sa forme originale fera l'objet d'une section complète.

⁴⁹ Dans ses *Principes*, Malthus explique que « nous vivons dans un monde où, d'une part, les salaires sont payés en monnaie, et d'autre part, les salaires monétaires varient très lentement » et « les travailleurs de ce pays sont payés en monnaie ». Ce postulat lui permet de montrer l'importance des prix monétaires et de leur nature, qui comme le dira Wicksell, diffèrent.

pour appuyer l'importance de la monnaie, il montre sa non neutralité. La monnaie a un réel impact sur l'économie réelle et l'économie politique dans son ensemble. Cette idée est présente chez Wicksell dès son *Interest and Prices* de 1898, ce qui marque une petite révolution dans l'histoire de la pensée du fait du blocage conceptuel autour de la neutralité de la monnaie à cette époque.

II.2.1. Non neutralité de la monnaie : idée présente mais difficile à penser.

L'idée de non neutralité de la monnaie, comme pour la théorie de la valeur de Wicksell, ne peut seulement être considérée comme une petite révolution dans le sens où des idées semblables étaient présentes dans le monde ancien. Wicksell réussit à les dépasser pour proposer une explication plus exhaustive des phénomènes pratiques. Ainsi, comme pour sa théorie de la valeur, il commence par étudier les différentes théories monétaires qui l'ont précédé pour voir les questions et résultats qu'il y avait et montrer la non neutralité de monnaie.

Il faut bien comprendre le fait que la théorie quantitative de la monnaie n'est pas la seule théorie monétaire existante lorsque Wicksell écrit. C'est celle qui domine, mais il existe aussi à côté de cette approche la théorie classique de la monnaie. Cependant, la confusion de ces deux théories est faite par certains auteurs, et particulièrement les quantitativistes. Wicksell distingue correctement ces deux théories qu'il se propose d'étudier pour avoir un premier aperçu de l'impact ou du non impact de la monnaie sur l'économie réelle.

La théorie classique de la monnaie applique une théorie ou une loi pour chaque type d'émission. Pour l'émission de monnaie métallique, c'est la théorie des coûts de production qui s'applique. Pour les dettes à vues, les dépôts à vue, c'est la loi du reflux qui s'applique. Et enfin pour la monnaie papier, c'est la théorie quantitative de la monnaie qui s'applique (à long terme). A l'inverse, la théorie quantitative de la monnaie a pour particularité qu'elle applique les mêmes postulats quelque soit le type d'émission de monnaie. Elle repose sur plusieurs axiomes forts. Une causalité qui va de la quantité de monnaie en circulation vers le niveau des prix. Une variable d'ajustement qui correspond au niveau général des prix. Elle propose aussi une proportionnalité à plus ou moins long terme entre la quantité de monnaie et le niveau des prix. La monnaie serait exogène, c'est le fameux exemple de Hume qui suppose qu'en une nuit « on » glisse cinq shillings dans la poche de chaque individu pour augmenter la quantité de monnaie de la société (Wicksell 1978b, 160). Enfin pour les quantitativiste, il y a l'idée de neutralité de la monnaie. A long terme, les variables réelles telles que la production, l'emploi, l'intérêt, sont déterminées par les effets réels, on a une parfaite neutralité de la monnaie. La monnaie n'a pas d'impact sur les prix relatifs. Seules les variables nominales changent avec une augmentation du niveau général des prix.

Wicksell se place dans le cadre du système de son époque et commence son étude par une tentative d'application au niveau pratique de la théorie quantitative. Comme pour la nouvelle théorie de la valeur marginaliste, il en arrive au constat que la théorie quantitative de la monnaie « fournit une explication réelle de son sujet, et d'une manière incontestable au niveau logique ; mais seulement sur des hypothèses qui ont malheureusement peu de rapport

avec la pratique, et dans certain cas aucun rapport »⁵⁰ (Wicksell 1936, 41). L'interprétation orthodoxe de Wicksell ne retiendra que la première partie de cette phrase de Wicksell. Et ce alors même qu'il admet que la théorie quantitative n'est valable que dans la sphère de la théorie pure lorsqu'une économie primitive est concernée, une économie de troc pour *Interest and Prices* et une économie de crédit simple, d'Homme à Homme, dans son second volume de ses *Lectures*. Autrement dit, la théorie quantitative standard ne peut être considérée comme une théorie monétaire générale⁵¹. En effet, il est compliqué de tester la théorie quantitative empiriquement, ce qui lui permet d'avancer que la théorie quantitative standard « consiste en plus qu'un simple truisme, i.e. une vérité évidente en soi mais stérile » (Wicksell 1936, 41).

« Pour résumer : la théorie quantitative est théoriquement valide aussi longtemps que l'hypothèse de *ceteris paribus* est fermement adhérente. Mais parmi les 'choses' qui sont supposés rester 'égales' on trouve les facteurs les plus fragiles et intangibles de l'ensemble de l'économique » (Wicksell 1936, 42). Ici ce ne sont plus de simples hypothèses simplificatrices que fait cette théorie, mais elle nie les effets des facteurs les plus importants au niveau monétaire en disant qu'ils sont constants sans regarder dans la pratique ce qu'il en est. C'est particulièrement le cas de la vitesse de circulation pour cette théorie. En tant que défenseur de la vision de l'économie politique comme d'une science pratique, Wicksell ne veut pas se limiter à cette approche et se tourne vers les autres théories monétaires existantes, et principalement la théorie classique de la monnaie, avec une distinction de la théorie des coûts de production et de ce qu'il appelle les « théories modernes » (Wicksell 1978b, 153). La théorie des coûts de production postule que ce sont les coûts de production des métaux précieux, i.e. le prix, qui vont permettre de déterminer la quantité produite de ces métaux et par conséquent la quantité qui va pouvoir être utilisés comme monnaie. Le sens de la causalité va ici des coûts de production, des prix, vers la quantité de métal, la quantité de monnaie. Ainsi la quantité de monnaie en circulation viendrait s'ajuster au niveau des prix. De la même manière, selon la loi du reflux si les banques émettent trop de billets, l'excès leur revient instantanément en remboursement de prêts antérieurs ou par conversion de pièces métalliques. Il est vain et malsain de vouloir contrôler l'agrégat monétaire, du fait de la doctrine des *real bill* qui explique que les émissions de billets des banques répondent à une demande de monnaie ou de crédit des acteurs de la société.

Wicksell étudie cette théorie principalement par sa lecture de Tooke et Senior. Wicksell regrette que ces auteurs n'apportent pas une nouvelle théorie positive de la monnaie contre la théorie quantitative. Ils ne font que critiquer cette dernière sans rien apporter de plus. Cependant, Tooke inverse la causalité, la quantité de moyen de paiement, i.e. de monnaie, est une conséquence des prix (contrairement à ce que disait la théorie quantitative). Pour

⁵⁰ Une telle approche ne peut rendre compte de l'économie politique, pour Wicksell, « les hypothèses doivent être fondées sur la réalité, i.e., contenir au moins quelques éléments de la réalité... ou alors tout raisonnement à partir de celles-ci serait stérile » (Wicksell 1978a, 9).

⁵¹ Sur ce point encore l'interprétation orthodoxe retiendra une phrase sortie de son contexte du second volume des *Lectures*, « La théorie des coûts de production est ainsi justifié comme constituant un élément de la théorie quantitative » (Wicksell 1978b, 149), ce qui incite cette interprétation à dire que pour Wicksell, la théorie quantitative est la théorie générale, et que la théorie des coûts de production n'est qu'un cas particulier. Mais Wicksell explique cela pour le cas d'un monde sans crédit ce qui limite la possibilité de généralisation, et dans la suite des *Lectures* comme dans *Interest and Prices*, il distingue bien ces deux théories.

Wicksell, « il n'y a aucun doute qu'il y a plus de vérité là dedans, mais cela ne nous fournit clairement pas de pistes sur les causes qui déterminent la valeur de la monnaie ; cela laisse simplement la question ouverte » (Wicksell 1936, 44). En soi, ce n'est pas que Wicksell refuse la théorie de Tooke, c'est qu'il ne se pose pas les mêmes questions (Haavelmo 1978, 214). Il en va de même pour la théorie quantitative, même s'il est plus critique à l'égard de cette dernière. Ces deux théories ne permettent pas d'expliquer la cause première de la variation des prix qui dans un cas comme dans l'autre ne peut venir en première instance de la quantité de monnaie ou du niveau des prix. Ainsi, il parle de la théorie de Tooke, de ses conclusions, comme de quelque chose permettant d'avoir un bon point de départ pour sa théorie de la valeur de la monnaie et pour la détermination des mouvements du niveau générale des prix. Cela peut permettre d'accéder à un raisonnement où tous les petits chaînons sont étudiés pour arriver à une explication du monde complexe.

La question de l'influence de la monnaie sur l'économie réelle, i.e. de la non neutralité n'est pas facile à penser pour Wicksell, l'approche monétaire de Ricardo imprègne l'analyse de Wicksell de la théorie monétaire (G. Chiodi 1991, 9). Chez Ricardo, il y a l'idée que les phénomènes monétaires ne peuvent pas influencer le système de production de manière permanente. Wicksell reconnaît les conclusions de Ricardo d'un point de vue purement logique, mais rejette son analyse. Le pivot de l'argument de Ricardo repose sur l'existence de mécanisme de marché d'auto ajustement permettant un retour à l'équilibre. Ce qui le mène à la conclusion que les phénomènes monétaires n'ont pas d'effets réels (en particulier à long terme). Cette vision de la théorie monétaire de Ricardo s'explique par le fait qu'il soit un fervent défenseur de la loi des débouchés de J. B. Say. C'est dans son traité de 1803 que Say énonce ce qui deviendra la loi des débouchés avec deux propositions majeures qui ont une influence sur la conception de la monnaie. Cette loi stipule qu'au niveau global il ne peut pas y avoir de crise de surproduction générale, il ne peut pas y avoir d'excès d'offre globale. Mais il y a aussi l'idée que l'offre crée sa propre demande ce qui permet de justifier la première proposition. Ainsi les déséquilibres ne peuvent être que temporaires, et les ajustements se font par les prix. Et la monnaie n'a pas d'impact réel, seulement sur les valeurs nominales ce qui permet de dire de la monnaie qu'elle est neutre, qu'elle n'est qu'un simple voile.

Ainsi lorsque Wicksell approche la théorie monétaire, il y a une forme de blocage théorique qu'il s'impose à soit même dans un premier temps du fait de son admiration pour l'œuvre de Ricardo et particulièrement son *haut prix du lingot*. C'est entre autre pour cela que son taux d'intérêt sur le capital reste un taux d'intérêt naturel et limite la possibilité d'endogénéisation dans un premier temps. Cependant, il ne va pas s'arrêter à une simple admiration de Ricardo et par le biais de son étude du débat qui a eu lieu au début du 19^e siècle en Grande Bretagne entre la Banking School et la Currency School, il va pouvoir réintroduire les questions d'endogénéité et commencer son enquête pour déterminer le ou les facteurs des mouvements du niveau général des prix.

Le système bancaire a-t-il le pouvoir de faire varier le niveau général des prix à volonté ? Lorsque Wicksell cherche la cause des mouvements des prix monétaires, il en arrive au constat que dans l'économie monétaire dans laquelle il se place, les banques ont un rôle à jouer comme intermédiaire entre les investissements et l'épargne, mais ce rôle peut ne pas

s'arrêter à la simple intermédiation. C'est en substance les mêmes questions qui étaient posées lors du débat qu'il y a eu entre deux courants de pensée dans la théorie monétaire, la *currency school* qui défendait l'approche quantitative, et la *banking school* qui utilisait la loi du reflux et ajoutait la contrainte de convertibilité à la doctrine des *real bills*. Ce débat débouchera sur la victoire de la *Currency School* et sur le fameux *Peel Act* de 1844 qui confie un monopole d'émission des billets à la banque d'Angleterre, et l'oblige à détenir des réserves en or égales à 100 % des billets émis. Pour Wicksell, cet acte n'est pas une bonne mesure pour stabiliser les prix. Il va y avoir un stock de métaux plus important dans les banques qui ne sert à rien, qui reste au repos et qui diminue la vitesse de circulation pour la société dans son ensemble (Wicksell 1978b, 177–78). Comme dans le *haut prix du lingot*, l'or n'apporte pas d'utilité sociale supplémentaire et il n'est pas raisonnable de le garder dans les caisses de la banque pour Wicksell. Cette critique du *Peel Act* faite par Wicksell est fondée sur une analyse précise de la pensée de Ricardo et de Tooke sur la question du pouvoir des banques à influencer le mouvement des prix, et sur la nature de cette influence.

Chez Ricardo, oui, les banques peuvent agir sur la valeur d'échange de la monnaie et sur le prix des marchandises. Elles ont même un pouvoir quasi infini dans le sens où c'est elles qui déterminent directement la quantité de monnaie en circulation. C'est lorsqu'elles émettent plus de notes (de billets) que les prix vont augmenter, autrement dit quand la quantité de crédit accordée augmente. Il y a une application de la théorie quantitative standard avec la prise en compte des notes des banques dans la quantité de monnaie. Ainsi une hausse de l'émission conduit à une hausse de la quantité de monnaie en circulation et par conséquent une hausse proportionnelle des prix.

A l'inverse, pour Tooke et l'école des coûts de productions, les banques sont dépendantes du monde du commerce, de l'état économique de la société, et de son besoin de moyens de paiements. Les banques n'auraient alors « aucun moyen d'affecter ces besoins [de moyens de paiements] ou d'influencer les prix » (Tooke cité par Wicksell 1936, 82). Les banques d'émission ne peuvent pas d'elles même, sans qu'il y ait d'abord une demande de la part des acteurs économiques, émettre des notes à vue. Ce serait donc un cas de demande endogène de monnaie qui déterminerait l'offre de monnaie. Plus précisément, cela repose sur la doctrine des *real bills* avec l'application d'une règle de convertibilité. L'offre de monnaie par les banques ou les émissions des banques dépendent des transactions réalisées sur les marchés, dépendent des besoins du commerce, et de la production anticipée. Et de même, elles ne peuvent pas en réduire la quantité en circulation toujours d'après Tooke. Et ce parce que si elles retirent leurs notes, d'autres organismes de crédit, individuels ou institutionnels, prendraient leur place.

Wicksell n'est pas d'accord avec ce dernier point, « il est certain qu'il peut être possible pour toutes les banques d'un pays, pourvu qu'elles soient solvables, de diminuer la quantité de notes en circulation, ou même de les retirer ensemble. Quels 'autres expédients' pourraient prendre alors leur place ? » (Wicksell 1936, 83). Il faut bien insister sur le fait que ce soit le pouvoir de « toutes » les banques qui est considéré. Il faut distinguer la banque individuelle du système bancaire dans son ensemble comme nous le verrons. S'il peut y avoir un remplacement, celui-ci ne peut être que local, temporaire et non significatif. Tooke ne

raisonne pas dans le cadre d'une économie monde, i.e. une économie dans son ensemble. En prenant en compte ce point, toutes les banques sont connectées et une réduction de l'émission peut être envisageable, sauf à un niveau très local. « Il est alors nécessaire d'admettre qu'il repose dans le pouvoir des banques de diminuer la quantité de moyens d'échanges, par exemple en augmentant le taux d'escompte » (Wicksell 1936, 84), cas sur lequel nous nous attarderons par la suite. Il affirme aussi le cas inverse à savoir que les banques peuvent aussi apporter une augmentation de la quantité de monnaie en circulation. Wicksell accorde donc un rôle central au pouvoir des banques pour la détermination de la quantité de monnaie en circulation. Il n'est pas totalement en désaccord avec Tooke sur l'idée de demande endogène de monnaie, il pousse le raisonnement plus loin et accorde un pouvoir plus important aux différentes institutions bancaires. Pour que ce pouvoir puisse pleinement s'exercer et profiter au bien être social, il faut un système bancaire, des institutions monétaires, développé et raisonnable.

Ce regard sur le monde ancien de Ricardo et Tooke permet à Wicksell de construire sa propre opinion et proposer une nouvelle explication qui déplace la causalité plus en amont vis-à-vis des explications de Tooke et de Ricardo qui placent respectivement les prix, et la quantité de monnaie comme première cause des fluctuations. Pour Wicksell, « les causes réelles de l'augmentation des prix doivent être regardées non pas dans l'expansion de l'émission de notes en soi, mais dans la provision par les banques de facilités de crédit, qui est elle-même la cause de cette expansion » (Wicksell 1936, 87). Les banques peuvent faciliter le crédit en diminuant leur taux d'escompte, plus d'acteurs voudront alors se procurer du crédit, ce qui conduit finalement à une augmentation de l'émission de notes. L'augmentation de l'émission n'est pas première, c'est l'action sur le taux d'escompte qui prime ici. L'intérêt d'un auteur tel que Wicksell tient dans le fait qu'il remonte plus loin dans les causalités et les corrélations que les autres auteurs ou théories. Il prolonge les débats britanniques en modifiant les questions, ce n'est pas un pouvoir d'émission infini de manière direct que possède les banques, mais un pouvoir indirect qui passe par des politiques de facilités de crédit. Facilités de crédit, mais qui reste dans la lignée de Tooke avec l'idée que les émissions de crédits par les banques se doivent de répondre à la demande endogène de monnaie effectuée par les acteurs productifs de l'économie politique (Haavelmo 1978, 214). Wicksell va plus loin, et alors même que les quantitativistes et la loi de Say imposent leur paradigme dans la théorie monétaire, Wicksell va remettre en cause la dichotomie classique avec son économie monétaire.

II.2.2. Une théorie monétaire qui permet la sortie de la dichotomie classique et de proposer sa science pratique

Avec sa théorie de la valeur, Wicksell explique que théorie de la production et théorie de la distribution ne peuvent être séparées. Il faut bien comprendre que son raisonnement ne s'arrête pas là, et pour lui, ces deux approches théoriques ne peuvent être distinctes d'une troisième approche, la théorie monétaire. Wicksell est en effet le premier économiste à utiliser les forces monétaires pour expliquer le niveau agrégé de l'activité économique (Bradley 1979, 5-6). Cela peut encore prendre la forme d'un 'paradoxe' pour l'économie dominante qui

d'une manière générale adopte la loi de Say et stipule que la monnaie n'a pas d'effet réel et ne jouerait que le rôle d'un voile.

La loi des débouchés n'est pas remise en cause par les auteurs de la 'révolution' marginaliste. Ils adoptent la vision de la théorie quantitative qu'ils transforment pour la mettre sous forme mathématique (Wicksell 1936, 18). Ainsi, dans la pensée économique classique et chez les marginalistes par la suite, la monnaie est conçue comme neutre. En adoptant la loi de Say, il a été accepté l'idée que la monnaie n'était qu'un simple voile. Ces économistes proposent alors une distinction entre ce qu'ils appellent la sphère réelle regroupant la production et la distribution, et la sphère monétaire. Ces deux sphères seraient totalement déconnectées, plus précisément, la sphère monétaire n'aurait pas de causes significatives sur la sphère réelle. Cette proposition est par la suite prolongée par la théorie quantitative qui regarde la monnaie comme n'ayant d'impact que sur les prix⁵². L'approche dichotomique revient à dire que les produits et services s'échangent contre des produits et services. Il faut ainsi enlever la dimension temporelle pour ne pas tenir compte du rôle de réserve de valeur de la monnaie (Marchal and Lecaillon 1967, 181). L'ancienne approche avec dichotomie, cherche à préciser le jeu des processus dans une économie supposée capable de fonctionner sans monnaie et sans friction et l'introduction dans un second temps de la monnaie comme simple moyen d'échange ne change rien au fonctionnement. C'est l'idée de la neutralité de la monnaie dans la théorie quantitative. Excepté pendant une période de transition, d'ajustement, de court terme, les changements monétaires n'exercent pas d'influence sur les variables économiques réelles comme la production totale, l'emploi etc. Ces variables seraient déterminées par les conditions non monétaires comme le goût, la technologie etc. La quantité de monnaie n'altère pas les conditions fondamentales, par conséquent les changements monétaires ont des effets neutres dans le long terme sur les variables réelles. La monnaie est pensée comme un simple voile, obscurcissant, mais n'affectant pas les forces économiques réelles.

Wicksell se pose en opposition avec cette approche et notre travail sera de montrer la non neutralité de la monnaie et la 'fausse' dichotomie postulée par l'économie standard. Il va insister sur un point qui va lui permettre de sortir de la dichotomie classique⁵³. Il remet en cause la loi de Say qui avance que l'offre globale et la demande globale sont identiques. Autrement dit, ce sont deux aspects d'une seule et même chose. Il ne peut pas alors y avoir de divergence ou de mouvements des prix. Or, Wicksell constate qu'il existe dans la réalité des mouvements de prix. Il faut alors chercher à expliquer de tels mouvements du niveau général des prix. Dans une économie de troc non monétaire, la loi de Say peut fonctionner, mais elle perd toute viabilité lorsque l'intérêt se porte sur une économie monétaire. Dans une économie monétaire, l'offre globale et la demande globale tendent à s'égaliser mais ne sont pas identiques, alors il faut chercher à expliquer ce processus d'ajustement et montrer que la sphère monétaire a des conséquences sur la sphère réelle, la monnaie n'est pas neutre mais permet de penser une économie monétaire de production. Cela passe premièrement par une

⁵² Ils parlent généralement de 'prix' sans expliciter s'il s'agit de prix relatifs ou monétaires alors que cette distinction est la première étape vers la compréhension du rôle non neutre de la monnaie

⁵³ Wicksell voulait « dépasser la dichotomie classique entre la théorie monétaire et la théorie de la valeur » (Trautwein 1996, 229).

remise en cause de la loi des débouchés. Il est d'ailleurs « étrange que Wicksell, qui a construit sa théorie monétaire autour de la haute probabilité et les fréquentes expériences sur le court terme d'écart entre l'offre et la demande agrégées n'est pas mentionné Sismondi et Malthus sur ce point » (Uhr 1960, 204). Ces deux auteurs sont des pionniers dans le rejet de la loi de Say, mais la raison de la non référence est peut être à trouver dans le fait que Wicksell n'était pas vraiment d'accord avec leur vision de la surproduction et de l'influence de la monnaie dans les cycles.

Il constate que « chaque hausse ou chaque baisse du prix d'un bien de consommation en particulier suppose un trouble dans l'équilibre entre l'offre et la demande de ce bien » (Wicksell 1978b, 159) sans qu'il n'existe de forces automatiques pour revenir à l'équilibre. L'offre et la demande ne sont plus identiques, et pour Wicksell, cela doit être « vrai pour tous les biens collectivement » (Wicksell 1978b, 159), par conséquent au niveau plus général de la société dans son ensemble, niveau plébiscité par l'analyse de Wicksell pour rendre compte de l'économie politique. Une « théorie monétaire digne de ce nom doit être capable de montrer comment et pourquoi la demande monétaire ou pécuniaire de biens est supérieure ou inférieure à l'offre de biens dans des conditions données » (Wicksell 1978b, 159). Ainsi, pour rendre compte de l'économie politique, Wicksell se doit de sortir de la dichotomie classique et de remettre en cause la loi de Say, en se plaçant dans une économie monétaire.

Néanmoins il faut noter que Wicksell n'est pas radical dans sa pensée, « ultimement » (Wicksell 1978b, 159), la loi de Say s'applique⁵⁴, mais cela ne l'intéresse pas directement du fait qu'il cherche tous les différents chaînons, les différents liens qui existent dans les périodes de transitions, i.e. de déséquilibres qui peuvent durer de manière indéfinie comme nous le verrons avec notre passage au raisonnement dynamique. Wicksell fait « l'obscur réserve que les économistes classiques avaient raison sur le fond » (Myrdal cité par Marchal and Lecaillon 1967, 209). Cette position moins radicale que le veut Wicksell peut encore une fois être mise sous le fait de son admiration pour les auteurs classiques et particulièrement de Ricardo. Mais cela ne l'empêche pas d'approfondir son idée d'économie monétaire avec la prise en compte de la vitesse de circulation.

« La monnaie n'est pas, à proprement parler, un des objets du commerce, mais seulement *l'instrument* sur lequel les hommes se sont mis d'accord pour *faciliter l'échange* d'une marchandise contre une autre. Ce n'est *pas une des roues* du commerce, *mais l'huile* qui rend le mouvement des roues plus doux et plus facile » (Hume 1752). Cette phrase célèbre de Hume est généralement utilisée par les théoriciens de la neutralité de la monnaie pour montrer le fait que la monnaie ne servirait qu'à faciliter les échanges. Pour introduire cette facilité, ces théoriciens introduisent la 'monnaie' sous la forme d'un numéraire. Autrement dit, ils prennent un bien dont ils posent par convention que le prix de tel bien vaut un, et à partir de quoi il est possible de déterminer la valeur et les prix des autres biens. La 'monnaie' qu'ils introduisent permet de continuer le raisonnement en termes de prix relatifs dont nous avons déjà discuté les limites, et correspond à cet huile de Hume.

⁵⁴ « Si la monnaie est prêtée à ce même taux d'intérêt [le taux naturel], elle ne sert à rien de plus qu'un 'voile' pour couvrir une procédure qui, d'un point de vu purement formel, aurait pu être réalisée sans elle » (Wicksell 1936, 104).

La comparaison de Hume de la monnaie à l'huile des rouages du système est certainement la meilleure comparaison au niveau logique. Mais cette simplification ne peut être que provisoire, comme « la machine idéal fonctionnant sans friction, et par conséquent sans lubrifiant n'a pas encore été inventé » (Wicksell 1978b, 6). La monnaie a une importance réelle pour que le système puisse fonctionner. Si l'analogie avec l'huile, le lubrifiant et conservée et qu'il est démontré qu'aucune machine ne peut pour le moment fonctionner sans, alors nécessairement la monnaie n'est pas neutre et elle peut aussi modifier les caractéristiques structurelles de la société.

Avec Fisher, la théorie quantitative de la monnaie peut se résumer en une équation, $MV = PT$ ⁵⁵. De manière synthétique, cela revient à dire que la quantité de monnaie multipliée par la vitesse de circulation doit être égale aux prix multipliés par le volume des transactions. Comme nous l'avons vu dans la critique qu'apporte Wicksell à cette théorie, elle ne peut tenir qu'avec l'utilisation la clause *ceteris paribus*. Autrement dit, ils considèrent que la vitesse de circulation est constante. Et c'est ici que réside un des points de rupture de Wicksell. En considérant que la vitesse de circulation est constante, alors il est possible d'avancer le fait que la monnaie soit neutre. Mais Wicksell veut rendre compte de l'économie politique, dans la pratique, la vitesse de circulation ne peut être considérée comme constante. Bien au contraire, avec le développement du crédit, elle tend même à être illimitée. Celle-ci a une réelle influence sur l'économie, et elle permet à Wicksell de montrer la non neutralité de la monnaie.

Il considère que « la monnaie est une quantité dans deux dimensions, quantité de valeur d'un côté et vitesse de remplacement ou de circulation de l'autre » (Wicksell 1978b, 19). En multipliant ces deux dimensions entre elles, il est possible de faire apparaître l'efficacité de la monnaie ou son pouvoir de faciliter le remplacement des biens pendant une période donnée. C'est ce qui permet de déterminer la valeur de la monnaie, son pouvoir d'achat. En supposant une vitesse de circulation constante comme le font les quantitativistes, alors la monnaie ne serait qu'une simple quantité de valeur, un numéraire. Mais Wicksell prend en compte l'importance du rôle de la vitesse de circulation permettant de revenir sur son économie monétaire.

Plaçons-nous dans le cadre de l'économie standard où le crédit n'est pas prit en compte. Un « facteur important détermine à la fois la limite supérieure et inférieure de la magnitude de la vitesse de circulation. C'est le temps durant lequel chaque pièce de monnaie doit rester non utilisée dans les caisses entre deux paiements successifs » (Wicksell 1936, 56). En effet, il ne faut pas oublier que la production, au même titre que l'échange, prend du temps. Dès lors, tous les paiements et échanges n'ont pas lieux simultanément. Dans le cas de notre période de production composés de périodes et sous périodes, il faut pouvoir avancer le fond de salaire et rente, se procurer les biens semi finis et les mille et une choses nécessaires à la production. Sans crédit, si les paiements doivent se faire à un certain moment de la période et comme les revenus ne sont versés qu'à un autre moment de la période, alors il faut garder une certaine somme de monnaie au repos pour pouvoir faire les avances et entrer dans le

⁵⁵ Pour être précis, il prend aussi en compte ce qu'il se passe du côté des dépôts, et son équation prend la forme suivante : $MV + M'V' = PT$

processus de production. Ce sont ici des paiements qui sont connus, à une certaine date, à un certain moment dans le temps il va falloir payer une certaine somme de monnaie ce qui nous pousse à en conserver une partie. D'une période à l'autre, les bornes de la magnitude de la vitesse de circulation de la monnaie sont sujettes à deux nombreuses variations du fait des conditions du marchés, des accords entre agents etc. Et de la nécessité de rendre compte de la valeur du capital en termes monétaires. Le capital réel n'est pas prêté, il est acheté ou vendu contre de la monnaie. Et c'est ce capital réel qui permet d'augmenter le produit social. Ainsi, lors du processus de production et des différentes périodes, plus la vitesse de circulation va être importante, plus cela va permettre de se procurer facilement et rapidement du capital réel pour répondre aux besoins de la production, et ainsi permettre une augmentation du produit social de l'économie.

Cela peut se voir plus précisément en sortant du cadre primitif sans crédit, pour entrer dans celui avec crédit. Alors, le crédit peut agir comme un substitut à la monnaie, et particulièrement à la monnaie métallique, et permettre d'augmenter la vitesse de circulation de la monnaie dans l'économie. Wicksell parle de vitesse de circulation virtuelle, Il n'y a alors non plus des transferts de monnaies physiques, mais virtuelles. Virtuel dans le sens où les notes remplacent en quelque sorte, de manière imaginaire, logique, les pièces de monnaies. (Wicksell 1978b, 76). Dans un système peu développé de crédit et avec des institutions monétaires archaïques, la monnaie serait conservée sous forme de stock, du fait de la prise en compte du temps pour les échanges prévus, mais aussi les échanges imprévus. Le développement du système de crédit permet par conséquent d'éviter à l'acteur isolé de réaliser ces stocks en passant par les institutions bancaires. Celles-ci peuvent alors utiliser cette somme déposée par l'acteur pour ensuite la répartir comme il se doit sous la forme de crédit (Wicksell 1936, 66–67). La monnaie qui aurait du rester au repos sous forme de stocks peut ainsi circuler, passer de mains en mains et augmenter la vitesse de circulation de la monnaie.

En augmentant la vitesse de circulation de la monnaie, le processus de production peut être facilité et permettre une création plus facile du capital réel pour augmenter la production sociale du système considéré. Ainsi la monnaie n'est pas neutre et la dichotomie classique n'a pas de sens dès lors que le cadre d'analyse sort d'une économie primitive. La monnaie étant une quantité dans deux dimensions, il ne peut être envisagé de fixer l'une de ces quantités pour rendre compte du réel. Il faut considérer les deux dimensions, et en prenant en compte la vitesse de circulation, les impacts réels de la monnaie sur l'économie monétaire de production peuvent être captés. Cette notion de vitesse est centrale chez Wicksell et lui permet de montrer une autre de ses innovations, à savoir le fonctionnement en circuit de la monnaie.

II.2.3. La monnaie : entre marchandise et non marchandise dans une perspective organique en mouvement.

Nous avons vu que dans la pensée de Wicksell, la loi qui détermine la valeur d'échange de la monnaie n'est pas la même que celle qui détermine les valeurs d'échanges des autres marchandises (i.e. ce n'est pas la proportion des rapports d'utilités marginales). La monnaie peut être considérée comme une quantité dans deux dimensions, ce qui permet à Wicksell de dire que « la monnaie n'est pas une marchandise comme les autres » (Wicksell 1978b, 20). Ainsi il n'est pas possible d'appliquer les mêmes 'lois' qui s'appliquaient aux

biens. Notre nouvelle théorie de la valeur ne peut rendre compte pleinement de la valeur de la monnaie. Elle ne peut rendre compte que de sa quantité de valeur, et même alors seulement de manière incomplète. Si la monnaie est une quantité de valeur multipliée par un taux variable de remplacement, alors il ne peut pas y avoir de relation déterminée entre un stock de monnaie métallique, et le volume des échanges qui en découle.

La distinction entre monnaie et marchandises ordinaires repose sur le fait que la monnaie, contrairement aux autres biens, ne possède pas d'utilité directe, seulement une utilité indirecte, à savoir l'utilité des biens réels qu'elle peut commander. La valeur subjective de la monnaie dépend entièrement de sa valeur objective, i.e. son pouvoir d'achat et sa stabilité de la valeur comme réserve de valeur. La monnaie n'est pas simplement un moyen de faciliter l'échange, il faut aussi prendre sa dimension temporelle de réserve de valeur. Ainsi, la monnaie n'a pas d'utilité marginale en soi comme elle n'est pas destinée à la consommation⁵⁶. Elle a une utilité marginale indirecte qui dépend de ce que les acteurs peuvent obtenir comme bien en échange de cette monnaie, mais cette utilité indirecte « dépend à son tour de la valeur d'échange, du pouvoir d'achat de la monnaie elle-même et par conséquent ne régule pas [la valeur d'échange de la monnaie] » (Wicksell 1978b, 20). Autrement dit, l'utilité indirecte de la monnaie ne détermine pas directement la valeur de la monnaie, mais elle est au contraire déterminée par celle-ci.

Wicksell se rapproche de la doctrine de Tooke et dans son schéma de pensée, ce sont les acteurs et principalement les entrepreneurs qui sont les déterminants de la quantité de monnaie en circulation. C'est en effet cette classe qui met en marche le processus de production qui, dans l'économie monétaire, nécessite de la monnaie qu'ils vont demander auprès des banques. Au final, l'offre de monnaie ne peut jamais excéder ou être inférieure à la demande, mais il peut y avoir des intervalles dans lesquels c'est le cas du fait de la vitesse de circulation et du pouvoir accordé aux banques et à leur capacité à faciliter le crédit, i.e. d'accélérer la vitesse de circulation de manière virtuelle. Pour la production, les entrepreneurs doivent faire les avances, le fond de salaire et de rente, et pour cela il faut qu'ils demandent des crédits, qu'ils empruntent de la monnaie. Le processus de production et de consommation, de distribution, dépend alors de la fluidité ou non du marché de la monnaie. Autrement dit, est il facile ou non d'obtenir du crédit, de la monnaie, dans quelle durée etc. pour que son économie monétaire puisse permettre de satisfaire les besoins humains. Pour atteindre cette satisfaction, il montre une autre particularité de la monnaie.

Contrairement aux autres biens, la monnaie n'est pas consommée par son utilisation, elle reste en utilisation constamment. Ce qui permet à Wicksell de penser les enjeux monétaires dans une vision organique plutôt que mécanique. Organique et non mécanique dans le sens où les fluctuations ne proviennent pas de l'existence de forces automatiques telles des machines, mais proviennent du fonctionnement même des systèmes et de leurs complexités. « Wicksell ne fait pas une théorie du choix dans sa théorie monétaire » (Nell

⁵⁶ Cette remarque fera l'objet du controversé dans la théorie monétaire au cours des années 1940-1950 qui débouchera en 1955 sur le problème de Hahn : pourquoi la monnaie a une valeur positive, en échange des autres biens alors même qu'elle n'a pas de valeur intrinsèque ?

1967, 386), il réalise avant tout une théorie de la circulation. Dans l'approche orthodoxe, la monnaie n'est considérée que comme un moyen de faciliter l'échange et la question est de savoir pourquoi les acteurs, décrits comme parfaitement rationnels, *choisissent* de garder de la monnaie plutôt que d'acheter des marchandises. Le problème de Wicksell n'est pas de savoir pourquoi les différents acteurs décident de garder de la monnaie sous forme de réserve. Il montre que ces réserves existent, mais là n'est pas son problème principal. Il veut avant tout chercher à comprendre les mouvements du niveau des prix, i.e. des prix monétaires.

Cette spécificité de Wicksell provient de sa définition particulière de la monnaie comme d'une quantité dans deux dimensions, et dans le fait que la monnaie ne soit pas une marchandise comme les autres. Dans son origine et sa substance, la monnaie est une marchandise, et n'assure plus le rôle de monnaie⁵⁷, mais « aussi longtemps que la monnaie circule, ce n'est pas une marchandise » (Wicksell 1936, 34). Cette distinction est primordiale pour comprendre le rôle de la monnaie dans l'économie politique. Pour Wicksell, « la monnaie possède, et c'est l'une de ses plus importantes caractéristiques, la qualité de res fungibilis. Elle se comporte comme la circulation du sang » (Wicksell 1978b, 18). L'analogie avec la biologie⁵⁸ semble ici plus intéressante que le raisonnement mécanique de la théorie quantitative pour qui des forces automatiques, mécaniques, existent ce qui permet de revenir à des prix d'équilibre et de ne considérer la monnaie que comme un voile. Avec cette idée de circulation du sang, le même volume de monnaie est conservé dans l'échange sans repasser deux fois au même endroit, pas sous la même forme, différentes pièces etc. Autrement dit, la monnaie circule dans l'ensemble du système, comme le sang qui circule dans l'ensemble des vaisseaux, mais il est rare que la monnaie, la même pièce, repasse deux fois au même endroit, comme il est rare qu'un globule rouge repasse deux fois dans le même vaisseau. Et ce phénomène est dû à la prise en compte du temps qui fait sortir ou entrer la monnaie du système pour des périodes plus ou moins longues. Mais in fine, la monnaie a pour vocation à revenir dans le système, comme le sang à revenir dans les vaisseaux.

Les biens rentrent sur le marché pour en ressortir, ils ont un chemin tracé allant du producteur au consommateur, et pour Wicksell, il ne faut pas parler de circulation. A l'inverse, la monnaie reste toujours sur le marché, même si sa fonction est de passer de mains en mains. La monnaie ne peut pas être marchandise et monnaie à la fois. La monnaie est de la monnaie lorsqu'elle sert aux relations entre les acteurs sociaux lors de l'échange. Quand elle arrête de circuler, elle repasse à la simple forme de marchandise, la monnaie est convertie en un « symbole abstrait » (Wicksell 1978b, 19), une simple quantité de valeur. Et il faut aussi prendre en compte la deuxième quantité que nous avons déjà abordée, la quantité de vitesse de circulation. C'est ce qui permet de déterminer la valeur de la monnaie donc, son pouvoir d'achat, et c'est cette double quantité qui doit rester stable ou se compenser pour avoir une stabilité dans le temps et l'espace des prix monétaires et de la valeur de la monnaie.

⁵⁷ Il étudie principalement le cas d'une monnaie métallique.

⁵⁸ La biologie à l'inverse de la physique permet de penser l'économie comme un système organique et non plus simplement mécanique. Le système organique pouvant se modifier de manière intrinsèque ce qui le rend plus instable et plus proche de la réalité.

Savoir dans quelle proportion la monnaie est utilisée comme monnaie ou comme marchandise est une question primordiale pour déterminer la valeur d'échange de la monnaie et par conséquent, du niveau des prix des marchandises. Si la monnaie est une marchandise, alors la nouvelle théorie de la valeur avec le principe d'utilité marginale est effective, mais lorsque la monnaie circule et ne prend par conséquent pas la forme d'une marchandise, sa valeur doit être déterminée autrement que par le principe d'utilité marginale. Au final, « Peu importe à quel point il y a des complications économiques, la monnaie doit toujours être quelque part » (Wicksell 1936, 60). La monnaie a pour objectif final de circuler, comme le sang dans l'organisme, de participer au processus de production et de distribution. Si à un moment elle n'est pas utilisée, elle le sera forcément à un autre moment. Et comme la détention de monnaie est coûteuse alors que le prêt peut être rémunérateur, il sera toujours intéressant dans ce cas de réaliser du crédit. Le crédit peut donc permettre de faciliter la mesure de la valeur du capital de la société en favorisant les investissements de la classe des entrepreneurs.

Mais au niveau pratique que Wicksell vise, l'application est complexe. A son époque, les limites pratiques⁵⁹ prennent la forme des coûts de transport, du risque etc. ce qui n'altère en rien la nécessité de conserver des réserves de monnaie pour se prémunir contre l'incertitude du futur. A cela s'ajoute aussi le fait que certaines personnes, « la majeure partie » (Wicksell 1936, 61), n'ont pas accès au crédit, elles sont trop pauvres etc. Wicksell déplore ces conditions et en parle comme d'« un mal qui ne peut être atténué par aucun système de crédit ; seule une amélioration générale dans le bien être économique peut faire une différence » (Wicksell 1936, 61). Il y a ici une imbrication entre les visions théoriques et politiques de Wicksell. Tout le monde n'a pas accès au crédit, ce qui réduit la vitesse de circulation de la monnaie, ou, ce qui revient au même, augmente la durée d'oisiveté de la monnaie ce qui peut provoquer une variation du niveau général des prix, et donc de la valeur de la monnaie. In fine c'est la société dans son ensemble qui en pâtie avec une diminution du produit social. Il est clair que le non accès au crédit illustre bien un manque de justice sociale et économique dans le système. Or, l'un des enjeux de Wicksell est d'atteindre le bien être social le plus élevé, ce qui passe par une amélioration de la justice à la fois sociale et économique⁶⁰. Une amélioration de la justice sociale, ici permettre à tout le monde d'avoir accès au crédit, permettrait d'améliorer la justice économique ainsi que le bien être de la société dans son ensemble.

L'importance du crédit et de la monnaie dans la société nous permet de revenir sur un point. Comment la monnaie apparaît dans les systèmes économiques. Provient-elle de ces systèmes ou est elle extérieure à ceux-ci ? La majeure partie des économistes orthodoxes supposent que la quantité de monnaie est exogène. Cette exogénéité découle du fait que la quantité de monnaie dépende de l'offre de monnaie, elle-même déterminée en dehors du système, par un stock variable contrôlé par les autorités ou la banque centrale. La monnaie par conséquent ne provient pas de l'intérieur du système et ne peut être pensée comme endogène chez ces théoriciens. Cette nature exogène de la monnaie chez les auteurs orthodoxes est bien

⁵⁹ La réalité ne correspond pas au cas de pur crédit de Wicksell.

⁶⁰ Ce qui nous amènera à décrire le profond rôle de réformateur social de Wicksell dans la dernière section.

illustrée par la fiction de Hume d'une hausse de la quantité de monnaie en une nuit, ou de celle de Ricardo d'une découverte d'une nouvelle mine d'or dans les coffres de la banque. Mais cela ne peut être qu'une fiction. Mais si la quantité de monnaie n'est pas le seul déterminant de la valeur de la monnaie, alors il est possible de penser le caractère endogène de la monnaie pour compléter sa valeur. Cet aspect endogène repose avant tout sur la demande de monnaie qui est endogène dans notre économie monétaire, mais aussi sur l'offre de monnaie qui peut l'être dans une certaine mesure. Par conséquent, la monnaie n'est pas une variable exogène pouvant être introduite ex post, il faut à l'inverse la prendre en compte au commencement du raisonnement.

Dans l'économie monétaire de Wicksell, la monnaie est endogène. Cette approche semble provenir de la théorie de Tooke qui pour Wicksell peut servir de point de départ à une théorie monétaire (Wicksell 1936, 45). Pour Tooke et la Banking school, il n'est pas possible d'émettre une trop grande quantité de monnaie. La monnaie est émise par les banques consécutivement à des demandes de crédits venant des agents, en particulier les entrepreneurs. En d'autres termes, l'offre de monnaie est endogène, elle est fonction de la demande endogène de monnaie de la part des acteurs. D'une manière similaire, il y a chez Wicksell une demande endogène de monnaie qui correspond aux désirs d'épargne et d'investissement. (Trautwein 1996, 229). Pour mettre en place le processus de production, la classe des entrepreneurs à recours à des investissements prenant la forme de demande de crédits auprès des banques pour obtenir de la monnaie. La banque va alors mettre en relation cette demande avec l'épargne disponible des capitalistes qui prend la forme de leur non consommation. Et ainsi l'offre de monnaie s'ajuste à la demande de monnaie des entrepreneurs. La quantité de monnaie ne provient plus alors d'un stock variable qui serait contrôlé par les autorités. Elle provient directement de la sphère productive et de leur demande. Ce sont les crédits qui font les dépôts, et non plus les dépôts qui font les crédits. La création endogène de monnaie est première. Ce qui permet à Wicksell de dire que, dans son économie monétaire, « la quantité de monnaie, la vitesse de circulation et les prix des marchandises s'adaptent toujours d'elles mêmes de tel sorte qu'en fonction de la monnaie engagée dans la circulation, toute la monnaie du pays sera échangée contre les biens échangés » (Wicksell 1978b, 22). Il ne peut y avoir une quantité trop grande ou trop faible de monnaie du fait que quantité de monnaie s'adapte à la demande endogène de monnaie de telle sorte que les variables n'entrent pas en conflit entre elles et que la monnaie reste en circulation dans le système, comme le système sanguin dans le corps humain.

L'économie monétaire de Wicksell lui permet de sortir de la dichotomie classique avec sa vision de la monnaie comme d'une quantité dans deux dimensions. La vitesse de la circulation ne peut en pratique être considérée comme constante. Par conséquent la théorie quantitative de la monnaie ne peut correspondre qu'à un cas très restreint de la théorie monétaire et qui n'est pas constaté dans la pratique. Le dépassement de Wicksell des théories qui l'ont précédé prend la forme d'un changement des causalités qui dominaient. Le raisonnement est déplacé en amont pour montrer que les mouvements des prix monétaires présents dans l'économie politique proviennent en première instance de variations dans les taux d'intérêts.

II.3. Une économie monétaire pour prolonger l'étude des taux d'intérêts.

La théorie de la valeur de Wicksell fait émerger un taux d'intérêt de sa définition du capital, le taux d'intérêt naturel sur le capital. Celui-ci est déterminé sur le marché des biens par les biens capitaux réels, et l'introduction de sa théorie monétaire ne modifie que peu son approche de ce taux. Néanmoins, elle met en exergue le fait que dans l'économie politique, les variations des prix monétaires proviennent des taux d'intérêts, et plus particulièrement de la différence entre deux taux d'intérêts de Wicksell que nous tâcherons d'explicitier.

II.3.1. Une économie monétaire où différents taux d'intérêt sont à l'œuvre.

Lorsque nous avons abordé la discussion entre Ricardo et Tooke, il était question du pouvoir que pouvaient avoir les banques pour influencer sur le niveau général des prix. Pour Wicksell, les banques ont un pouvoir dans le sens où elles peuvent faciliter le crédit accordé aux acteurs de la société par le biais de leur taux d'escompte. Ce taux d'escompte mérite une attention particulière. En effet, là où le taux d'intérêt naturel, le « taux incontrôlé » (Wicksell 1936, 114–15), est déterminé du côté des biens et du capital d'une manière 'naturelle', i.e. par les forces du marché, le taux d'escompte des banques est d'une nature différente. C'est un taux contractuel. Contractuel dans le sens où il est entièrement fixé et contrôlé par les différentes banques. Mais pour comprendre la vision de Wicksell de ce taux, il faut garder à l'esprit la distinction qui a été faite entre les investissements durables, les biens de type 'rent earning' et les capitaux réels qui donnent accès à un intérêt différent.

Lorsque les acteurs ont besoin de réaliser des investissements pour mettre en marche le processus productif, ils empruntent de la monnaie auprès des banques pour se procurer les différentes formes de biens capitaux. Pour les investissements de courts termes, la quantité de monnaie nécessaire, qui correspond au fond d'avance de rentes et salaires, peut être considérée comme plus faible que la quantité de monnaie nécessaire pour avoir accès aux biens capitaux de longues durabilités. Cela passe par des investissements de long terme et le risque associé à ces investissements et par conséquent plus important. Cette distinction va permettre de faire apparaître ce que Wicksell appelle le taux d'intérêt sur les prêts.

Pour les besoins de capitaux, les acteurs peuvent passer pas la banque dans un système de crédit développé. « Le capital est accumulé (ou épargné) [investi ou épargné] quand un client permet à une partie de ses encaisses de rester à la banque, et l'augmente dans le temps en déposant de nouvelles sommes. La banque doit bien sûr payer un intérêt, dans tous les cas sur les dépôts de long terme. » (Wicksell 1936, 73–74). Cela s'explique par le fait que Wicksell se positionne tour à tour dans des cas avec ou sans institutions bancaires développées. Dans le cas d'un crédit d'Homme à Homme⁶¹ dans lequel il se positionne dans son second ouvrage des *Lectures*, les capitaux pourraient être prêtés directement, sans monnaie, et sans paiement d'un intérêt. Mais dans les économies de son temps qu'il étudie, le

⁶¹ Wicksell parle d'un cas de crédit simple qui ne serait effectif que dans une économie primitive. Nous reviendrons plus particulièrement sur ce point dans notre dernière section.

système bancaire est développé et il faut prendre en compte l'intérêt qui se forme du côté bancaire.

Ou plus exactement, *les* taux d'intérêts qui se forment du côté monétaire du fait de la distinction entre les investissements courts qui requièrent des prêts courts, et les investissements de longs termes. Dans le cas où il y a des banques, « il est important de noter que le taux d'intérêt de long terme [le taux d'intérêt des obligations] doit à peu près correspondre au taux d'intérêt de court terme [le taux d'intérêt bancaire], ou au moins qu'une certaine connexion doit être maintenue entre les deux » (Wicksell 1936, 75). Si les deux taux sont trop différents, alors il n'y aurait plus qu'un seul type d'investissement, soit court soit long, mais dans les deux cas ce serait défavorable à la bonne marche du système économique. La possibilité d'arbitrer entre investissement de long terme et de court terme est en effet ce qui permet aux différents entrepreneurs ou capitalistes de rendre le processus de production profitable même si l'intérêt a chuté. Autrement dit, cela leur permet de déterminer la longueur, la durée, que prendra la méthode de production qu'ils choisiront. Contrairement à la « coutume » qui dit que le taux d'intérêt est déterminé par la demande et l'offre de capital, pour Wicksell « le taux d'intérêt – le taux de court terme dans un premier temps et donc indirectement le taux de long terme – est complètement sujet à la discrétion des banques » (Wicksell 1936, 75). Le taux d'intérêt sur les prêts est un taux contractuel qui est définie et contrôlé exclusivement par le système bancaire. Les variations de ce taux ne sont pas laisser à l'arbitraire des banques, mais il découle de ce que Wicksell appelle la « passivité » des banques (Wicksell 1978b, 204). Pour expliciter ce caractère passif, Wicksell commence par admettre ne pas être suffisamment qualifié pour étudier la complexité réelle du système bancaire et la formation du taux d'intérêt sur les prêts. Il se contente de faire référence à un « aspect admit de manière universelle comme étant d'une importance déterminante dans la politique bancaire – l'influence de l'habitude et de la routine » (Wicksell 1936, 118).

Wicksell parle de ce phénomène comme de passivité des banques et de leur politique de taux d'intérêt vis-à-vis de la production et du taux naturel, mais dans un sens bien précis. Elles sont passives car le premier mouvement qui met en marche les prix monétaires vient de la production et distribution dans la différence entre les deux taux, et dans ce sens, la politique d'intérêt de la banque est passive. Mais plutôt que passif⁶² les banques sont avant tout en retard, de fait de l'existence d'un délai dans leur réaction. Ce délais découle du fait que le banquier, et plus particulièrement le banquier central, « est un servent de la routine, et c'est seulement quand les circonstances sont complètement altérées qu'il dévie de la tradition qui, adoptée par sa banque, a été testée par l'expérience » (Wicksell 1936, 118)⁶³.

Le taux d'intérêt sur les prêts proviendrait alors de l'expérience, des faits passés. Wicksell ne fait pas allusion à Hume sur ce point, mais le comportement de nos banquiers met en exergue l'un des problèmes soulevé par le philosophe écossais D. Hume, le problème du fondement de l'induction. Il part d'un constat, à partir d'expérience passée, les Hommes ont l'habitude d'inférer des prédictions (concernant le futur). Hume se demande s'ils sont fondés

⁶² La « passivité » des banques sera transformée par Patinkin en un état d'ignorance.

⁶³ N'étant pas suffisamment qualifier, Wicksell renvoie en note de bas de page à Gilbart et son *Practical Treatise on Banking* pour qui le directeur de la banque doit toujours suivre certains principes généraux.

à le faire. En toute logique, est ce qu'on a le droit de passer de la proposition « j'ai trouvé que tel objet a toujours été accompagné de tel objet » à la proposition « je prévois que d'autres objets qui en apparence sont semblables s'accompagneront d'effets semblables ». Il explique que l'expérience passée donne une information directe et certaine sur les seuls objets précis et sur cette période précise de temps qui sont tombés sous sa connaissance, « mais pourquoi cette connaissance s'étendrait elle au futur et à d'autres objets qui, pour autant que nous le sachions, peuvent être semblables seulement en apparence » (Hume 2008). Il n'est possible de fonder nos anticipations sur le futur que si celui-ci peut être connu et s'il est possible de supposer une ressemblance entre le passé et le futur.

Wicksell propose cependant l'idée selon laquelle la détermination du taux d'intérêt sur les prêts se fait sur la base de la routine et de l'expérience. Le fait est qu'il considère un point important en économie qui ne préoccupait pas directement Hume dans ses questions morales, l'incertitude du futur⁶⁴. Le futur ne peut être connu, et c'est pour cela que chez Wicksell, les banquiers préfèrent agir sur l'expérience⁶⁵. Il faut aussi tenir compte du fait que le système bancaire de son époque soit un système de banques privées qui se font concurrence. Ainsi, « dans le comportement coutumier des banques on peut toujours trouver un biais à la non augmentation ou la non diminution du taux d'intérêt sans se presser. Dans les circonstances dans lesquelles pas une seule banque, ni aucune banque d'un pays dans le long terme, sont même partiellement capables de changer leurs taux d'intérêt, ici repose pleinement une raison importante du maintien des taux d'intérêts généraux », des taux d'intérêts sur les prêts (Wicksell 1897a, 239). Il revient par conséquent sur la discussion de Ricardo et de Tooke. Les banques peuvent décider individuellement de réduire leur taux d'intérêt sur les prix pour augmenter leurs parts de marché, fidéliser plus de clients. Mais cela ne peut être que temporaire. Wicksell raisonne dans une économie monde, une économie dans son ensemble. Si le taux d'intérêt d'une banque individuelle diminue, la concurrence au niveau global tendra de nouveaux à égaliser les taux par des processus de mouvements de capitaux. Ce qui fait dire à Wicksell qu'au « niveau de la politique bancaire des taux, il y a de fortes raisons pour le maintien de règles ou de conduites fixes. Car ni les banques individuelles ni les banques d'un pays individuel ne peuvent de leur propre initiative décider de changements sans être en accord avec les procédures adoptées par les autres banques » (Wicksell 1936, 118). Au niveau du système bancaire, tout semble déterminé à un niveau global et non individuel. Le passage à un niveau plus global permet de mettre en relation l'expérience de toutes les banques et d'échapper au problème du fondement de l'induction de Hume.

Nous nous proposons alors de parler du phénomène de la détermination du taux d'intérêt comme d'un « savoir inductif atténué » (Simmel cité par Orléan 2011, 216). Les règles qui permettent cette détermination ne tombent pas sous la critique de Hume. Les croyances et l'expérience se conforment à la connaissance objective de la société. Autrement dit, lorsque les banquiers décident du niveau de leur taux, ils regardent les règles et les comportements en vigueur pour prendre leurs décisions. Ils ne font pas directement d'inférences sur le futur. Celui-ci peut différer du passé, mais dans les conditions effectives,

⁶⁴ Une section complète sera accordée à ce problème d'incertitude.

⁶⁵ Il y consacre d'ailleurs un article complet en 1897.

ils peuvent déterminer un certain niveau pour leur taux. Ces règles, ces connaissances objectives peuvent être considérées comme des conventions. Celles-ci désignent une régularité de comportement au sein d'une population (dans notre cas les banquiers) telle que tous les membres de la population se conforment à ce comportement ; chacun croit que tous les autres banquiers se conforment à la règle ou au comportement et trouve dans cette croyance une bonne et décisive raison pour se conformer à la convention (Sugden, 1986, 32).

Nous pouvons ainsi revenir sur le caractère passif des banques. La détermination de leur taux d'intérêt contractuel, le taux d'intérêt sur les prêts, est dictée par la routine et l'expérience. Et généralement, cette expérience incite les banques à ne faire varier leur taux que dans des bornes limitées. Lorsque ce taux varie au sein de ses bornes, il ne le fait que très lentement. Sous ces circonstances, un élément de dynamique extrêmement important est introduit dans le raisonnement, à savoir l'adaptation non instantanée de la politique des taux de la banque vis-à-vis des changements des conditions économiques. Les banques sont passives car les changements proviennent d'abord et avant tout de la sphère productive et de la dynamique de la structure du capital qui provoque des variations dans l'intérêt naturel sur le capital.

La complexité pour la compréhension de ce phénomène de passivité tient entre autre dans le fait qu'au cours de son analyse de l'économie politique, Wicksell montre l'existence de différents taux d'intérêt. Plus exactement, il parle de deux taux d'intérêts distincts qui prennent des dénominations différentes dans ses ouvrages et qui évoluent avec sa progression théorique. Le point de départ de sa pensée a fait l'objet de notre première partie et porte sur la théorie de la valeur et ses incomplétudes dans sa forme standard. A partir de cette théorie de la valeur, Wicksell fait émerger un certain taux d'intérêt qui découle de la nature spécifique des capitaux, des biens utilisés lors du processus de production mais permettant à leurs possesseurs d'obtenir une rémunération, i.e. un intérêt.

Cet intérêt se décompose comme il a été dit en deux autres formes d'intérêts, un sur les investissements de longue durabilité, et un autre sur ceux de courte durabilité. Parmi ces deux taux, nous avons alors montré que seul celui permis par les biens capitaux réels, i.e. les investissements de faibles durabilités permettaient de déterminer le taux d'intérêt naturel sur le capital. Cependant, ce taux d'intérêt naturel et sa perception dans la pensée de Wicksell évoluent. En 1893 et 1898, dans ses deux premiers ouvrages théoriques, il appelle ce taux, le taux d'intérêt naturel sur le capital. Celui-ci est considéré comme reflétant le rendement espéré du capital. C'est le taux qui existerait si un marché du capital sans monnaie existait. Puis dans ses deux ouvrages des *Lectures*, cette notion se retrouve mais subit quelques changements. Il parle désormais aussi bien du taux d'intérêt réel, que du taux d'intérêt naturel (Wicksell 1978b, 191). Dans les deux cas les termes renvoient aux capitaux, mais pour le taux d'intérêt réel, il renvoie plus précisément au marché des capitaux.

De la même manière, la conception qu'à Wicksell du second taux que nous venons d'étudier pour en faire ressortir la nature contractuelle évolue. La notion de taux sur les prêts apparaît dans l'œuvre monétaire de Wicksell. Lorsqu'il étudiait la théorie de la valeur dans un premier temps, nous avons vu qu'il faisait abstraction de la monnaie pour simplifier le raisonnement et montrer que dans ce cas limité, la théorie de la valeur ne pouvait être

complète. Ainsi, dans *Interest and Prices*, il parle du taux contractuel des banques comme d'un taux d'intérêt sur les prêts (Wicksell 1936, 105) ou de taux d'escompte des banques d'une manière similaire (Wicksell 1936, 83). Dans son second ouvrage des *Lectures*, encore une fois, la dénomination de ce taux n'est plus la même, il utilise alors de manière similaire la notion de taux d'intérêt monétaire (Wicksell 1978a, 208), ou de taux d'intérêt de marché comme résultant du marché de la monnaie.

C'est ce qui a amené les auteurs orthodoxes qui réinterprètent Wicksell (G. Chiodi 1991, 62) tels que Hicks, Don Patinkin ou Woodford à dire que Wicksell changeait d'idées entre ses différents ouvrages théoriques et qu'il se rapprochait de la théorie quantitative de la monnaie standard. Cependant, il ne peut pas être dit qu'il change d'idées. Il change simplement de point de vue. Cela s'explique par la décennie qui sépare ses deux ouvrages sur la théorie de la valeur, et sur la théorie monétaire. Il ne faut pas oublier la vision de l'économie politique comme une science pratique chez Wicksell. Et dans cette optique, sa théorie évolue avec le monde qu'il a sous les yeux, et les différentes théories qu'il veut analyser, puis synthétiser. Dans les *Lectures*, Wicksell change de point de vue, pas d'idée, il ne fait plus une comparaison entre économie monétaire et de troc, qui était l'analyse des ses premiers travaux pour montrer les défauts de la théorie de la valeur et de la théorie quantitative. Il passe à une économie où les relations de crédit sont gérées directement entre entrepreneurs et épargnants, i.e. où le crédit se fait d'Homme à Homme, en comparaison à une économie où le crédit passe par les banques.

Le choix d'un cadre de troc ou d'économie monétaire dans un premier temps permet à Wicksell de faire apparaître un taux d'intérêt qui peut être considéré comme naturel pour le capital. Et du côté monétaire, la place centrale accordée aux banques instaure un taux d'intérêt sur les prêts dans un raisonnement en termes d'épargne investissement central, mais qui ne passe pas nécessairement par le marché. A l'inverse, le passage à des économies avec différents types de crédit possibles sont sous jacents à l'introduction d'un raisonnement dans des marchés. Plus exactement, dans le cas du crédit d'Homme à Homme, les flux de crédits passent par le marché et le taux d'intérêt qui apparaît peut alors être légitimement interprété comme un taux de marché (Wicksell 1978b, 193). Mais ce cas est trop limité et se réfère encore une fois à des économies primitives. Les épargnants et investisseurs doivent être en relation pour arriver à un accord. Par conséquent, il faut qu'ils se connaissent ou soit proches à la fois géographiquement et économiquement. Un tel cas est celui utilisé par la théorie quantitative pour justifier leur théorie. Il oppose à ce cas celui d'un crédit organisé dans lequel le marché ne serait plus le seul décisionnaire. Le rôle des institutions bancaires est de nouveau considéré. Celles-ci permettent de servir d'intermédiaire entre les acteurs ayant de la monnaie et ceux ayant besoin de monnaie, entre l'épargne et l'investissement. Le taux d'intérêt monétaire peut alors être considéré comme égalisant l'offre et la demande de monnaie. Cependant, la nature contractuelle de ce taux est toujours présente. Les banques agissent sur une convention et le taux monétaire qui découle du système de crédit organisé conserve l'aspect conventionnel de l'agissement des banques. Ainsi Wicksell conserve son idée sur les deux taux comme la continuité d'une distinction entre marché monétaire et marché des biens, entre les prix relatif et les prix monétaires. Les deux marchés sont différents, mais les deux

taux qui sont déterminés chacun de leur côté doivent être étudiés ensemble dans le cadre de l'économie monétaire.

Dans cette optique, Wicksell revient sur les différentes théories monétaires qui se demandaient si un taux d'intérêt haut était synonyme de prix élevé, ou inversement sous un régime d'étalon métallique. La théorie quantitative considère selon Wicksell (Wicksell 1978b, 164) qu'une hausse des prix va de paire avec un faible taux d'intérêt et inversement. Plus précisément dans le cadre du commerce international et du Price Specie Flow Mechanism de Hume⁶⁶, la hausse de la quantité d'or augmente les prix, diminue les taux d'intérêts avec la hausse des échanges au niveau international. Une fois la hausse des prix finie, les stocks d'or sont utilisés, et un retour du taux d'intérêt à son niveau de départ se met en place. Tooke conteste ce point de vue (Wicksell 1978b, 187). Il réalise des études empiriques et statistiques pour montrer que dans la réalité, une hausse des prix s'accompagne d'un taux d'intérêt élevé et inversement. Pour lui, une baisse des taux d'intérêts correspond à une baisse des coûts car il est possible d'employer plus de capital. Mais ce raisonnement ne peut se tenir que dans une conception particulière du capital définie comme des biens manufacturés. Ce qui n'est pas le cas de Wicksell.

Il se place en opposition à ces thèses et montre qu'il y a une certaine interdépendance des prix, prix monétaires, et non relatifs, aux deux taux existant. Un taux d'intérêt naturel supérieur au taux d'intérêt sur les prêts provoque un mouvement du niveau général des prix vers le haut⁶⁷. Pour avoir une explication claire, cohérente et raisonnable, il faut étudier le système dans son ensemble. Comme celui-ci est complexe, et plus particulièrement la détermination du niveau du taux naturel, il n'est possible que d'avoir une approche a posteriori dans la détermination du niveau de ce taux. Plus exactement, si les prix ont augmenté et que le taux monétaire, donné par les banques est connu, alors il est possible de dire que le taux naturel est relativement plus élevé que le taux monétaire. Dans les théories monétaires antérieures à celle de Wicksell, les auteurs expliquent les variations des prix en disant que le taux d'intérêt est élevé, ou qu'il est faible. Mais « si la comparaison est faite entre le niveau des prix et le taux d'intérêt – une hausse des prix est compatible non seulement avec un taux d'intérêt plus faible, mais également avec un taux constant ou plus élevé » (Wicksell 1936, 107). En disant cela rien n'est n'expliquer, il faut ajouter le fait que le taux est relativement haut ou bas, vis-à-vis du taux monétaire ou vis-à-vis du taux naturel en fonction du taux considéré.

La critique qu'apporte Wicksell aux anciens théoriciens monétaires, c'est qu'ils n'allaient pas assez loin, ils ne voyaient pas toutes les causalités, ceci explique le fait que leurs théories ne marchent que dans des cas spéciaux. En effet, « il n'est jamais question du niveau absolu du taux d'intérêt, mais du niveau du taux sur les prêts relativement au taux incontrôlé [le taux naturel sur le capital] » (Wicksell 1936, 114–15). Il parle de « conception relative » (Wicksell 1936, 107), car pour déterminer le niveau des prix, un taux ne peut être

⁶⁶ Ce mécanisme correspond à un auto ajustement des balances commerciales entre les pays après qu'il y ait eu une variation des prix dans un pays.

⁶⁷ Nous développerons cette thèse par la suite, mais cela n'est pas nécessaire pour répondre au débat entre les différentes théories monétaires dans un premier temps.

étudié sans l'autre. Un taux d'intérêt n'est jamais haut ou faible en soi. Il est haut ou faible relativement à l'autre taux. Il y a donc besoin de plus de données pour déterminer l'un des taux et pouvoir en dire quelque chose. Sinon, l'analyse ne peut se faire qu'a posteriori, et les politiques pratiques qui voudrait être mise en place auraient du retard et ne seraient pas aussi efficace.

Lorsque les deux taux sont égaux, qu'ils sont confondus, alors il est possible de dire qu'un taux haut fait monter les prix et inversement. Les théories classiques ou quantitativistes peuvent fonctionner. Mais comme le dit Wicksell, ce n'est qu'un « cas particulier » de sa « proposition générale » (Wicksell 1936, 119). Wicksell montre une rigueur analytique en cherchant les définitions des notions à la base de la théorie monétaire pour permettre une étude efficace et porteuse et pouvoir mettre en place des politiques pratiques permettant d'approcher le bien être social. Nous allons maintenant montrer que des écarts entre ces deux taux d'intérêt sont l'une des causes principales des fluctuations économiques et de l'instabilité des systèmes. Et ce par le biais d'une action sur le niveau des prix monétaires.

II.3.2. L'écart entre les deux taux d'intérêts est la cause principale des fluctuations économiques et particulièrement monétaires.

Dans le cadre de la discussion entre la banking school et la currency school pour connaître les corrélations entre le niveau du taux d'intérêt et le niveau des prix, il y a l'idée que les taux d'intérêts ne sont pas la cause principale de l'instabilité. Mais en première instance, ce sont soit la quantité de monnaie, soit les prix eux-mêmes. Wicksell va plus loin dans le chaînon de causalités et de corrélations. Ce sont les mouvements des taux d'intérêts qui sont les causes, et les variations des prix qui sont les conséquences, la quantité de monnaie ne résulte que du niveau des prix. Ainsi nous arrivons à l'apport de Wicksell à la théorie monétaire, les variations du niveau absolu des prix proviennent des relations entre les deux taux d'intérêt qu'il définit. Il concède néanmoins le fait que des réserves de monnaies puissent avoir un impact indirect sur les mouvements des prix dans le sens où elles peuvent retarder ou accélérer les ajustements du taux sur les prêts au taux naturel.

Les deux taux d'intérêts de Wicksell ne peuvent être étudiés l'un isolément de l'autre pour rendre compte des phénomènes économiques et plus particulièrement des mouvements des prix. Pour montrer les effets d'une divergence entre les deux taux d'intérêts de Wicksell, il est intéressant de revenir sur le résultat de son questionnement principal dans la théorie monétaire. Wicksell recherche la stabilité de la valeur de la monnaie dans le temps et dans l'espace. Autrement dit, la stabilité de la monnaie dans les différentes périodes et dans l'économie monde, l'économie dans son ensemble. C'est ce qui a été appelé « l'équilibre neutre vis-à-vis de la monnaie » (Bradley 1979, 7). Dans ce cadre d'équilibre, les différentes relations entre les variables monétaires et réelles sont considérées comme étant équilibrées. Plus exactement, il y aurait neutralité vis-à-vis de la monnaie permit par un niveau stable des prix monétaires, une égalité entre l'épargne et l'investissement, et une égalité entre les deux différents taux d'intérêts. D'une manière générale, l'équilibre neutre peut se résumer à la troisième proposition seule, une égalité entre les deux taux d'intérêts.

Dans le processus de production, les entrepreneurs demandent de la monnaie auprès des banques et en empruntent contre un taux d'intérêt, le taux d'intérêt sur les prêts. Lorsque nous avons étudié la théorie du capital de Wicksell, il a été dit que le taux d'intérêt naturel correspondait plus ou moins à la rémunération permise par l'utilisation du capital réel. Dans le cas où le taux d'intérêt sur les prêts est exactement égal au taux d'intérêt naturel sur le capital, alors à la fin de la période de production, les entrepreneurs ont juste gagné de quoi rembourser le taux d'intérêt sur les prêts. La valeur du produit total dans l'année pour un niveau des prix normal est par conséquent égale à la valeur de la production créée. Puis par la suite, les capitalistes qui ont vendus leurs marchandises en début de période, et qui ont exactement la même somme de monnaie, vont acheter des biens finis. A la fin de la période, tout le monde a remboursé ses dettes, et les capitalistes sont de nouveau en possession des marchandises. Dans ce cas là, les prix relatifs peuvent varier lors de la production du fait de la concurrence pour s'approprier les facteurs, mais in fine, production et coûts sont égaux, de même la monnaie (ou le crédit) n'a pas gênée la production et les prix monétaires ne sont par conséquent pas perturbés. Autrement dit, « Si la monnaie est prêtée est prêtée à ce même taux d'intérêt [le taux naturel], elle ne sert à rien de plus qu'un 'voile' pour couvrir une procédure qui, d'un point de vu purement formel, aurait pu être réalisée sans elle » (Wicksell 1936, 104). Dans le cas où les deux taux d'intérêts sont égaux parfaitement, la monnaie ne serait qu'un voile qui servirait d'intermédiaire d'échange sans avoir d'impact sur la sphère réelle de la production et de la distribution, et elle n'aurait pas non plus d'impact sur les prix. Dans un tel cas, s'il y a des perturbations, elles ne peuvent survenir que sur les valeurs relatives, et non pas sur les prix monétaires. Quand le taux sur les prêts est absolument identique au taux naturel, au taux sur le capital, alors il semble que la théorie quantitative puisse marcher pour Wicksell, et l'équilibre neutre peut être atteint. En imaginant que cet équilibre soit atteint, rien ne garantie qu'il soit stable.

La particularité de cet équilibre tient dans le fait qu'il n'y a plus qu'un seul taux d'intérêt effectif. « A tout moment et dans chaque situation économique il y a un certain niveau du taux d'intérêt moyen tel que le niveau général des prix n'a pas de tendance à bouger vers le haut ou vers le bas. C'est ce qu'on appelle le taux normal d'intérêt. » (Wicksell 1936, 120). Ce taux normal correspond ainsi au taux d'intérêt auquel le taux naturel et le taux sur les prêts sont égaux. C'est ce taux qui permet d'avoir la neutralité de l'équilibre vis-à-vis de la monnaie. Montrer l'existence d'un tel taux d'intérêt normal permettant d'atteindre un équilibre neutre, après nous avoir montré au contraire la non neutralité de la monnaie, est avant tout un outil analytique pour Wicksell. Cela lui permet d'analyser la situation de non équilibre qui semble être celle la plus probable dans la réalité. En effet, en explicitant ce taux normal, comme il l'avait fait pour les prix relatifs et la théorie de la valeur, il montre les limites d'un raisonnement à l'équilibre comme n'étant pas le cas général, celui-ci n'étant pas assuré d'être stable.

Pour montrer l'existence du taux normal d'intérêt, nous avons supposé comme le fait Wicksell que le taux d'intérêt naturel sur le capital et le taux d'intérêt sur les prêts étaient égaux. Lors du processus de production, les entrepreneurs gagnaient alors juste de quoi rembourser les crédits qu'ils avaient contractés et par conséquent leur profit était nul. Cette absence de taux de profit se retrouve dans la théorie de l'équilibre général, où dans le cadre

des hypothèses de Walras, le profit est nul à l'équilibre. Le taux normal de Wicksell montre en substance la même chose. Mais lorsque ce taux n'est plus effectif, alors un profit pour la classe des entrepreneurs apparaît. Il correspond à la différence entre les deux taux d'intérêt, naturels et sur les prêts. Un taux d'intérêt sur les prêts relativement plus faible que le taux d'intérêt naturel sur le capital, permet aux entrepreneurs d'augmenter leurs profits. Le gain d'intérêt est permis par l'utilisation et la formation de biens capitaux réels. Mais pour engager le processus de production, il faut emprunter de la monnaie pour le fond d'avance de rente et salaire qui permettra la création des biens capitaux réels. Si le taux d'intérêt sur les prêts est relativement plus faible que le taux d'intérêt naturel, alors ceteris paribus, le profit des entrepreneurs augmente. En effet, la rémunération qu'ils reçoivent à la fin de la période leur permet de rembourser l'intérêt qu'ils ont contracté auprès des banques et des capitalistes, et de conserver une part du revenu global. A l'inverse, un taux sur les prêts relativement plus haut que le taux naturel tend à réduire le profit des entrepreneurs. Ils ne peuvent plus avancer un fond aussi important qu'auparavant et la valeur de la production s'en trouve diminuée. Cette possibilité d'un profit sur le dos d'une autre classe contribue à attiser les conflits qui dans l'économie politique réduisent le bien être de la société dans son ensemble. Nous verrons plus en détail ce processus par la suite, mais il faut retenir que Wicksell constate que généralement, la classe des entrepreneurs réussit à dégager un profit. Cela tient au fait que le taux normal n'est pas le taux d'intérêt effectif. Autrement dit, dans la société qu'étudie Wicksell, le taux d'intérêt sur les prêts et le taux d'intérêt naturel ne sont pas égaux. Cela s'explique par la nature différente de ces deux taux.

Nous avons montré que les deux taux d'intérêt qu'étudie Wicksell sont comme les prix relatifs et les prix monétaires, déterminés différemment, du côté des biens et du côté de la monnaie. Les conditions de production et de distribution permettent de déterminer le taux d'intérêt naturel sur le capital. Et les conditions sur le marché de la monnaie de déterminer le taux sur les prêts. Et comme les différents prix, nos deux taux d'intérêts ont des dynamiques différentes. Le taux sur les prêts comme il a été dit est un taux contractuel et par conséquent sa magnitude de variation est relativement faible. Alors que le taux naturel d'intérêt dépend des mille et une circonstances qui déterminent les conditions de production et de distribution, la vie commerciale de la société et par conséquent varie régulièrement et de manière continue (Wicksell 1897a, 239). Il se demande si les banques et institutions monétaires peuvent garder leur taux à un niveau différent du taux naturel indéfiniment, ou si elles doivent le réajuster au niveau du taux naturel. « Le taux d'intérêt monétaire dépend en première instance de l'excès ou de la rareté de la monnaie. Comment alors il se fait qu'il puisse être ensuite déterminé par l'excès ou la rareté du capital réel ? » (Wicksell 1936, 108). Les deux taux sont d'une nature différente et rien ne peut permettre de dire a priori qu'ils se fixeront à un niveau identique. « Le taux d'intérêt est un sujet de négociation avec les possesseurs de monnaie et non pas avec les possesseurs de biens » (Wicksell 1936, 108). Comment une parfaite égalité peut elle subvenir ?

La stabilité de la monnaie n'est permise que sous les conditions bien particulières d'un taux d'intérêt normal effectif. Mais dans la réalité l'équilibre neutre vis à vis de la monnaie et le taux normal ne sont pas la norme. Pour démontrer cela il s'appuie sur les études empiriques d'autres auteurs, et particulièrement celles de Tooke qui étudiait les variations des taux

d'intérêts. Cependant, son étude est limitée encore une fois dans la mesure où « il n'y a pas de statistiques disponibles pour le taux naturel d'intérêt. Une investigation précise nécessiterait une enquête ad hoc » (Wicksell 1936, 168). La simplicité consisterait à dire que le taux naturel est le même que le taux sur les prêts, i.e. que le taux normal est effectif. Et cela parce qu'il existe des données numériques sur les taux sur les prêts. Mais une telle approche ne peut être scientifique et ne relève que d'une démarche ad hoc⁶⁸. Dans la réalité, les prix monétaires ne sont pas fixes, le taux normal ne peut par conséquent être considéré comme effectif. Lorsqu'il y a un mouvement du niveau général des prix, les deux taux ne sont plus égaux, il faut alors trouver une autre méthode. Pour montrer l'écart, la divergence entre les deux taux, il n'existe pas, ou très peu, de données disponibles. Et c'est là l'un des reproches que fait Wicksell aux autres théories monétaires. Du fait de sa vision de la science qui passe par une approche vérificationniste, ce ne sont seulement que les faits qui peuvent fournir une confirmation finale. Dans le cadre de la théorie monétaire, le monde ancien qu'étudie Wicksell n'est pas en accord avec les faits ou refuse de les regarder, de prendre en compte le peu de données qui existe⁶⁹.

La possibilité d'un profit pour la classe des entrepreneurs avec une divergence, un écart entre les deux taux permet d'expliquer les mouvements des prix monétaires. De la même manière la possibilité d'obtenir un profit positif sur le dos des autres acteurs de la société participe au conflit et à l'instabilité. Avant de développer cette analyse d'une manière plus approfondie, une autre notion doit être apportée pour comprendre les fluctuations économiques et la théorie monétaire de Wicksell. L'aspect conventionnel et social de la monnaie, elle-même enjeu de conflits légaux.

II.3.3. Avec son aspect conventionnel et politique, la monnaie est conçue comme un enjeu de conflit.

La nature différente des taux d'intérêt qu'étudie Wicksell permet de revenir sur l'importance de la monnaie chez cet auteur. Dans l'approche marginaliste et classique de la théorie monétaire, il a été montré que dans une large mesure l'adoption de la loi de Say limitait la vision de la monnaie à un simple voile. La théorie de la valeur utilité des trois écoles marginalistes explique qu'il y a échange pour obtenir quelque chose d'utile. L'introduction de la monnaie ne va pas de soi, comme le constate C. Menger⁷⁰ « Il est évident même pour l'intelligence la plus ordinaire qu'un bien puisse être cédé par son propriétaire pour un autre qui lui soit plus utile. Mais que chaque unité économique d'une nation soit prête à échanger ses biens contre des petits disques de métal apparemment sans utilité reste un processus tout à fait mystérieux même pour l'intelligence la plus déliée » (Menger cité par Orléan 2011, 29–30). La solution retenue majoritairement par les économistes néoclassiques pour surmonter ces difficultés et rendre compte de la présence de monnaie dans les économies de marché consiste à faire de celle-ci le moyen qui « facilite les échanges » (Orléan 2011, 31). Plus exactement, la monnaie n'a qu'une simple fonction instrumentale sans importance sur

⁶⁸ Autrement dit une explication a posteriori spécifiquement pour expliquer ce dont on doit rendre compte.

⁶⁹ Une autre explication possible serait le fait que ces dites théories d'une part ne prennent pas en compte les données, les faits, mais d'autre part mettent en place des argumentaires pour fournir à leurs théories une protection contre la réfutation.

⁷⁰ « On the Origin of Money », *Economic Journal*, vol. 2, 1892, page 239

l'économie réelle consistant simplement en un rôle de moyen de paiement, de moyen d'échange. Cela permet de revenir sur la critique de Wicksell sur les limites de la théorie de la valeur, à savoir la nature indéfinie de la valeur d'échange dans le cas d'une économie de troc avec une prise en compte des prix relatifs. Wicksell explique aussi clairement que la monnaie est d'abord et avant tout un moyen de paiement (Wicksell 1978b, 15), cependant, du fait de son approche temporelle, il montre que la fonction de la monnaie ne peut être réduite à un simple rôle instrumental. Elle prend la forme d'enjeux à la fois sociaux, économiques et politiques.

L'un des points de départ de Wicksell dans son approche théorique, c'est le conflit. Il y a conflit parce qu'il y a des lacunes dans la justice sociales et économique de son époque. Et ce, en partie du fait des inégalités dans la société que crée de la rareté, autant au niveau national qu'international. Lors du processus de production, ce sont les acteurs qui réalisent des investissements qui provoquent la privatisation des moyens de production que sont les biens capitaux réels, et par conséquent mettent en place la rareté. Plus précisément, cela prend la forme de la monnaie, du fait que dans sa pensée, « le capital réel liquide n'est jamais prêté ; c'est la monnaie qui est prêtée » (Wicksell 1936, xxvi; Wicksell 1936, 103). C'est ce qui lui permet de dire que la monnaie est elle-même un enjeu de conflit. Il faut cependant garder en tête que la monnaie qu'il étudie se compose en majeure partie de la monnaie métallique. La possession ou non possession de la monnaie pour Wicksell, peut amener au conflit, la monnaie étant une forme de richesse, elle est sujet à « des conflits légaux » (Wicksell 1978b, 54). Mais ce n'est pas la monnaie elle-même ('sa substance, sa valeur d'échange') qui est l'enjeu du débat sauf quand il y a la volonté de changer d'étalon métallique.

Les réels conflits monétaires auxquels il fait allusion sont ceux qui ont cours dans le processus marchand. Il parle « d'échange forcé » dans la production et la distribution, certains acteurs sont obligés d'accepter la monnaie lors de l'échange sans pour autant que cela soit « juste » (Wicksell 1978b, 55). Et particulièrement dans l'échange indirect que Wicksell étudie où l'un des acteurs peut imposer une monnaie aux autres pour réaliser l'échange. Généralement cela se passe sans problème et les différents acteurs se mettent d'accord, mais le choix de l'étalon or n'allait pas de soit. Il a été en quelque sorte imposé par certains acteurs et par la grande Bretagne. Wicksell explique que c'est parce que les métaux présentent des avantages de conservation qu'ils sont utilisés, mais la monnaie pouvait aussi prendre la forme de coquillage dans quelques sociétés ou tout autre bien (Wicksell 1936, 22). Autrement dit, le choix de la monnaie peut se faire de manière pacifique ou conflictuel. Le conflit provient de la possession ou de la non possession des moyens de production, i.e. des biens capitaux réels. Mais il y a aussi un pouvoir des possesseurs de la monnaie dans l'économie politique facteur de conflit. Peu importe la forme que prend la monnaie, c'est la confiance qui lui est accordée et qui doit être partagé par un grand nombre d'acteur pour qu'un moyen d'échange puisse s'imposer comme monnaie.

Confiances et croyances sont présentes dans la construction de la théorie monétaire wicksellienne. Il a déjà été question de la croyance lorsque nous avons traité du taux d'intérêt contractuel des banques. De la même manière, il parle de l'habitude du comportement de la

classe des entrepreneurs dans les décisions d'investissements lors du processus productif⁷¹. Nous avons vu que Wicksell sort de la dichotomie classique et de l'hégémonie de la loi de Say pour se placer d'emblé dans une économie monétaire. La monnaie et les conditions du marché monétaire sont déterminantes pour exprimer le produit social de la société. En montrant les liens existant entre théorie de la production, de la distribution et théorie monétaire, il peut faire passer les aspects de croyances et de confiances à la monnaie.

Revenons sur les différences entre les prix relatifs ne relevant que d'une économie primitive, et les prix monétaires rendant compte des relations sociales et de l'économie politique dans son ensemble. Lorsqu'il y a un changement dans les prix relatifs, les valeurs relatives sont concernées, et celles-ci dépendent de « causes naturelles » (Wicksell 1936, 4) (conditions de productions et améliorations techniques) qui empêchent en quelque sorte le contrôle humain sur ces causes. Et pour les prix absolus, i.e. les prix monétaires, c'est une affaire « de pure convention » (Wicksell 1936, 4) qui là dépend du pouvoir humain, social. « C'est le rôle de l'Homme d'être le maître, et non l'esclave, de la nature » (Wicksell 1936, 4), et en particulier dans le champ de la théorie monétaire. Ainsi l'économie politique de Wicksell ne traite pas de relations entre choses, entre marchandises, mais de relations monétaires et sociales entre acteurs et dans un cadre institutionnel. Dans les autres domaines de l'économie telles que la production ou la distribution, de nombreux autres facteurs interviennent, « mais pour la monnaie, tout est déterminé par les êtres humains eux-mêmes, i.e. les Hommes d'état, et (quand ils sont consultés) les économistes ; le choix d'une mesure de la valeur, d'un système monétaire, d'une monnaie et de la législation du crédit – tout est dans les mains de la société, et les conditions naturelles (rareté etc.) sont relativement non importantes » (Wicksell 1978b, 3). La monnaie a d'abord et avant tout un aspect social.

N'importe quelle marchandise peut servir de mesure de la valeur, d'unité de compte, car cette unité de compte peut prendre n'importe quelle forme tant qu'une confiance lui est accordée par les acteurs de la société dans laquelle elle est choisie (Wicksell 1978b, 3). La monnaie est un rapport social qui repose sur la convention et la croyance dans une unité de compte⁷². La monnaie chez Wicksell n'a rien de naturelle, elle provient de l'économie politique et de la société, et est fondamentalement conventionnelle. Elle permet de mettre en exergue les relations existantes entre les différents acteurs reposants sur la confiance ou des représentations collectives. Cet aspect conventionnel de la monnaie prend sa forme dans le rôle que joue la monnaie pour les acteurs, leur permettre de posséder un pouvoir d'achat, le pouvoir de la monnaie.

Wicksell veut montrer comment les rapports sociaux peuvent faire émerger la monnaie et le pouvoir qu'elle possède. Pour cela il étudie le développement et l'utilisation du système des lettres de changes (Wicksell 1936, 63). Il montre ainsi que ce système s'est développé petit à petit pour dépasser les limites de la monnaie métallique. Ce sont les acteurs eux-mêmes qui sont arrivés à ce constat et qui ont cherché à dépasser les problèmes de la monnaie

⁷¹ Cet aspect fera l'objet d'un développement plus complet par la suite.

⁷² La convention peut être considérée comme « une médiation sociale qui interpose entre les acteurs privés la force de son évidence » (Orléan 2004, préface), « les règles conventionnelles ont pour première propriété de résumer un « savoir-comment », le mettant à disposition du collectif » (Batifoulier 2001, 256).

métallique. Le développement de ce système continue avec le passage par les banques pour remédier aux problèmes de croyances. Les acteurs accordent leur confiance et leur croyance dans une certaine monnaie qui permet de les rassembler. C'est l'idée de la « croyance du receveur qu'il sera toujours capable d'obtenir pour [son moyen d'échange] une certaine quantité de marchandises » (Wicksell 1936, 49). La monnaie a un pouvoir d'achat dans le temps et n'est pas qu'un simple intermédiaire des échanges.

La monnaie rappelons le n'est pas une marchandise comme les autres (Wicksell 1978b, 20). La monnaie est une convention et c'est la confiance qui nous la fait accepter. Ce rappel permet de faire ressortir un concept, que nous nous proposons de caractériser comme le fait A. Orléan dans *L'empire de la valeur*, la liquidité. Un bien accepté par les autres, qui confère un certain pouvoir d'achat parce qu'il est accepté par les autres acteurs dans l'échange (Orléan 2011, 171). Est liquide ce que les autres vont penser comme liquide. En découle un mécanisme mimétique ou d'auto-référencialité impliquant la mise en marche de processus faisant que tout le monde va converger vers le même désir, et créer le bien liquide. Wicksell explicite cette idée dans des termes similaires en parlant d'une « coutume immémoriale parmi toutes les nations de conserver des stocks d'une certaine marchandise pour laquelle il y a une demande universelle et de l'employer comme moyen d'échange » (Wicksell 1936, 20–21) dans l'objectif de se procurer d'autres biens par la suite. C'est cette recherche d'une marchandise liquide qui produit le conflit dans les sociétés. Celui qui possède la monnaie possède le pouvoir. Plus exactement, chez Wicksell, c'est celui qui possède la liquidité qui détient le pouvoir. C'est dans cette optique que Wicksell nous parle de l'habitude des comportements des entrepreneurs pour les décisions de mise en réserve de sommes de monnaie pour prévenir contre les dépenses imprévues du futur⁷³ et ainsi détenir un pouvoir sur les autres acteurs dans le futur (Wicksell 1978b, 197).

Le conflit autour de la valeur de la monnaie et la question de la liquidité doivent donc être réglés pour permettre à la société d'atteindre un bien-être social et une justice plus élevés. La monnaie étant conventionnelle, autrement dit, elle découle de la société et de la confiance de tous les acteurs sociaux, les conflits ne peuvent être réglés si le raisonnement se limite à la prise en compte des acteurs. Il faut quelque chose de plus pour Wicksell. Ce quelque chose passe par une place plus importante accordée au cadre institutionnel dans l'économie politique qui est fondamentalement une économie monétaire. En effet, L'objectif de l'économie ne doit pas être l'intérêt privé, mais la paix, l'intérêt international et collectif. Cet objectif peut être atteint selon Wicksell par la recherche d'une valeur stable de la monnaie qui permettrait de stabiliser, ou tout du moins de réduire l'instabilité, de la valeur dans la production et la distribution, celle-ci étant mesurée en grandeurs monétaires. Le développement de sa théorie monétaire permet de mettre en exergue qu'un tel objectif n'est atteignable qu'avec un taux d'intérêt normal effectif. Or, celui-ci ne correspond pas à la norme de nos sociétés, les taux d'intérêts naturel et celui sur les prêts ne sont pas égaux, ce qui provoque des mouvements dans le niveau général des prix et participe à attiser les conflits au sein des classes. Pour pouvoir appliquer la théorie monétaire de Wicksell et montrer la nature intrinsèquement instable de la société qu'il étudie, nous nous proposons de revenir sur

⁷³ Une sorte de préférence pour la liquidité qu'il emprunte à Mangoldt.

sa conception épistémologique de l'économie politique, en sortant de la théorie pure pour penser un cadre dynamique où les institutions ont une place centrale, par souci d'être proche, de la pratique, de l'action sur la complexité du réel.

Chapitre III

Une nouvelle approche méthodologique permettant de penser l'économie politique dans un cadre dynamique et institutionnel.

L'enjeu de notre travail est de montrer qu'en redéfinissant à sa manière l'économie politique comme une science pratique et en raisonnant à un niveau global, i.e. dans la société dans son ensemble, l'œuvre théorique de Wicksell permet d'avoir une nouvelle approche de la dynamique et du cadre institutionnel dans l'économie. Par dynamique nous retenons dans un premier temps le terme au sens étymologique, « qui met en mouvement ». Cependant, jusqu'alors nous nous sommes limités à l'étude des différentes variables d'une manière statique, « qui reste stable », et généralement dans des cas simples et irréalistes tel que notre Robinson sur son île déserte calculant le sac qu'il préférera échanger. Les aspects statiques de l'analyse de Wicksell prennent la forme du problème de l'équilibre avec les conditions nécessaires au maintien, sur la période, d'un état stationnaire des relations économiques⁷⁴ (Machlup 1959, 94). Cette analyse est particulièrement présente dans ses ouvrages traitant de la théorie de la valeur, dans lesquels il admet se concentrer sur ce qu'il appelle la théorie pure (Wicksell 1978a, 10).

Cette hypothèse méthodologique d'un état stationnaire est celle la plus simple possible pour débiter un raisonnement théorique (Wicksell 1970, 108). Elle permet particulièrement une prise en compte des différents facteurs, de leur interdépendance, et de montrer l'élasticité, la réponse, de certaines variables relativement au comportement des différentes classes de la société à un niveau global ou plus local. Autrement dit, lorsqu'une classe ou un acteur agit, qu'elle sera la réaction de la société dans son ensemble. L'hypothèse d'un état stationnaire permet aussi à Wicksell de dégager sa méthodologie temporelle et de dépasser la nouvelle théorie de la valeur. Son approche statique ne peut se limiter qu'au cadre de la théorie pure, théorie pure qui est irréaliste et qui ne convient par conséquent pas à la volonté de Wicksell de proposer des politiques pratiques.

En prenant en compte la complexité du monde réel, il montre que l'analyse statique de l'équilibre ne peut être tenue lorsque le théoricien veut rendre compte de la pratique. Il faut vérifier la théorie à un niveau empirique pour que celle-ci ne reste pas au simple stade d'hypothèse (Wicksell 1936, 172). Il fait une analyse complète des phénomènes économiques en prenant en compte les changements dans la société dans son ensemble, dans son « économie monde ». L'offre totale de travail, de capital, de terre et les productivités relatives de ces facteurs qui ne sont pas fixes lorsque la société est considérée dans son ensemble. Plus généralement, nous considérons que l'approche de Wicksell permet d'anticiper la distinction que réalisera Keynes dans sa *Théorie Générale* de 1936. Cette distinction prend la forme d'une séparation entre deux sous disciplines de l'économie, avec d'un côté la macro économie, et de l'autre la micro économie. Mais pour comprendre l'apport de Wicksell, il faut

⁷⁴ « Pour le moment, nous devons nous contenter avec ce qui a été appelé l'aspect statique du problème de l'équilibre, i.e. les conditions nécessaires pour le maintien, ou le renouvellement périodique, de relations économiques d'état stationnaire » (Wicksell et al. 1978, 105).

dans un premier temps étudier plus en détail sa science pratique en revenant sur sa théorie monétaire où les aspects dynamiques et institutionnels ont une place centrale.

III.1. Dynamisme et institutions : une première approche pratique par la valeur de la monnaie avec le processus cumulatif de Wicksell.

Un certain équilibre neutre vis-à-vis de la monnaie peut être atteint lorsque le taux d'intérêt effectif dans l'économie est ce que Wicksell appelle le taux d'intérêt normal. Cependant pour que ce soit le cas, il faut que le taux naturel et le taux sur les prêts soient identiques, ce que nous avons montré comme n'allant pas de soit du fait des dynamiques et natures différentes de ces deux taux. Lorsque le taux d'intérêt normal n'est pas la norme, alors des mouvements dans le niveau des prix absolus vont prendre place et peuvent même devenir cumulatif, auto entretenu. Pourquoi des acteurs qui sont considérés comme parfaitement rationnels par les économistes dominants laissent-ils exister un taux d'intérêt différent du taux normal ? En agissant ainsi les prix monétaires se mettent en mouvement et des fluctuations économiques importantes apparaissent. Wicksell semble comprendre un point laissé de côté par ces économistes dominants, la nature risquée et incertaine du futur explique l'instabilité des systèmes économiques.

III.1.1. L'instabilité et l'incertitude au cœur du processus de prise de décisions.

L'approche de l'économie chez Wicksell passe par un raisonnement en termes d'épargne et d'investissement où les acteurs prennent des décisions concernant la durée de leurs engagements. Au premier abord le phénomène de l'épargne et des différentes décisions d'investissement peut paraître aisé. Seulement, « l'épargne individuelle est un phénomène très complexe. Mais si on considère la société dans son ensemble » (Wicksell 1978a, 209), alors il est possible d'avoir une estimation des décisions d'épargne, il en va de même pour l'investissement. Cela s'explique par le fait qu'au niveau de l'acteur isolé, l'incertitude et le risque vis-à-vis du futur règne, alors qu'au niveau de la société dans son ensemble, il existe des solutions pour dépasser cette incertitude. Ce phénomène se retrouve dans le caractère conventionnel de la monnaie qui permet aux différents acteurs de se rattacher derrière un objet commun.

Il existe un monde d'incertitude⁷⁵ qui ne peut être dépassé par l'utilisation des statistiques ou de la loi des grands nombres. Les agents ne connaissent pas le futur et savent qu'ils ne le connaissent pas, ils « se rappellent du passé, essaient d'évaluer le présent et reconnaissent que le futur peut être radicalement différent » (Minsky and Kaufman 2008, 118). Les décisions des agents vont dépendre non pas de leurs connaissances sur le passé ou des probabilités statistiques qu'ils projettent sur l'avenir, mais de leur expérience, de leur degré de confiance vis-à-vis du système, de leur confiance des uns envers les autres, ainsi que des différentes informations dont ils disposent sur les états futurs des économies. Or comme le futur est créé par nos actions, elles-mêmes fondées sur des représentations subjectives et

⁷⁵ Près de 40 ans avant Keynes Wicksell intègre l'incertitude dans le raisonnement économique, mais c'est une incertitude et non une incertitude radicale à la Keynes.

historiques, l'avenir est aussi instable que le sont ces représentations. Plus précisément, chez Wicksell, « pour l'individu le futur est toujours dans un haut degré incertain. Il ne sait pas si lui-même, ou ceux dont le bien être lui importe profiteront réellement de ses sacrifices. De plus, même si l'accumulation du capital dans son ensemble accroît la production, le rendement sur l'accumulation individuelle du capital, même le rendement technique, est incertain » (Wicksell 1978a, 211). Il est préférable de toujours partir du principe que l'entreprise individuelle ne sera pas rentable sauf si les possibilités de gains excèdent considérablement celles des pertes. De la même manière, rien ne permet de déterminer a priori si une action qu'un entrepreneur isolé effectue sera bénéfique pour la société dans son ensemble.

Le mental, les aspects psychologiques des différents acteurs et classes sont alors introduits dans le raisonnement, il parle d'esprit d'aventure ('gambling or adventurous spirits'⁷⁶) permettant de contrebalancer le fait que l'entreprise soit risquée et ait une rentabilité incertaine. Ces esprits d'aventures sont une autre forme des implications des décisions prises sur l'habitude et la routine que nous avons décrit au niveau des banquiers dans la détermination du taux d'intérêt sur les prêts. Chez les entrepreneurs et les acteurs économiques, l'incertitude permet de justifier le principe de liquidité que nous avons développé. Est liquide un bien considéré comme liquide par les autres acteurs. Cet aspect prend tout son sens lorsque le cadre d'un futur incertain est avancé par Wicksell. L'enjeu est de trouver, de se demander, quels biens seront acceptés par le plus grand nombre lorsque la production aura été réalisée. Autrement dit, quels biens permettront d'avoir un pouvoir d'achat sur les autres biens. Ce raisonnement est tenu par la société au niveau global, par tous les acteurs et il y a alors un processus mimétique ou auto-référencié dont nous avons déjà parlé qui s'enclenche pour trouver un bien liquide, la monnaie étant cette liquidité par excellence en situation d'incertitude.

L'existence de risque et d'incertitude explique le fait que Wicksell passe outre le problème de l'induction de Hume dont il a été question. Et dans le comportement des entrepreneurs, du fait de l'incertitude, il nous parle de l'habitude des entrepreneurs pour les décisions de mise en réserve de sommes de monnaie pour se prévenir du futur et détenir un pouvoir sur les autres acteurs dans le futur. Il parle même d'une sorte de préférence pour la liquidité⁷⁷ qu'il emprunte à Mangoldt. Ainsi, « L'homme d'affaire n'a jamais entendu parler du calcul de probabilité, mais sa ligne empirique de raisonnement est dans son ensemble valide : des déviations vis-à-vis du cours normal de son commerce qui ne sont pas apparues que ce soit dans sa propre expérience ou dans l'expérience de ses prédécesseurs sont peu probables de survenir dans le futur ; et bien que l'expérience de l'homme d'affaire semble être le résultat de la pure chance, les mesures qu'il adopte pour sa détention de liquidités seront rarement altérées d'année en année aussi longtemps que les circonstances resteront les mêmes » (Wicksell 1936, 58). Les entrepreneurs agissent sur l'habitude et l'expérience pour savoir quelle quantité de monnaie ils doivent mettre de côté pour pallier à l'incertitude du futur et conserver un pouvoir d'achat. Cette expérience provient de l'expérience passée qui

⁷⁶ Encore une fois près de 40 ans avant les esprits animaux de la *Théorie Générale*.

⁷⁷ « Garder de larges sommes de monnaies au repos dans des caisses » (Wicksell 1978b, 197)

permet aux différentes classes d'anticiper un futur plus sécurisé. Les prédécesseurs dans ce cas, permettent aux agents de combattre l'incertitude et la complexité du monde par le biais de l'expérience qui permet dans une certaine mesure de passer outre l'hypothèse d'un agent *homoeconomicus*, une sorte de robot à la rationalité parfaite qui pourrait faire des calculs optimaux sur toutes les occurrences possibles du futur. Et ne jamais se tromper, ou tendre à réviser ses choix pour ne pas se tromper.

Pour réaliser ces stocks de monnaie et faire face aux paiements futurs non prévus, l'expérience ne suffit pas. Il faut ajouter la croyance, et plus exactement la croyance dans le fait que le bien choisit conservera son pouvoir d'achat en d'autre marchandise. Cette conservation à pour inconvénient de réduire la vitesse de circulation de la monnaie, ou ce qui revient au même, d'augmenter la période d'oisiveté de la monnaie, ce qui a tendance à augmenter l'instabilité du processus productif. La monnaie n'est pas une marchandise comme les autres, c'est une quantité dans deux dimensions, quantité de valeur d'un côté et quantité de vitesse de circulation. Dans l'analyse monétaire de Wicksell, la vitesse de circulation de la monnaie, effective ou virtuelle, à une place centrale dans la détermination de la valeur de la monnaie. Et par conséquent, dans la détermination de la valeur du produit social dans le cadre d'une économie monétaire. Les encaisses monétaires réalisées par les acteurs pour se protéger du futur ont aussi un impact sur l'économie monétaire de Wicksell, et bien qu'elles permettent à ces acteurs de réduire leur risque au niveau individuel, au niveau de la société dans son ensemble, cette non circulation de la monnaie est nocive. Comme il a été dit, la monnaie a pour but d'être en circulation, elle doit toujours se trouver quelque part. Mais les réserves de monnaies augmentent la période d'oisiveté de la monnaie. Elle cesse de circuler. Cela a alors des conséquences sur la valeur de la monnaie, et si la valeur de la monnaie n'est pas stable, alors c'est la totalité des valeurs qui ne l'est pas.

Plus précisément, la formation du capital est impactée négativement lorsque les réserves des acteurs sont trop conséquentes. D'une part la valeur du capital est calculée en termes monétaires, et les variations dans la valeur de la monnaie provoquent des changements, généralement à la baisse, de la valeur du capital. Et d'autre part, la formation du capital réel est diminuée lorsque la vitesse de circulation est réduite. Pour le montrer, Wicksell prend le cas inverse d'une augmentation de la vitesse de circulation. Le développement du crédit permet une accélération virtuelle de la vitesse de circulation de la monnaie. Et ainsi, la formation de biens capitaux réels peut être augmentée, et ce, même sans qu'il y ait une grande quantité de monnaie sous la forme d'espèces (Wicksell 1978b, 25). En effet, ce n'est jamais le capital qui est prêté, mais c'est la monnaie et ensuite le capital est acheté ou vendu. Le crédit, surtout lorsqu'il est organisé par un cadre institutionnel développé, permet alors aux différents acteurs d'interagir plus rapidement entre eux et de favoriser la formation des biens capitaux, ce qui, dans la pensée de Wicksell permet in fine d'améliorer le bien être de la société.

C'est dans cette optique qu'il accorde une place primordiale aux institutions dans la réduction de l'incertitude. L'inconvénient de l'œuvre de Wicksell, c'est qu'il ne définit pas explicitement ce que sont ces institutions et ce cadre institutionnel dont il nous parle. Nous, nous appuierons sur les explications par l'habitude et la routine que Wicksell attribue aux

institutions pour proposer une certaine définition de celles-ci. Cette définition provient de T. Veblen pour qui « les institutions sont des habitudes de pensées installées et communes aux hommes dans leur généralité » (Veblen 1965). L'institution produit une habitude, et le fait que les individus perpétuent cette habitude permet de faire durer l'institution. Cela s'appuie sur le fait que Wicksell parle d'institutions « fondées sur la coutume » (Wicksell 1978a, 71). Les institutions de Wicksell peuvent alors être rapprochées de la vision qu'en a Veblen. Celles-ci sont formées par les acteurs de la société, par les habitudes et la coutume, et même si elles se modifient pour s'adapter aux différents contextes, elles perdurent dans le temps et fonctionnent comme un lien entre les acteurs sociaux.

Le cadre institutionnel et les habitudes sont aussi à l'œuvre comme il a été dit pour la détermination du taux d'intérêt sur les prêts, le taux d'intérêt monétaire. Celui-ci est déterminé de manière contractuelle et subit des variations lentes et bornées par la routine et l'expérience des banquiers. Autrement dit, ce taux ne varie que très peu et lentement, là où le taux d'intérêt naturel sur le capital varie pour les mille et une choses de la vie économique. Un écart entre les deux taux est alors fortement probable et celui-ci peut amener à faire varier les prix d'une manière bien particulière et mise pour la première fois en évidence par Wicksell.

III.1.2. L'habitude et l'incertitude dans l'économie politique mettent en exergue le risque d'un processus cumulatif du niveau général des prix.

Les comportements des acteurs de la société déterminent entièrement les deux taux d'intérêt que nous avons fait ressortir de notre économie monétaire. Lorsque nous avons étudié la définition de Wicksell du taux d'intérêt sur les prêts, nous avons expliqué brièvement que les variations des prix monétaires provenaient d'une différence entre les deux taux. Pour démontrer le risque d'une spirale inflationniste, Wicksell explique comment les mouvements des prix apparaissent. N'oublions pas que Wicksell refuse les explications de la théorie quantitative et de la théorie classique de la monnaie. Il y a « l'idée fondamentale dans le programme de Wicksell que tout ne peut pas arriver en une seule fois. Cela doit nécessairement passer par des phases du circuit économique, chacune desquelles ayant sa propre tâche » (G. Chiodi 1991, 58). Les mouvements des prix ne peuvent pas s'expliquer en regardant séparément la sphère réelle et la sphère monétaire, ou en considérant la monnaie comme neutre. Il faut étudier les rapports entre les deux taux d'intérêt. Ainsi Wicksell peut parler de processus cumulatif, un processus d'analyse dynamique, pour remplacer la dynamique normale auto équilibrante de la théorie marginaliste de l'équilibre général (Bradley 1979, 6–7). Wicksell remonte la chaîne causale jusqu'à la détermination des taux d'intérêts pour expliquer ce processus faisant varier le niveau général des prix.

Dans le processus de production, la classe des entrepreneurs est différenciée de celle des capitalistes, lorsque les entrepreneurs empruntent de la monnaie au début de la période, ils sont tenus de payer un intérêt aux banques correspondant au niveau du taux contractuel d'intérêt sur les prêts. Lorsque le taux normal est effectif, la somme de monnaie empruntée est « égal à la valeur de la quantité totale disponible de capital réel, c'est à dire, de la quantité totale de biens de consommations produite durant l'année précédente diminuée de l'intérêt dégagé par les capitalistes l'année précédente » (Wicksell 1936, 138). C'est l'idée du circuit

de la monnaie de Wicksell. La même somme de monnaie réalise l'ensemble de la circulation, elle fait le tour complet du cycle. Dans ce cas, le profit des entrepreneurs est nul, et tout se passe comme si la monnaie n'avait pas d'impact sur l'économie.

Lorsque nous avons étudié dans le détail les différents taux d'intérêts mis en exergue par Wicksell, nous en sommes venus au constat que le taux normal n'était généralement pas la norme du fait de la nature différente du taux naturel et du taux sur les prêts. Dans la réalité, le processus de production est plus complexe que ce que nous avons jusqu'alors considéré, et le taux naturel variant de manière erratique, des modifications dans son niveau sont à prévoir régulièrement. A l'inverse, la nature contractuelle du taux d'intérêt sur les prêts limite ses variations. L'étude du processus de production équilibrant avec le taux normal permet à Wicksell de montrer que ce n'est qu'un cas spécial. La situation de déséquilibre est un cas plus général qui nécessite d'être étudié avec attention (G. Chiodi 1991, 19–20). Le déséquilibre peut provenir des deux secteurs, des deux taux d'intérêts (réel ou monétaire) mais Wicksell pense qu'un déséquilibre provient généralement du côté de la production du fait que le taux naturel varie pour les mille et une choses de la vie du commerce ce qui explique la passivité des banques.

Si les entrepreneurs anticipent un taux d'intérêt naturel⁷⁸ plus important que le taux d'intérêt sur les prêts, alors un profit positif est possible. Comme il a été dit, le taux d'intérêt naturel correspondant à la valeur de la production, pour obtenir un profit positif, les entrepreneurs déduisent l'intérêt sur les prêts de cet intérêt naturel. D'une autre manière, dans le cas où les institutions bancaires décident de diminuer leur taux de sorte qu'il soit plus faible que le taux d'intérêt naturel, alors les entrepreneurs réalisent un profit monétaire positif⁷⁹. A la période suivante, les entrepreneurs peuvent augmenter leur demande pour des biens (capitaux) d'une somme de monnaie équivalente au surplus qu'ils ont dégagé. Si ce processus continu d'année en année, sans qu'il y ait de hausse des salaires ou de la rente, alors il y aurait une *tendance* à l'expansion de l'activité des entrepreneurs. N'oublions pas que Wicksell suppose un état stationnaire, d'où le fait qu'il ne s'agisse que de tendance, pour qu'il y ait une réelle expansion, il faut aussi une augmentation de la quantité disponible des différents facteurs.

Bien que ce ne soit qu'une tendance, le niveau supérieur du taux naturel vis à vis du taux sur les prêts pousse à la hausse de la demande de facteurs et de leurs services productifs. Les salaires monétaires et les rentes monétaires sont alors augmentés du fait de la concurrence entre les entrepreneurs pour se procurer les services productifs qui vont former les biens capitaux réels. Les entrepreneurs sont « obligés » (Wicksell 1936, 144) d'emprunter plus de capital, capital sous la forme de monnaie ne l'oublions pas, à la banque pour assurer la production de l'année. Si les travailleurs et propriétaires fonciers augmentent leur demande de biens de consommation pour la période courante comme leurs rémunérations monétaires ont augmenté, cette demande est rencontrée par la même quantité de marchandises capitales

⁷⁸ C'est le cas d'une baisse des salaires ou de la rente qui permet une hausse relative de l'intérêt.

⁷⁹ Dans le cas considéré par Wicksell, la production leur rapporte $K(1 + \frac{i+1}{100})$ et ils doivent payer $K(1 + \frac{i}{100})$. Par conséquent leur profit est de $K/100$ (Wicksell 1936, 141–42).

qu'avant. « Cela résulte nécessairement en une hausse de tous les prix – une hausse qu'il faut simplement regarder comme proportionnelle à la hausse de la demande » (Wicksell 1936, 144). La quantité de monnaie qu'il faut utiliser pour payer l'ensemble des marchandises capitales a augmenté. Les acteurs reçoivent une somme plus conséquente de monnaie, mais ils doivent garder à l'esprit que du fait de la hausse des prix monétaires, cette somme de monnaie représente seulement la même quantité de capital réel qu'avant. Le raisonnement porte ici sur les prix monétaires. Nous avons vu qu'il n'existait pas de forces auto équilibrantes pour ces prix qui persistent au niveau atteint. Les prix augmentent aussi parce que les anticipations des agents se font sur la base de ces prix, et non sur celle de prix plus élevés par la suite ce qui les incite à continuer de se procurer la même quantité de capital réel.

La hausse des prix qui est immédiate provient de la demande des matières premières et services productifs employés dans les entreprises de long terme. Il y aura une concurrence entre les différents entrepreneurs pour se procurer les services productifs de la terre et du travail, pour les détourner de la production présente vers la production future. Ainsi, les salaires monétaires et les rentes monétaires continuent d'augmenter (Wicksell 1978b, 195). Il y a eu une hausse de la valeur monétaire produite du fait de la hausse des prix monétaires, qui permet une augmentation, ou une non diminution, du taux d'intérêt naturel, permettant aux entrepreneurs un profit positif. Si les banques remontent leur taux au niveau du taux naturel, alors les prix n'augmentent plus, mais ils ne retrouvent pas leur niveau d'origine pour autant, « tout est à l'équilibre à un niveau plus haut des prix monétaires, salaires et rentes » (Wicksell 1936, 147). Mais si les banques maintiennent un taux d'intérêt plus faible, alors le processus reprend et devient *cumulatif*, le niveau général des prix continue d'augmenter⁸⁰.

Par cumulatif nous entendons qu'à partir du moment où les entrepreneurs se rendent compte du phénomène, ils vont anticiper sur des prix plus élevés⁸¹, et alors le processus s'accélère. « Le mouvement haussier de prix, dans une certaine mesure 'créera son propre effet'. Quand les prix ont augmenté régulièrement pour un certain temps, les entrepreneurs vont commencer à calculer [anticiper] pas seulement sur la base des prix déjà atteint, mais sur une nouvelle hausse des prix. L'effet sur l'offre et la demande est clairement la même que celle correspondant à une facilité de crédit » (Wicksell 1936, 96), une nouvelle hausse des prix monétaires. Les prix relatifs peuvent s'égaliser, mais pas les prix monétaires. Il est alors plus facile pour les entrepreneurs, du fait de leur anticipation de prix plus élevé, de se fournir en matière première et en services productifs malgré la hausse de leurs prix respectifs. Wicksell décrit ici un principe d'anticipation auto réalisatrice du fait des stratégies auto référencées des agents⁸². La différence entre les deux taux n'est responsable que de la variation des prix, pas du niveau absolu qu'ils atteignent, ce sont les agents qui en continuant le processus augmentent la magnitude de la variation des prix monétaires.

⁸⁰ Dans son processus, il suppose qu'il ne puisse pas y avoir de hausse de l'offre immédiate du fait que les facteurs soient tous utilisés et qu'il n'y ait pas de stocks. Mais en considérant l'hypothèse des post keynésiens pour qui les entreprises ont des stocks (Lavoie 2004, 80–83), alors la hausse de la demande des facteurs peut être compensée et les prix augmentent dans une moindre mesure. Davidson faisait déjà cette remarque à Wicksell.

⁸¹ Avant cette prise de conscience, les entrepreneurs anticipaient sur des prix futurs au même niveau que les prix actuels.

⁸² Comme lors du concours de beauté de la *Théorie Générale* de Keynes.

Ainsi dans le système que Wicksell étudie le processus de production dans l'économie monétaire peut entraîner un cercle vicieux d'augmentation cumulative des prix monétaires suite à un écart entre le taux d'intérêt naturel et le taux d'intérêt sur les prêts. Pour rendre ce processus cumulatif plus compréhensible, deux métaphores particulières sont utilisées par Wicksell. L'une qui a été déjà étudié et qui revient sur la différence fondamentale entre les prix relatifs et les prix monétaires. Le mouvement des prix relatifs peut être comparé à un système mécanique qui satisfait les conditions d'un équilibre stable, par exemple un « pendule ». Tout mouvement en dehors de la position d'équilibre met en opération des forces automatiques qui étendent à restaurer le système dans sa position originale. C'est le cas de l'équilibre général étudié par Walras et les théoriciens marginalistes. Les déséquilibres ne peuvent être que temporaire et in fine, il existera toujours des forces permettant de revenir à l'équilibre. Une image analogue pour les prix monétaires devrait plutôt être un « objet facilement mobile tel un cylindre reposant sur un plan horizontale ». Lorsque le taux d'intérêt normal est effectif, ce cylindre peut prendre la forme d'un pendule dans ce qui a été appelé l'équilibre neutre vis-à-vis de la monnaie. Mais ce cylindre est mis en mouvement lorsque le taux normal n'est plus celui existant dans l'économie. Lorsque les deux taux d'intérêts de Wicksell ne sont plus égaux, alors le cylindre des prix se met en mouvement, et tant que les deux taux ne sont pas égaux, il le reste.

« Aussi longtemps que cette force - la hausse ou la baisse du taux d'intérêt - continue de fonctionner, le cylindre continue de bouger dans la même direction. Après un temps, il commencera à 'rouler' : le mouvement est accéléré jusqu'à un certain point, et il continue pour un certain temps même quand les forces ont fini d'opérer. Une fois que le cylindre est revenu au repos, il n'y a pas de tendances qui le poussent à revenir à sa position d'origine » (Wicksell 1936, 100-101). Cette idée de cylindre illustre bien l'intuition d'une possibilité d'un processus cumulatif des prix monétaires chez Wicksell. En effet, ce sont les possibilités de profit dans notre monde incertain qui poussent les entrepreneurs, lorsque le taux d'intérêt sur les prêts est relativement plus faible que le taux naturel, à chercher de nouvelles possibilités de profit. Pour y arriver, ils se font concurrence pour détourner plus de travail et de terre de la production courante vers la production future, en augmentant leurs rémunérations monétaires respectives. Ainsi les prix monétaires sont mis en mouvement à la hausse, et l'habitude et la routine des acteurs les amènent à continuer ce mouvement haussier des prix, en anticipant de nouvelles hausses de prix, jusqu'à ce que les deux taux retrouvent une égalité.

C'est dans cette optique que Wicksell utilise une deuxième métaphore pour parler du processus cumulatif et du rôle « primordial » des taux d'intérêts et des comportements des acteurs dans celui-ci. « Les prix [monétaires] constituent un ressort en spirale qui sert à transmettre le pouvoir entre le taux naturel et le taux monétaire d'intérêt ; mais ce ressort doit d'abord être suffisamment étiré ou comprimé » (Wicksell 1936, 135-36). Une parfaite égalité entre les deux taux laisse le ressort au repos, mais dès qu'une différence entre eux est constatée, alors le ressort commence à se contracter. Et tel un ressort une fois contracté, il se détend et met en mouvement le niveau des prix monétaires. Plus le système de crédit est développé, plus ce ressort devient important et élastique. Autrement dit, avec le développement organisé du crédit, les taux tendent à s'ajuster plus vite, à répondre plus

rapidement aux différents mouvements des prix monétaires. Mais dans le cas d'une économie de troc ou d'un système de crédit d'Homme à Homme, ce ressort en spirale peut provoquer une inflation ou déflation bien plus importante. Le processus cumulatif ne trouve pas son origine dans des problèmes d'information qui pourraient être réglés relativement facilement, mais plus du fait de l'agissement des acteurs économiques sur la croyance et l'habitude.

III.1.3. La dynamique qui provient de l'habitude et de croyances dans l'analyse de Wicksell et qui laisse une place centrale aux institutions.

Nous avons déjà expliqué que Wicksell ne définissait pas explicitement ce qu'étaient les institutions. C'est pour cela que sur la base du monde incertain et de l'importance des habitudes et de la routine, il a été proposé de reprendre une définition des institutions de chez Veblen comme des habitudes de pensées et d'actions. C'est dans ce sens qu'il est possible de comprendre les institutions bancaires et la fixation de leur taux d'intérêt contractuel. Mais dans son œuvre théorique, une autre classe agit sur l'habitude et la routine pour survenir dans le monde incertain. Il accorde un rôle important, presque institutionnel, à la classe des entrepreneurs dans la société et dans le processus de production. « Les entrepreneurs constituent une classe d'individus qui supervise le processus productif, décide et rend opérationnel le plan d'investissement du système » (G. Chiodi 1991, 16). Ce sont les entrepreneurs qui vont mettre en marche le processus de production et de distribution de la société en tenant compte des enjeux monétaires dans leurs prises de décisions. Et ce alors qu'il faut partir du principe que les investissements qu'ils réalisent ne leur permettront pas a priori de dégager un profit positif. Si le taux d'intérêt normal est effectif, leur profit sera nul. En supportant les risques de la production, les entrepreneurs permettent de fournir à la classe des travailleurs et des rentiers de quoi se procurer les moyens de subsistances.

C'est pour cela que Wicksell loue le rôle des entrepreneurs, et leur « gestion rationnelle » (Wicksell 1978b, 215) lorsqu'il s'agit des aspects monétaires de l'économie. Néanmoins, par rationnelle il ne faut pas comprendre une rationalité économique au sens de l'*homoeconomicus* de l'économie orthodoxe. Ce sens de rationnel au sens de la rationalité économique comme un calcul n'apparaît qu'en 1950 (Mouchot 2003a, 424). Lorsque Wicksell nous parle de comportements rationnels, il faut comprendre rationnel comme un synonyme de raisonnable⁸³. Dans le terme de raisonnable, il y a dans un premier temps un sens conjoint de ratio et de logos, qui prend en compte le calcul, la logique formelle, mais aussi l'unité essentielle du monde dans la multiplicité de ses déterminations, i.e. des fins non commensurables et ne dépendant pas en première instance de facteurs économiques, mais des facteurs sociologiques, historiques et politiques. Ce qui se traduit par les préventions des entrepreneurs contre l'incertitude du futur.

Indirectement, le rôle des entrepreneurs et leur attitude raisonnable permet à la société de subsister et de se maintenir au minimum dans un état stationnaire. Mais de par leurs actions, ils peuvent aussi permettre de dépasser cet état stationnaire et augmenter le bien être de la société en la modifiant positivement. L'habitude sur laquelle ils agissent contribue à

⁸³ A leur naissance, les mots rationnel et raisonnable « sont parfaitement interchangeables et porteurs de l'ambivalence : cohérence logique et jugement, positivité et normativité » (Mouchot 2003b, 427).

modifier la société. Les institutions, les habitudes ne sont pas fixes. Elles évoluent et font par la même évoluer la société dans laquelle elles prennent place. Cependant, la classe des entrepreneurs telle que la voit Wicksell est limitée de par son aspect minoritaire dans la société. En effet, ce sont les travailleurs qui représentent la majeure partie de la population. Ainsi, lorsque l'habitude et l'expérience des entrepreneurs les incitent à constituer des stocks de liquidité pour faire face à l'incertitude du futur, la société peut ne pas être perpétuée, i.e. même l'état stationnaire peut ne pas être atteint. Ces encaisses détenues par les entrepreneurs constituent un frein à la vitesse de circulation et le capital réel peut ne pas être produit, ou tout du moins reproduit, suffisamment rapidement pour réussir à maintenir le niveau de bien être de la société. C'est dans cette optique que les entrepreneurs n'ont un rôle que quasi institutionnel. Ils ont un impact au niveau global, mais du fait de leur minorité, il faut introduire d'autres institutions agissant à un niveau plus global pour permettre aux entrepreneurs de ne pas avoir à subir les risques du futur et de ne pas impacter négativement sur la société dans son ensemble.

Les entrepreneurs en tant que classe ont un rôle central dans le schéma théorique de Wicksell. C'est principalement du fait de leurs actions que les variations dans le taux naturel sur le capital se constatent. Leur action, au même titre que celle des capitalistes d'une certaine manière, contrastent avec le caractère « passif » des banques chez Wicksell. Comme il a été dit, ce n'est pas de la passivité par ce que ces institutions bancaires n'agissent pas, c'est de la passivité au sens où elles subissent les variations qui proviennent en première instance du côté des biens. Des modifications sont à apporter pour atteindre une stabilité de la valeur de la monnaie dans le temps et dans l'espace, stabilité qui constitue l'objectif principal de Wicksell au niveau monétaire pour permettre le bien être social. Ces modifications portent principalement sur la politique du taux sur les prêts, le taux d'intérêt naturel étant plus compliqué à contrôler et à calculer, à évaluer dans la réalité.

Il faut étudier les causalités une à une pour avoir une vision claire du système. Ainsi, il propose une procédure pour la politique des banques : « Aussi longtemps que les prix restent inchangés le taux d'intérêt des banques doit rester inchangé. Si les prix augmentent, le taux d'intérêt doit être augmenté ; et si les prix chutent, le taux d'intérêt doit être réduit ; et le taux d'intérêt doit désormais être maintenu à son nouveau niveau jusqu'à ce que de nouveaux mouvements des prix provoquent de nouveaux changements [du taux d'intérêt] dans une direction ou une autre » (Wicksell 1936, 189). La politique d'intérêt des banques qui serait efficace ne peut pas être déterminée a priori, il ne suffit pas de mettre en place une règle stricte concernant les taux des institutions bancaires. De fait, nous avons montré que le taux naturel sur le capital ne pouvait pas toujours être connu, et particulièrement dans un monde incertain. Il faut d'abord regarder du côté des prix et étudier leur sens de variation, pour ainsi déterminer si le taux d'intérêt sur les prêts est trop faible ou trop élevé relativement au taux d'intérêt naturel sur le capital. La mise en place de politiques discrétionnaires semble donc plus à propos.

Les institutions bancaires, au même titre que les entrepreneurs, ont un rôle institutionnel dans le maintien du niveau de la société. En ceci, elles sont tenues de ne pas toujours suivre leurs habitudes et de tenter de faire varier leur taux plus rapidement pour

éviter le processus cumulatif. Alors même que lorsqu'elles ont un taux d'intérêt sur les prêts relativement plus faible au taux d'intérêt naturel, elles réussissent à gagner des parts de marché et de plus amples revenus. Ainsi pour Wicksell, « le devoir principal des banques n'est pas de gagner une grande partie de l'argent mais de fournir le public d'un moyen d'échange – et de fournir ce medium dans une mesure adéquate, de viser la stabilité des prix. Dans tous les cas, leurs obligations envers la société sont énormément plus importantes que leurs obligations privées » (Wicksell 1936, 190). Il faut ici faire passer les intérêts publics avant les intérêts privés. Le principe de la main invisible Smith selon lequel les intérêts personnels tendraient à converger vers l'intérêt public ne fonctionne pas. Il faut avoir le raisonnement inverse, l'intérêt public, le bien être social permettra in fine de réaliser l'intérêt privé, même s'il faut commencer par le laisser de côté au début du processus.

Les institutions monétaires doivent être maîtres de leur politique (Bradley 1979, 7). Cela permet aussi à Wicksell de mettre en avant l'idée que le cas d'un tel équilibre monétaire n'est qu'accidentel, ce n'est pas la marche normale de l'économie. A l'inverse, la norme est le déséquilibre avec le processus cumulatif. Il peut alors proposer ce qu'il appelle sa solution positive. En économie politique généralement, deux sortes de questions peuvent se poser. L'une relative à ce qui est, et l'autre relative à ce qui devrait être. Dans le premier cas, le questionnement se rapporte à une description des faits, de ce qu'il se passe et il peut être dit que la question est d'une nature positive. A l'inverse, lorsque le questionnement porte sur ce qui devrait être, implique une prise de position, et renvoie à des idéaux. Ce n'est plus alors une description de la réalité et les propositions sont d'une nature normative. Ce qui « est » est une analyse, et ce qui « devrait » être ne peut pas émerger d'une analyse. Dans l'approche normative, selon les idéaux qui sont poursuivis, il est possible de changer le monde, ou dicter des politiques économiques dans un sens ou dans l'autre.

Le second volume des *Lectures* de Wicksell, comporte un chapitre complet consacré à la recherche de la stabilité de la monnaie, de l'équilibre neutre. Il appelle ce chapitre sa « solution positive » (Wicksell 1978b, 190). Néanmoins, c'est une solution d'une nature presque normative, du fait que Wicksell ne nous parle pas que de ce qui est, il explique ce qui devrait être. La stabilité de la valeur de la monnaie pour avoir un niveau général des prix monétaires « parfaitement invariable et stable » (Wicksell 1936, 3–4) est l'objectif à atteindre selon Wicksell parce que cela réalise les intérêts du plus grand nombre et peut permettre, une situation de paix, sans conflits, et de bien être social. Il serait tentant de chercher, plutôt qu'une parfaite stabilité des prix, une lente inflation qui dans la pensée courante est synonyme de croissance et de bonne santé de l'économie. Mais pour Wicksell, ce n'est pas un objectif souhaitable, l'inflation est d'une nature moins néfaste que la déflation⁸⁴, mais n'est pas pour autant souhaitable. Dans l'économie politique, ce qui « devrait être », c'est la stabilité des prix monétaires⁸⁵. La recherche d'une lente inflation n'est pas en soit un objectif souhaitable du fait que lorsque les différents acteurs ont conscience de cet objectif, ils vont assimiler cette

⁸⁴ Comme pour Keynes qui préférera l'inflation favorisant les entrepreneurs à la déflation favorisant les rentiers.

⁸⁵ « Ces personnes qui préférèrent un mouvement continu vers le haut [des prix] plutôt qu'un niveau stationnaire des prix nous rappellent ceux qui gardent exprès leur montre en avance pour être plus sûre d'attraper leur train. Mais pour atteindre leur but, ils ne doivent pas être conscients ou rester conscients du fait que leur montre est en avance ; sinon ils deviennent habitués à prendre quelques minutes de plus et au final, malgré leur ruse, arrivent en retard... » (Wicksell 1936, 3–4).

norme implicite qui se transforme alors en convention sur laquelle les différents acteurs basent leurs anticipations. Par conséquent, de mauvaises anticipations commencent à se former au niveau des décisions des acteurs, et ce qui devait rester une lente inflation se transforme en une spirale inflationniste, un processus cumulatif.

La variation des prix monétaires provient d'abord d'une différence entre les deux taux d'intérêt. Pour limiter le processus cumulatif, Wicksell est suffisamment confiant pour dire « que le taux des banques, ou plus généralement le taux d'intérêt monétaire, coïncidera finalement avec le taux naturel sur le capital, ou plutôt qu'il tendra toujours à coïncider avec un taux naturel en constante évolution » (Wicksell 1936, 117). Le problème se trouve dans le fait que ce résultat peut ne pas être atteint suffisamment rapidement et qu'une variation des prix peut survenir.

Alors même que Wicksell expliquait sa vision de l'économie politique comme devant être positive, « la théorie économique décrit et explique principalement les activités économiques humaines telles qu'elles sont, et non comme elle devrait l'être » (Wicksell 1978a, 15), il réalise un chapitre complet pour expliquer ce qui devrait être. C'est pour cela que Wicksell propose des réformes au niveau institutionnel pour que des institutions ou organisations à un niveau étatique ou mondial régulent les taux pour transformer cette tendance en une sorte de règle, et ainsi permettre une valeur stable de la monnaie et du niveau général des prix avec une mise en place du taux normal. Propositions politiques qui sont au cœur de la science pratique que veut proposer Wicksell, ce qui limite le caractère positif de sa proposition, bien que cela n'enlève en rien la portée de sa théorie. Nous pouvons alors revenir sur la vision pragmatique que nous avons accordée à Wicksell. La théorie qu'il veut proposer doit être évaluée aux effets qu'elle a sur le monde, à l'efficacité des actions qu'elle permet dans la vie pratique, ce n'est pas la théorie en soi qui a une importance. Ses conséquences pratiques vont se modifier, et les dimensions normatives et positives ne sont pas séparées dans la théorie.

Le principe de ce processus cumulatif montre bien l'importance et l'interconnexion de la théorie de la valeur et de la théorie monétaire. Ce sont les écarts entre les deux taux d'intérêts qui se réfléchissent dans l'investissement et l'épargne qui sont les principaux facteurs de variations des prix (Fontana 2007, 46). Le déséquilibre n'est pas accidentel, c'est parce que les deux taux ne sont pas égaux qu'il y a une variation des prix et une non stabilité de la valeur de la monnaie⁸⁶. Mais ce n'est pas du à une mauvaise gestion bancaire ou institutionnel, c'est du fait même de la nature instable du système capitaliste et de la différente nature entre taux naturel et taux monétaire. L'équilibre neutre « devrait » être le cas général, mais le cas général « est » généralement celui du déséquilibre.

L'idée d'un équilibre neutre vis-à-vis de la monnaie, la question de la stabilité de la valeur de la monnaie est présente en filagramme dans l'œuvre de certains auteurs qui ont suivi Wicksell, mais sous des formes diverses. Cet équilibre neutre présuppose trois conditions, une égalité entre l'épargne et l'investissement, une stabilité des prix monétaires, et une égalité

⁸⁶ Quand les prix augmentent, la valeur de la monnaie diminue. Au niveau de la valeur de la monnaie, elle est stable quand le niveau général des prix, les prix monétaires sont stables. La valeur de la monnaie dépend de son pouvoir d'achat. Si les prix monétaires augmentent, alors la valeur de la monnaie diminue, et inversement.

entre les deux taux d'intérêts. Dans la tradition plus récente⁸⁷, les macro économistes retiennent généralement deux des trois approches de Wicksell pour expliquer les phénomènes monétaires. Et plus particulièrement l'approche en termes d'épargne-investissement qui marque une réelle révolution dans l'approche de la discipline et de la théorie monétaire (Bradley 1979, 64; Leijonhufvud 1979, 2–3). Mais l'approche dynamique et institutionnel de Wicksell ne se limite pas à sa théorie monétaire. Sa théorie de la valeur et plus particulièrement sa théorie du capital seront reprises par les auteurs autrichiens comme un prolongement de l'approche de Böhm Bawerk (Bradley 1979, 53), mais aussi par Keynes qui dans son chapitre 11 de sa *Théorie Générale* montre ce qu'il appelle l'efficacité marginale du capital et qui est similaire à la valorisation du capital et décisions d'investissement de Wicksell. Et dans cette optique, nous nous proposons de montrer que son approche de la structure du capital permet d'anticiper les questions macroéconomiques qui domineront à partir du milieu du 20^e siècle.

III.2. La dynamique de l'économie politique : structure du capital et méthodologie temporelle rendant compte des différents niveaux de la société.

Wicksell a apporté une certaine méthodologie de par son idée d'une structure du capital et du comportement particulier qui lui est attribué. Certes sa théorie est datée, elle ne s'applique plus aux économies modernes et doit être modifiée. Mais comme le fait remarquer Shackle, « la locomotive à vapeur est peut être obsolète, mais elle a joué son rôle dans la construction des ressources matériels et des connaissances techniques de la société moderne », le taux naturel de Wicksell n'a pas été conservé, mais « une large partie du chemin de notre compréhension actuelle a été clarifiée par l'effort de Wicksell » (Shackle 1970, 11–12). Même si aujourd'hui les résultats de Wicksell sont dépassés, il faut quand même admettre que son œuvre est encore intéressante du fait des points de départ de son analyse et de sa manière d'approcher les problèmes permettant d'ouvrir aujourd'hui encore de larges perspectives pour de plus amples progrès. L'apport théorique de Wicksell a permis de poser les bases de quelque chose qui prêt d'un siècle plus tard est toujours utilisé et prend la forme de la macroéconomie.

Ainsi, bien que « la distinction micro/macro n'existe que depuis la *Théorie Générale*, il est clair que la démarche macroéconomique, elle, a été utilisée bien avant Keynes. Il suffit de considérer les théoriciens du 'circuit', en commençant par F. Quesnay et en passant par K. Marx. » (Mouchot 2003a, 230) auxquels nous considérons comme légitime d'ajouter K. Wicksell. Par macroéconomie moderne, nous entendons la définition que donne Keynes dans sa préface de la *Théorie Générale*. Keynes écrit, « Nous avons donné à notre théorie le nom de 'théorie générale'. Par là nous avons voulu marquer que nous avons principalement en vue le fonctionnement du système économique pris dans son ensemble, que nous envisagions les revenus globaux, les profits globaux, la production globale, l'emploi global, l'investissement global et l'épargne globale, bien plus que les revenus, les profits, la production, l'emploi, l'investissement et l'épargne, d'entreprises ou d'individus considérés isolément. » (Keynes

⁸⁷ Plus récente vis-à-vis de Wicksell.

1942, 6). Il faut considérer le système dans son ensemble, et non pas le système à un niveau individuel. Il y a une différence entre la microéconomie et la macroéconomie qui ne s'intéresse pas au même niveau de l'économie, et la logique macroéconomique est par conséquent différente de la logique microéconomique. Ces différences de logiques prennent principalement la forme de méthodologies différentes, et nous nous attarderons sur l'approche de Wicksell que nous considérons comme macroéconomique avec une dynamique particulière et un niveau d'étude qui tient compte de la complexité des sociétés et de l'incertitude du futur.

III.2.1. Application pratique de la dynamique de la structure du capital.

Pour compléter sa théorie du capital Wicksell propose une méthodologie temporelle qui lui permet de dégager son concept de durabilité du capital. Il a déjà été expliqué que cette structure n'était pas fixe et pouvait varier en fonction des différentes durées d'investissements réalisées par les entrepreneurs. La structure varie en largeur lorsqu'il y a plus d'investissements courts, i.e. lorsqu'il y a une formation plus importante de biens capitaux réels. Et elle augmente en hauteur lorsque ce sont des investissements relativement plus longs qui sont réalisés, les biens 'rent earning'.

Nous tâcherons de montrer que cette analyse permet de raisonner au niveau de la société dans son ensemble et peut être qualifiée de macroéconomique au sens du terme que nous lui avons donné. Pour appuyer notre point, nous utiliserons une métaphore qui illustre bien le fonctionnement de la structure ou de la stratification du capital dans le temps de Wicksell. Il est possible de comparer la dynamique et le processus de variation de la structure du capital à une sorte de tuyau avec une extrémité d'admission, d'absorption qui serait plus large que son extrémité de sortie (Uhr 1960, 134). Et ce tuyau serait composé d'un matériau élastique, lui permettant de s'étendre et de se détendre dans différentes dimensions, la structure du capital peut s'étendre en hauteur ou en largeur. L'entrée de ce tuyau serait connectée à une citerne, un réservoir d'eau représentant l'épargne globale réelle de la société dans son ensemble. L'investissement global de la société dépendra alors de la manière dont l'entrée de ce tube peut puiser dans la citerne d'épargne. Si l'entrée n'est que partiellement immergée dans la citerne d'épargne, la quantité puisée pour l'investissement et la fluidité dans le tube, qui prennent la forme des différentes formes des services productifs au cours du processus de production, seront par conséquent relativement faibles, ce qui créera une quantité équivalente de capital réel à la sortie, à savoir les biens de capitaux destinés à maintenir les dimensions de la structure de capital. Autrement dit dans un tel cas la quantité juste nécessaire de capital est produite, celle qui permet à la société de rester dans un état stationnaire.

Mais dans le cas où les acteurs, et particulièrement les entrepreneurs, peuvent puiser plus profondément dans la citerne, i.e. une plus grande quantité d'épargne réelle est puisée, à la sortie une quantité de capital réel plus conséquente peut être produite, permettant d'augmenter le revenu de la société dans son ensemble. Lorsque l'investissement global augmente, et malgré le fait que la sortie soit plus petite que l'entrée, il y a une création de capital plus importante que la quantité qui serait juste nécessaire pour le remplacement du capital détruit dans le processus de production, i.e. nécessaire à garder la même structure. Cette création se traduit par une modification de la structure du capital, soit en largeur avec

une quantité plus importante de biens capitaux, soit en hauteur avec des biens capitaux de plus grandes durabilités, soit dans les deux dimensions en même temps. Ainsi la structure du capital s'ajuste en fonction des besoins de la société dans son ensemble, qui dépendent elles mêmes des décisions des capitalistes et des entrepreneurs. La structure du capital de Wicksell permet de totaliser les différents épargnes et investissements et de proposer des solutions à un niveau global lorsqu'un niveau de production trop faible de capital est effectif.

La classe des entrepreneurs a un rôle central dans les mouvements des prix monétaires du fait des conséquences que ses décisions d'investissement vont avoir sur le taux d'intérêt naturel. Lorsque le tube est enfoncé plus profondément dans la citerne d'épargne, i.e. lorsque l'investissement global augmente, alors il y a une augmentation relative de la quantité disponible du capital liquide, de la quantité du fond de salaires et rentes. La concurrence entre les capitalistes (et les entrepreneurs) va augmenter les salaires et les rentes. Comme il a été dit, pour pouvoir utiliser cette plus grande quantité, ils auront besoin d'un nombre de facteur plus important. En découle une baisse correspondante dans le revenu du capital, ou son taux d'intérêt, car cette hausse relative de la quantité de capital diminue sa productivité marginale du fait de l'hypothèse d'utilité marginale et de productivité marginale décroissante. « Mais il faut noter que c'est seulement le taux d'intérêt sur le capital liquide qui baisse, non le revenu du capital exceptionnellement durable qui prend part à la hausse des salaires et rentes » (Wicksell 1936, 132). Les entrepreneurs et capitalistes préféreront alors se tourner vers des investissements de plus long terme pour bénéficier de l'augmentation de la rémunération des capitaux durables quand celle des capitaux libres, de faibles durabilités, diminue avec la hausse relative des salaires et des rentes.

Il y aurait donc un arbitrage au niveau de la décision de la longueur de la production à adopter, i.e. de la durabilité des investissements. Chez Böhm Bawerk, les entrepreneurs choisissant la longueur du processus de production optimale sont vus comme les acheteurs marginaux. Il y aurait une vision à la marge qui signifierait qu'augmenter la période ou la réduire disons d'un an ou même d'un mois réduirait la valeur produite. Wicksell reproche à cet auteur d'avoir fait une erreur de bon sens. « L'idée de regarder les producteurs qui adoptent la période de production de 6 ans comme les derniers acheteurs, etc., doit être vu comme fausse, car, au taux de salaire en question, tout le monde choisira cette période, et non pas une plus longue ou une plus courte » (Wicksell 1970, 136). Les entrepreneurs prennent des décisions raisonnables en situation d'incertitude. Ce n'est pas que ce sont des investisseurs ou des acheteurs marginaux, c'est tout simplement que choisir cette longueur de production est le seul choix qui ait un sens du fait des données disponibles dans un monde d'incertitude pour atteindre les rémunérations les plus grandes possibles pour la société. Autrement dit, la seule solution raisonnable au niveau de la classe des entrepreneurs est de faire comme les autres au niveau de la décision d'investissement⁸⁸.

Le monde est incertain et les acteurs agissent sur des bases psychologiques telles que l'habitude ou l'expérience qui ne garantissent pas que les choix pris fonctionnent. Les changements entre investissements longs et investissements courts des entrepreneurs sont à

⁸⁸ Une remarque similaire est présente dans la *théorie Générale* de Keynes, à savoir que sur les marchés financiers, avec l'idée de stratégies auto référencées, où la seule approche rationnel c'est la spéculation.

mettre en relation avec les changements dans l'investissement global et l'épargne globale de la société. Et alors qu'au niveau d'un acteur isolé les changements sont peu fréquents et constituent une sorte de continuité pour l'acteur, au niveau de la société dans son ensemble, ces variations contribuent à l'instabilité. La structure du capital de Wicksell permet de faire apparaître deux phénomènes désormais bien connu en macroéconomie et qui vont jouer en sens inverse. Un processus d'épargne forcée et un processus d'absorption de l'épargne par les salaires et les rentes. L'idée d'épargne forcée renvoie au fait que lorsque les entrepreneurs décident de produire plus de biens capitaux, des facteurs qui étaient précédemment alloués à la production des biens de consommation présent sont détournés de la production présente vers la production future. Il y a alors une réduction de ces biens à la période présente (avec aussi une hausse des salaires et rentes mais qui n'est pas important pour le raisonnement), et in fine, la consommation est réduite sur la période, i.e. il y a une augmentation de l'épargne, mais celle-ci n'est pas voulue, d'où l'utilisation de la notion d'épargne forcée.

Pour le processus d'absorption de l'épargne globale par les rentes et les salaires, le raisonnement est proche. Le capital est crée par l'investissement de l'épargne réel, i.e. les moyens de subsistances qui permettent l'achat des services de la terre et du travail, qui à leur tour produisent les biens capitaux en question. La formation de capital réel particulièrement de longue durabilité est un processus de consommation du temps. A l'état stationnaire, la production de capital réel nécessite le détour de travail et de terre de la production de biens présents vers les biens futurs (des biens de consommation vers les biens capitaux, les biens de production). Il y a une concurrence entre entrepreneurs pour attirer le travail et la terre vers leur production de biens capitaux contre ceux qui en ont besoin pour la production de bien de consommation présent, ce qui fait augmenter le salaire et la rente. Cette hausse absorbe une quantité correspondante de la quantité d'épargne réelle qui aurait servi à la transformation en capital réel. En découle une production plus faible de capital réel que ce qui aurait été effectif u si les salaires et rentes n'avaient pas augmentés en termes monétaires⁸⁹.

Mais si l'épargne réelle non absorbée est investie dans la dimension verticale de la structure du capital, ce déclin sera plus lent. Le passage à des investissements en biens capitaux d'une durabilité plus importante est moins sujet à des baisses d'intérêts du fait de la différenciation des rémunérations permises par les biens de capitaux de longues et ceux de faibles durabilités. L'absorption de l'épargne réelle par les salaires et rentes et l'expansion verticale de la structure du capital sont des forces qui se renforcent l'une l'autre pour retarder le déclin du taux d'intérêt, i.e. de la productivité marginale du capital. En découle un autre 'paradoxe', il peut y avoir une hausse de l'accumulation du capital réel avec un taux d'intérêt constant. Un niveau d'épargne global fixe empêche la trop grande hausse des salaires et rentes, mais la hauteur de la structure n'augmente pas tant que les salaires et rentes n'augmentent pas.

⁸⁹ Uhr et Robinson parlent d'effet Wicksell pour ce processus d'absorption de l'épargne par une hausse des salaires. Néanmoins, ces deux auteurs ne prennent pas en compte le fait qu'il y ait aussi absorption par les rentes du fait qu'elles augmentent aussi relativement à une hausse de la quantité de capital réel provoquée par la hausse de l'épargne..

Wicksell fait apparaître ces différents phénomènes à partir de la structure du capital dans sa théorie de la valeur et sa théorie monétaire. Elle lui permet de penser à un niveau global et de mettre en perspective les relations entre l'épargne et l'investissement et les effets qu'elles peuvent avoir sur la société dans son ensemble. Plus précisément, il se concentre sur des problèmes pouvant subvenir et qui, dans le cas de sa structure du capital, prennent la forme d'une sorte de paradoxe de l'épargne. C'est parce que l'épargne est trop importante au niveau global que la quantité de capital social dans la société peut ne pas être suffisante. Mais pour qu'il y ait une telle existence, il faut prendre en compte les relations d'épargnes et d'investissements qui dans nos sociétés développées se font par l'intermédiaires d'institutions monétaires et bancaires, et non plus de mains à mains comme dans les sociétés primitives. Ainsi il réussit à montrer un raisonnement qui diffère entre deux niveaux de l'économie, le niveau individuel et le niveau collectif, global.

III.2.2. En plébiscitant un raisonnement différent pour le niveau individuel et collectif Wicksell réussit à montrer les limites des théories standards.

La définition de l'économie politique comme une science pratique permet à Wicksell de s'interroger sur le fonctionnement du système économique pris dans son ensemble. Mais pour arriver à ce niveau de raisonnement, il commence par la question de la théorie pure et de la valeur avec un niveau d'étude qui pourrait sembler être celui d'un individu isolé. C'est le cas lorsque pour expliquer ce qu'il entend par utilité marginale décroissante il étudie notre Robinson seul sur son île déserte. L'économie politique de Wicksell ne peut pas se limiter à ce niveau d'étude, et la structure du capital permet, au sein même de la théorie de la valeur, de penser le système à un niveau collectif ou global. Nous avons vu que dans la structure du capital deux phénomènes peuvent être observés. Un processus d'absorption de l'épargne par les salaires et les rentes monétaires, et un processus d'épargne forcée. Ceux-ci sont décrits par Wicksell comme des phénomènes négatifs pour l'économie dans son ensemble. A l'inverse, au niveau de l'acteur isolé, lors de ses prises de décisions, il peut être montré que l'épargne peut être une démarche raisonnable à adopter, voir la seule démarche raisonnable.

Au niveau de l'entrepreneur individuel, lorsqu'il décide de mettre en marche la production ou non, il agit sur l'habitude et la routine pour essayer de réduire l'incertitude. Il peut alors arbitrer entre les investissements longs ou courts pour obtenir la rémunération la plus importante possible. Ou plutôt qu'il considère comme la plus importante de son point de vue. Plus l'entrepreneur décide de détourner de la production courante du travail et de la terre pour les tourner vers la production future, plus la rémunération qu'il pourra obtenir sera importante⁹⁰. Si les investissements en capitaux permettent de rallonger la période de production, alors le produit final peut augmenter, plus exactement, c'est la valeur du produit final qui peut augmenter. Les productivités des facteurs, il parle du travail particulièrement, peuvent être considérées comme une fonction de la longueur du processus productif. Plus la durée de la période est longue, plus la productivité du travail est élevée, mais moins que

⁹⁰ « Plus grande est la longueur de la période moyenne de la production qui peut être appliquée, plus grande sera la production annuelle de biens de consommations finis » (Wicksell 1970, 116), et ceux même sous conditions stationnaires.

proportionnellement, c'est l'idée des rendements décroissants des différents facteurs de production.

Il est alors facile de comprendre pourquoi les entrepreneurs et les capitalistes cherchent à prolonger la période de production. Le rallongement de la période de production ne profite pas à tous les acteurs de la même manière. L'entrepreneur individuel doit augmenter sa demande de services productifs et dans une situation initiale d'état stationnaire qui est le point de départ de Wicksell, la rémunération monétaire de ces services augmente dans un premier temps. Si les salaires et les rentes augmentent, il faut augmenter la période de production pour se tourner vers des biens types 'rent earning' et avoir un intérêt positif. Le capital est alors absorbé en partie par l'augmentation des salaires, des rentes et en partie par le rallongement de la période de production. De telle sorte que la quantité de capital total augmente moins ou pas, et les salaires et rentes monétaires peuvent alors diminuer relativement à l'intérêt sur le capital que l'entrepreneur individuel dégagera.

Plus précisément, au niveau individuel, l'entrepreneur a le choix de la composition pour sa production, il peut décider d'utiliser plus de travail, plus de terre ou plus de capital. Et cela toujours dans l'objectif d'augmenter sa propre rémunération. Une augmentation du nombre de travailleur relativement au nombre de capitaux ou de terre, diminue la productivité marginale des travailleurs, et comme la rémunération des facteurs dépend de leur productivité marginale, cela réduit le salaire monétaire. C'est pour cela qu'il décrit ce qui se passe dans le cas de la libre concurrence en disant qu'« une large quantité de capital et comparativement un faible nombre de travailleur seront toujours connectés avec une période de production plus longue, de hauts salaires et un faible taux d'intérêt – et vice versa. » (Wicksell 1970, 127). La plus grande quantité de capital relativement à celle de travailleur signifie que la productivité marginale du capital est plus faible que celle du travail, et que donc sa rémunération est relativement plus faible que celle du travail. Il est important de comprendre que ce ne sont que des quantités et rémunérations relatives et non absolues. Relatives elles ne représentent pas les rémunérations globales, i.e. pour la société dans son ensemble.

Lorsque le niveau collectif est considéré, le comportement des entrepreneurs cherchant à maximiser leur profit a des conséquences différentes. Une augmentation de la période de production au même titre que l'augmentation du stock de capital social peut entraîner un processus d'absorption de l'épargne et d'épargne forcée. Une augmentation de l'épargne correspond à une non consommation sur la période courante, i.e. à une augmentation de la production de biens capitaux. Cette non consommation au niveau de la société dans son ensemble tend à faire augmenter dans un premier temps les revenus monétaires globaux ainsi que les prix monétaires par un processus qui peut être cumulatif. Les entrepreneurs ne tiennent pas forcément compte de cette hausse des prix monétaires qui leur permet d'avoir un profit positif. Mais la classe des capitalistes voit ses rémunérations diminuées. Ainsi soit une partie des acteurs de cette classe deviendra entrepreneur, soit ils réduiront leur épargne. Cette réduction ne permettra plus aux entrepreneurs d'investir autant qu'ils le souhaitent créant un climat de défiance dans la société, et une phase de dépression peut apparaître. Les entrepreneurs anticipent qu'ils ne pourront plus avoir de profit suffisant, et les capitalistes

sont réticents à l'idée de placer leur monnaie dans les banques. Les réserves de liquidités augmentent et c'est la production dans son ensemble qui est ralentie.

Ce processus se met en place du fait de l'hypothèse particulière de départ de Wicksell. En considérant un état stationnaire, le nombre de travailleurs et de terres est donné. Une hausse de l'épargne globale peut augmenter la quantité de biens capitaux, mais cela ne suffira pas à reproduire les biens détruits au cours du processus de production. De la même manière, Wicksell « a montré que le principe de la productivité marginale s'appliquait au capital réel seulement au niveau microéconomique [au niveau individuel], où la productivité marginale privée du capital est égale au taux d'intérêt. Mais à un niveau macroéconomique un écart apparaît entre la productivité marginale sociale du capital réel et le taux d'intérêt, le dernier restant plus haut que le premier » (Uhr 1960, 123). Cela s'explique par l'ajout qu'il fait dans sa théorie du capital, à savoir le principe de durabilité. Le capital au sens strict se compose du capital réel peu durable, et le taux d'intérêt qui est en accord correspond à ce type de capital. Mais au niveau macroéconomique, il prend aussi en compte le capital au sens large avec les biens capitaux de longue durabilité qui permettent l'obtention d'une certaine rente. La théorie de la productivité marginale ne peut suffire lorsque l'économie dans son ensemble est considérée et qu'il faut par conséquent rendre compte non plus seulement des intérêts individuels des acteurs, mais bien des leurs relations et interactions, entre eux, mais aussi avec les institutions de la société considérée.

Les décisions des entrepreneurs ne sont pas les mêmes au niveau individuel et lorsque la société dans son ensemble est considérée. Mais Wicksell montre qu'il existe des limites aux divergences de comportements. Les entrepreneurs sont en quelque sorte déterminés par la société dans son ensemble, par les relations sociales, et par l'habitude. Lorsque les entrepreneurs décident d'investir, ou les capitalistes d'épargner, ils sont tenus de respecter certaines règles implicites. Celles-ci prennent la forme d'humeur et d'influences « communes à tous les individus. Les effets sont par conséquent les mêmes que s'il y avait une coopération *consciente* pour une fin commune » (Wicksell 1936, 154–155). Les décisions au niveau individuel n'en sont pas réellement, elles dépendent des agissements des autres acteurs de la société. Ainsi, « l'entrepreneur ou le capitaliste individuel est dans ce cas pratiquement sans pouvoir. Il doit suivre le flux – et alors qu'il est vrai qu'il est lui-même une part de ce flux, sa force est 'irrésistible'. » (Wicksell 1936, 154–155). L'acteur isolé est tenu de suivre la norme implicite, la convention de la classe dans lequel il se trouve et plus généralement de la société dans son ensemble. Comme pour la monnaie et les décisions de réserves de liquidités, l'entrepreneur au même titre que le capitaliste sont tenus de suivre une convention, une pratique commune. Celle-ci leur permet de se réaliser non plus en tant qu'individu, mais en tant qu'acteur de la vie sociale et économique de la société.

Le principe de la main invisible de Smith selon lequel l'intérêt privée des acteurs permettraient de réaliser l'intérêt collectif de la société dans son ensemble est en quelque sorte renversé. C'est la convention à un niveau collectif qui détermine l'intérêt et les actions des acteurs au niveau individuel. Le problème de l'épargne qui apparaît dans la structure du capital de Wicksell est alors limité en magnitude du fait que les acteurs en tant que communauté sociale soient limités dans leur possibilité d'augmenter *ad vitam aeternam* le

niveau de l'épargne global. Cette limite a déjà été étudiée lorsqu'il était question du pouvoir des banques dans le débat entre Ricardo et Tooke. Les acteurs ne sont plus isolés mais reliés entre eux par les institutions, i.e. les habitudes, et la convention qui prend place dans l'économie politique.

Le passage d'un niveau individuel à un niveau collectif est même dépassé par Wicksell lorsqu'il raisonne dans une économie monde, l'économie dans son ensemble (Wicksell 1897a, 233; G. Chiodi 1991, 43). Avec cette hypothèse, Wicksell peut passer d'un niveau individuel qui serait le niveau de l'économie nationale dans ce cas, à celui général de l'économie dans son ensemble. Les banques ont un pouvoir sur les prix monétaires du fait de l'existence de leur taux sur les prêts. Mais, pour que ce pouvoir puisse pleinement s'exercer et profiter au bien être social, il faut un système bancaire organisé, avec une coopération des banques au niveau national, mais aussi avec les autres banques dans le cas de l'économie monde. Si une banque agit seule de son côté, elle ne peut augmenter son offre de crédit que d'une manière très limitée avant que les autres banques ne la rappellent à l'ordre.

S'il y a une meilleure coopération au niveau de l'économie monde, alors la nécessité de détenir de la monnaie métallique sous forme de stock pourrait être réduite ce qui augmenterait la vitesse de circulation, variable cruciale dans la détermination de la valeur de la monnaie et de la production sociale. Au niveau individuel il est toujours plus intéressant de prêter la monnaie possédée pour obtenir une rémunération que de la garder sous la forme de stock. Ce raisonnement qui se tient au niveau de l'individu isolé est bénéfique pour ses revenus, et si ce même raisonnement se tient pour la société dans son ensemble, les bénéfices sont considérables. Il est alors possible d'économiser de la monnaie, et quand cette monnaie prend la forme de métaux précieux, du travail peut être retiré du secteur de la production de métaux précieux pour être employé dans un secteur plus utile pour la société (Wicksell 1978b, 163). De la même manière, une réduction de l'utilisation des métaux précieux au niveau international, de l'économie monde, et par conséquent l'augmentation de la vitesse de circulation à cette même échelle, permettrait de réduire les conflits entre les peuples et d'augmenter le bien être de chacun. C'est dans cette optique que Wicksell accorde une place centrale aux institutions publiques qui peuvent prendre plus de risques que les acteurs privées, et tendre à réduire l'incertitude et l'instabilité inhérente à l'économie politique qu'il étudie.

III.2.3. Un cadre institutionnel pour permettre un climat de confiance dans les décisions d'investissement-épargne au niveau global.

Nous revenons maintenant sur l'importance du cadre institutionnel dans l'économie politique de Wicksell. Celles-ci sont considérées comme des habitudes de pensées installées et communes aux hommes. Elles agissent comme un lien entre les acteurs sociaux et leurs permettent de surmonter dans une certaine mesure l'incertitude régnant dans la société. Wicksell ne veut pas mettre en place une économie collectiviste. Mais il n'est pas pour autant contre une intervention étatique ou institutionnelle. Et particulièrement dans un monde incertain où la libre concurrence prônée par les auteurs libéraux n'est pas le cadre générale, mais au contraire où ce sont des situations de monopoles qui caractérisent les systèmes qu'il étudie.

Il ne faut pas oublier que « pour l'individu le futur est toujours dans un haut degré incertain. » (Wicksell 1978a, 211). Le futur ne peut pas être parfaitement connu, mais les institutions peuvent jouer le rôle d'assurance et supporter le risque lors du processus de production. En effet, un cadre institutionnel développé pourrait permettre d'assurer aux entrepreneurs un certain débouché dès le début de la période. En étant sûr de pouvoir écouler leurs stocks, les entrepreneurs n'auraient pas de problème à avancer aux différentes classes un revenu monétaire adéquat. Plus précisément, les entrepreneurs peuvent craindre que les investissements qu'ils réalisent ne soient pas rentables. Cela pour plusieurs raisons possibles. Dans le cadre de l'économie monétaire de Wicksell qui remet en cause la loi de Say, il est possible que la production ne trouve pas de consommateurs, ce que nous étudierons dans un second temps. Mais principalement, les entrepreneurs peuvent ne pas disposer de ressources monétaires suffisantes pour mettre en marche le processus de production. En effet, « l'épargne individuelle est un phénomène très complexe » qui ne peut être estimé que de manière imprécise (Wicksell 1978a, 209), les différents acteurs doivent suivre le flux de la société dans leurs décisions mais n'ont pas forcément une vue d'ensemble de celle-ci. Les institutions sont placées à un niveau supérieur, elles permettent d'étudier la société dans son ensemble et par conséquent tous les acteurs qui la composent. Elles peuvent ainsi assurer aux entrepreneurs qu'ils pourront avoir les ressources nécessaires pour mettre en marche le processus en leur indiquant qu'il existe des capitalistes disposés à prêter une somme de monnaie. Il faut aussi ajouter le fait que les institutions participent à la distribution au même titre qu'à la production.

Plus précisément, les institutions vont participer à la bonne redistribution des revenus globaux en situation où la libre concurrence n'est pas la norme. Cet aspect des limites effectives de la libre concurrence constitue le fondement de la critique de Wicksell à la théorie marginaliste et à sa volonté de faire intervenir le cadre institutionnel. Sans entrée directement dans les détails du processus⁹¹, les institutions collectives permettent indirectement de centraliser les revenus globaux de la société pour les redistribuer et compléter les limites des rémunérations sous un régime de monopole. Ce rôle sécurisant des institutions permet aux différentes classes de moins craindre que leur revenu monétaire diminue, et un climat de confiance positif peut s'installer. Ce climat de confiance réduit les stocks de monnaie détenus par les acteurs privés. Le processus de production est alors plus efficace avec des institutions de crédit développées. Si elles ne sont pas encore organisées, il faut proposer des possibilités de réformes pour les améliorer et réduire les fluctuations économiques en agissant côte à côte avec les institutions nationales ou supra nationales pour réaliser l'objectif de bien-être social.

Dans son approche de l'économie politique, Wicksell peut paraître « schizophrène » (G. Chiodi 1991, 1). Dans ses principaux ouvrages théoriques, il admet deux points de vue différents comme nous l'avons dit. Une économie de troc et une économie monétaire d'un côté dans ses deux ouvrages des années 1890, et une économie de crédit simple et de crédit organisé dans ceux des années 1900. Ces différences de points de vue permettent de mettre en exergue deux caractéristiques principales de l'économie politique de Wicksell. D'une part la monnaie est primordiale, et d'autre part, les institutions monétaires, les institutions de crédit

⁹¹ Ce point fera l'objet de la prochaine section.

permettent de faire le lien social entre les acteurs en réduisant le risque et en facilitant le processus de production. Le développement du système de crédit permet d'éviter à l'acteur isolé de réaliser des stocks de monnaie pour se prémunir contre le futur en passant par les institutions bancaires. Wicksell étudie plus particulièrement le développement des lettres de changes entre Hommes, puis le passage à l'intermédiation bancaire. Le crédit simple, de mains à mains entre acteurs, a une influence limitée comme substitut de la monnaie pour accélérer la circulation (Wicksell 1978b, 71). Les crédits pour les biens sont souvent des crédits de longue période et par conséquent risqués puisqu'il s'agit de crédit entre acteurs ou classes. Les prêts de monnaie entre les acteurs ne sont alors pas suffisants pour que chacun puisse se passer des réserves de monnaie. Se met alors en place un système de lettre de change, où ce n'est plus de la monnaie qui est directement échangée, mais des sortes de reconnaissances de dettes entre acteurs.

L'avantage des lettres de change, c'est qu'elles permettent de diminuer le risque dans l'échange. A l'inverse, le crédit simple de mains à mains, le crédit marchand, ne permet qu'une augmentation théorique de la vitesse de la circulation de la monnaie du fait de la présence de risque. La lettre de change comme instrument d'échange et de crédit, voit sa sécurité augmenter « avec le nombre d'endossement qu'elle porte, et en conséquence avec le nombre de paiements monétaires qu'elle a fourni les moyens d'éviter » (Wicksell 1936, 63). Le principe de la lettre de change c'est qu'elle peut être échangée sans qu'il y ait forcément de contrepartie monétaire directe. Autrement dit, un papier est rédigé par les deux parties sans qu'il y ait échange de monnaie sonnante et trébuchante. Plus cette lettre endosse de noms différents, plus le risque qu'ils soient tous insolvable en même temps diminue.

Le passage par l'intermédiaire des institutions bancaires pour assurer les lettres de change et le crédit augmente encore la sécurité des transactions dans l'économie politique. La banque se charge de mettre en circulation la monnaie qui aurait du rester au repos sous forme de stocks, pour qu'elle puisse passer de mains en mains et augmenter la vitesse de circulation de la monnaie. L'institution supporte ainsi le risque qui était auparavant adossé aux acteurs de la société. Du fait de la loi des grands nombre nous dit Wicksell (Wicksell 1936, 68), il est moins risqué de passer par le système bancaire que de garder les réserves chez soi. Cette loi des grands nombres stipule qu'au niveau individuel ou avec un faible échantillon, ici un petit nombre d'agent passant par les banques, le risque peut être élevé. Mais, plus le phénomène se démocratise et plus il y a un nombre important d'agents qui passe par les institutions ou qui réalisent la même tâche, i.e. plus l'échantillon est grand, plus le risque sera faible, car « plus petit est le stock de liquidité que la banque doit garder en relation à l'ampleur totale de son commerce ; et plus grande est la vitesse de circulation de la monnaie » (Wicksell 1936, 68). Accélération de la vitesse de circulation qui est artificielle comme nous l'avons déjà expliqué.

Plus précisément, il peut y avoir circulation alors que les pièces de monnaies métalliques ne circulent pas, et ce par le biais des lettres de changes, les 'notes' qui permettent d'augmenter la vitesse des transactions tout en améliorant la sécurité de celle-ci. Cette sécurité est atteinte par un processus de confiance, de croyance, de promesse envers les différents acteurs et classes permit par l'intermédiaire des institutions se portant garantes (Wicksell 1978b, 69). L'utilisation du crédit et des notes permet aussi d'augmenter la sécurité,

des paiements de longues distances, peuvent être remplacés par des paiements de courtes distances, des transferts entre deux banques voisines ayant des succursales dans le monde. Fondamentalement, nous avons tenté de montrer que cette hausse de la vitesse de la circulation permet de réduire les variations dans la valeur de la monnaie et par conséquent de faciliter l'expansion et la bonne santé de l'économie monétaire de Wicksell en fournissant des moyens autres que la non consommation pour la formation du capital réel et en réduisant l'instabilité et l'incertitude des systèmes.

En facilitant les investissements et particulièrement en les sécurisant, un système d'institution bancaire développé permettrait d'améliorer le crédit accordé aux acteurs de l'économie et de réduire les fluctuations dans les arbitrages entre investissements courts et investissements longs. D'une manière similaire, cela viserait à réduire le comportement d'une minorité d'acteurs qui agissent non pas en vue de la production, mais de la spéculation. En alternant successivement entre investissements courts et investissements longs ils participent aux fluctuations du taux d'intérêt naturel sur le capital néfastes à la stabilité des prix chez Wicksell et par conséquent à la stabilité des sociétés.

Introduire les institutions dans son raisonnement théorique semble permettre à Wicksell de réduire l'incertitude du futur, de spécifier les décisions des acteurs économiques et de cette classe quasi institutionnelle des entrepreneurs. L'économie politique de Wicksell a pour objectif de fournir une valeur de la monnaie stable dans le temps et dans l'espace. Au niveau théorique, la théorie marginaliste et l'équilibre général proposent une solution qui ne peut dépasser le simple état de fiction. Pour que la valeur de la monnaie soit stable, il faut que le taux d'intérêt normal soit effectif. Or ce n'est le cas que pour des économies primitives de troc en concurrence pure et parfaite. Nous nous sommes servis du taux d'intérêt normal comme point de départ pour notre raisonnement. Au niveau méthodologique, ce n'est qu'une simple hypothèse permettant de montrer que dans la réalité, les deux taux d'intérêts de Wicksell sont variables et généralement divergent. Et plus particulièrement le taux d'intérêt naturels sur le capital qui varie de manière erratique. Mais le cadre institutionnel permet de limiter ces variations par une augmentation de la sécurité et un rapprochement entre les acteurs de la société. Les variations peuvent être limitées, mais cela n'empêche pas le second problème constaté par Wicksell. Pour éviter de tomber dans un processus cumulatif, les banques doivent intervenir ex post pour modifier leur taux. Plus précisément, elles ne peuvent pas intervenir avant que les prix monétaires aient bougés. Cela tient au manque de données concernant le taux d'intérêt naturel. Dans cette optique, Wicksell milite pour le développement de statistiques institutionnelles, « le développement approprié de statistiques officielles » (Wicksell 1936, 43). Officielles car provenant d'institutions publiques et étatiques pour ainsi permettre à chaque acteur de la société d'avoir accès à des données a priori non biaisées et pertinentes.

Sur la base de telles données, des politiques discrétionnaires sont préférables à des règles strictes qui peuvent être néfastes pour l'économie politique. D'un côté il faut éviter un processus cumulatif des mouvements des prix monétaires. Et dans cette optique nous avons déjà vu que les institutions bancaires doivent faire varier leur taux d'intérêt sur les prêts dans le même sens que la variation des prix. Si les prix monétaires ont augmentés, alors les

banques doivent augmenter leur taux car celui-ci est relativement plus faible que le taux d'intérêt naturel sur le capital. Mais d'un autre côté, les institutions monétaires dont font parties les banques ont une place centrale dans l'économie monétaire. Elles doivent fournir la monnaie aux entrepreneurs et conserver la monnaie des acteurs qui n'en ont pas besoin pour la remettre dans la circulation. Ainsi la mise en place d'une règle stricte vis-à-vis des taux des banques peut déprécier l'économie monétaire et instaurer un climat pessimiste. Il existe des périodes de crises où des entreprises font faillites et ne peuvent donc rembourser ni la banque qui leur à prêter, ni leurs fournisseurs qui eux-mêmes risquent de faire faillite, il faut que les institutions bancaires prêtent de la monnaie pour que les entrepreneurs puissent poursuivre le processus de production. Une augmentation des prix monétaires semble préférable à une récession économique, une crise économique, qui aurait des effets plus négatifs sur le bien être de la société. Ainsi nous considérons, comme semble le faire Wicksell, que l'utilisation de politique discrétionnaire est plus à propos dans une économie monétaire qui repose sur l'habitude et des conventions dans un monde incertain.

Les institutions permettent d'instaurer un climat de confiance au niveau de la société dans son ensemble ce qui permet de stabiliser une économie monétaire originellement instable. L'accent est principalement mis par Wicksell sur le développement du crédit qui facilite à la fois la formation de capital dans la structure du capital, mais aussi la stabilisation de la valeur de la monnaie. Cependant, le système de crédit effectif à son époque n'est pas parfait. Il existe un problème qui tient au fait que de nombreuses personnes n'ont pas accès au crédit du fait de leurs revenus modestes (Wicksell 1936, 80). Or, si tout le monde ne peut pas avoir accès au crédit, il est normal qu'il faille conserver une quantité de monnaie plus conséquente au niveau de la société dans son ensemble, malgré les inconvénients d'une trop grande conservation de celle-ci. Pour que le système de crédit fonctionne, il faut que tout le monde ait accès aux crédits. Le fait que toute la société n'ait pas accès au crédit illustre bien un manque de justice sociale et économique dans le système. Or, l'un des enjeux de Wicksell est d'atteindre le bien être social le plus élevé, ce qui passe par une amélioration de la justice à la fois sociale et économique. C'est pour cela que l'économie politique de Wicksell se veut une science pratique proposant des réformes. Il faut augmenter la justice sociale pour atteindre la justice économique.

III.3. La science pratique de Wicksell : construction d'idéaux types et prises de positions politiques.

Pour comprendre comment Wicksell en arrive à raisonner dans un cadre institutionnel qui rend compte de variables globales, il faut revenir sur la définition qu'il donne de l'économie politique. Elle correspond à « la théorie de la manière de satisfaire les besoins humains qui donne la satisfaction la plus grande possible à la société dans son ensemble, en tenant compte des générations futures, aussi bien que des présentes » (Wicksell 1978a, 3). L'économie politique vise à satisfaire les besoins humains, mais pour la société dans son ensemble. Wicksell dit qu'il est important de travailler au travers d'un processus de prise de

décision coopérative et de regarder les conséquences qu'auront les théories une fois appliquées au niveau pratique. Pour mettre en place les actions requises par la théorie, Wicksell pense que dans un premier temps il faut améliorer le contexte de prise de décisions. Si les individus se sentent bien traités, ont une satisfaction suffisante, alors ils seront plus enclins à participer à la société et au système de production. C'est pour cela qu'il propose entre autre le suffrage universel qui donnerait une voie à l'ensemble des acteurs de la société. L'économie politique comme une science pratique permettrait selon lui d'être « capable, dans la théorie et dans la pratique, d'apporter des doctrines concernant la vie économique des nations, leurs économies internes et leurs rapports mutuels à un niveau plus élevé de clarté et d'harmonie » (Wicksell 1970, 32). Pour étudier ce niveau plus élevé il a été dit qu'il considérerait la société dans son ensemble, à un niveau global. Il ne se limite pas à une simple étude mais propose une approche théorique reposant sur une étude de cas spéciaux comme fondement de ses résultats qui constituent à leur tour ses propositions politiques pour améliorer la société dans son ensemble.

III.3.1. Il nous propose une analyse en termes de classes comme chez les classiques, plutôt qu'une analyse en termes d'individus isolés qui serait l'analyse marginaliste.

A partir du moment où le théoricien considère l'économie comme un tout, « il faut aussi prendre en compte les revendications de la classe laborieuse » (Wicksell cité par Johnson 2010, 193), le prolétariat, pour ainsi atteindre le bien être général. Cette classe représente la majorité de la population, et il souhaite défendre la majorité contre la minorité. Wicksell pensait que l'analyse économique devait être développée pour permettre un progrès humain, et réduire les problèmes sociaux. Et pour cela, il faut regarder les différentes classes de la société et non pas les acteurs isolés. Sur cet aspect, Wicksell délaisse l'analyse des trois écoles marginalistes pour se rapprocher de celle des théoriciens classiques.

Les théoriciens marginalistes s'interrogent sur la théorie de la valeur utilité à partir de constructions de fonctions d'utilités individuelles. Ce ne sont pas des classes qui agissent, mais des individus économiques isolés qui cherchent à maximiser leur utilité. Cette recherche se retrouve particulièrement dans l'héritage de la pensée walrassienne de l'équilibre général. La principale explication dont veut rendre compte le marginalisme est la formation des prix d'équilibres sur le marché concurrentiel. Un raisonnement en termes de classes n'est alors pas nécessaire et la formation des prix est expliquée par les fonctions d'utilités des individus et leurs différents choix. A l'inverse, les théoriciens classiques veulent rendre compte des questions de répartitions. Dans la société, à quelle part du revenu national chacun peut-il prétendre ? Pour le montrer un raisonnement en termes d'individus complexifie la tâche du théoricien. Il faut pouvoir regarder au niveau de la société dans son ensemble. Chez les classiques, trois classes sont présentes et se distinguent par leur rôle dans l'économie et les moyens dont ils disposent qui leur donnent accès à une certaine rémunération. Sont présentes les classes des travailleurs, des propriétaires fonciers, et la classe des capitalistes qui jouent un rôle primordiale dans la pensée des théoriciens classiques et particulièrement britanniques.

Pour appuyer notre argumentaire, nous reviendrons sur un point déjà développé. Lorsque nous avons présenté la théorie de la valeur de Wicksell, un aspect important de sa

pensée a volontairement été laissé de côté. Dans la détermination de la productivité marginale des différents facteurs de production, nous avons dit que Wicksell regardait les individus pris isolement et en fonction de leur produit marginal, une rémunération apparaissait. Plus précisément, pour les travailleurs, il est aisé de penser que Wicksell raisonne en termes d'individus isolés offrant du travail qui serait homogène. Mais « une qualité plus grande du travail ne peut, comme ce qui avait été supposé une fois, être réduit en termes de simple travail non qualifié ; en faite, au moins à n'importe quel moment donné, les différentes classes de travailleurs représentent des groupes distincts, chacun étant payé selon sa propre productivité marginale » (Wicksell 1978a, 113). Ce n'est plus la productivité marginale d'un travailleur isolé qui est considérée, mais c'est celle de la classe des travailleurs qui peut être subdivisée en d'autres sous classes. Cela permet à Wicksell de poser les questions relatives à la répartition du revenu national pour expliciter les variations des prix monétaires.

En considérant la société dans son ensemble plongée dans un temps mécanique et historique qui tient compte des générations passées, mais aussi des générations présentes et futures, il fait émerger plusieurs classes sociales comme chez les classiques. Lorsqu'il laisse de côté la monnaie pour se concentrer sur la théorie pure de la valeur, il n'y a que trois classes sociales. Les travailleurs, les propriétaires et une classe de capitaliste-entrepreneur. Nous avons vu que dans l'économie monétaire de production, ce ne sont plus les capitalistes comme chez les classiques qui ont une place centrale, mais les entrepreneurs. C'est pour cela que dans sa théorie monétaire, la classe des capitalistes-entrepreneurs se scinde en deux classes distinctes ayant des rôles et des parts du revenu national différents.

Les classes et les acteurs qui les composent ont des routines et des habitudes particulières. Les propriétaires fonciers sont de simples rentiers et ne cherchent qu'à ce qu'une plus grande partie de leurs terres soit utilisée. De la même manière les travailleurs en tant que classe tentent de survivre et de subsister en proposant des services productifs pour le processus de production. Pour les capitalistes et les entrepreneurs, la recherche d'un profit positif constitue la marche normale de cette classe. Mais dans la société considérée dans son ensemble, les acteurs ne peuvent agir de leur propre chef. Comme pour le cas des entrepreneurs les décisions qui sont prises sont « communes à tous les individus. Les effets sont par conséquent les mêmes que s'il y avait une coopération *consciente* pour une fin commune », il y a une certaine conscience de classe pour les acteurs. La société et le cadre institutionnel détermine les acteurs et par conséquent les classes sociales. Mais de la même manière, ces acteurs façonnent à leur image la société et les institutions. Ils font partis d'un « flux » commun correspondant à la convention. (Wicksell 1936, 154–55).

Ce principe est effectif au niveau global pour Wicksell, néanmoins, il existe des ententes de classes qui visent à augmenter la part du revenu national qu'ils peuvent s'approprier. Nous nous attarderons plus particulièrement sur les ententes dans la structure du capital que décrit Wicksell. Dans cette structure, le rallongement de la période de production ne profite pas à toutes les classes de la même manière. En effet, un rallongement de celle-ci signifie que la classe des capitalistes entrepreneurs, plus exactement celle des entrepreneurs qui participent au processus productif, doit augmenter sa demande de services productifs. En découle que la rémunération monétaire de ces services augmentent dans un premier temps. Si

les salaires augmentent, il faut augmenter la période de production pour que les capitalistes puissent continuer de maximiser leur intérêt. Le capital est alors absorbé en partie par l'augmentation des salaires et des rentes monétaires, et en partie par le rallongement de la période de production. De telle sorte que la quantité de capital total augmente moins ou pas et des travailleurs peuvent être mis au chômage. Et inversement, avec des salaires plus faibles, la période de production est plus courte, le capital qui était auparavant insuffisant permet maintenant de donner du travail à plus de travailleur, en partie du fait de la baisse de salaires et en partie du fait du raccourcissement de la période de production. Problème que nous avons déjà montré avec le paradoxe de l'épargne.

Comme bien souvent avec Wicksell, il nous rappelle que le cas idéal de la théorie n'est pas celui de la pratique. Si une des classes s'entend pour augmenter sa rémunération relativement à celle des autres, alors le changement de la durée de la période de production ne permettrait plus dans l'absolu de conserver des rémunérations positives pour tous. Ainsi, « il est toujours dans l'intérêt des capitalistes en tant que classe d'étendre la période de production » (Wicksell 1970, 130) pour que leur rémunération soit augmentée. Et ce alors qu'un tel comportement conduit à une diminution relative de la rémunération monétaire des autres classes. Au niveau des ententes les résultats sont alors différents au niveau individuel que représenterait la classe concernée, et au niveau de la société dans son ensemble. Ainsi, « La coopération entre les travailleurs pour augmenter leurs salaires et entre les employeurs et propriétaires fonciers pour baisser les salaires - qui entraîne que certaines terres ne soient pas cultivées - auront la conséquence de réduire la production » sociale (Wicksell 1978a, 142). En cherchant à améliorer leurs conditions d'existence au détriment de celle des autres classes, c'est la société dans son ensemble qui est impactée négativement. Cette possibilité d'entente que possèdent les classes peut alors conduire à attiser des conflits entre elles pour s'accaparer les ressources de la société. En agissant de la sorte, les acteurs ne font que suivre le flux de la classe à laquelle ils appartiennent.

Comme le disait Marx, « Ce n'est pas la conscience qui détermine l'existence, c'est l'existence sociale qui crée la conscience » (Marx 1967). Autrement dit c'est le fait d'appartenir à un groupe social ou à une société qui permet à l'acteur de se réaliser pleinement. L'Homme se fait lui-même au travers de ses œuvres, et sa spécificité tient au fait qu'il a des relations avec les autres Hommes, des relations sociales. Ce ne sont plus des individus en tant qu'individus qui agissent, mais des Hommes en tant qu'ils sont reliés entre eux dans leurs activités au sein de classes. Pourquoi rappeler cette approche marxienne alors que Wicksell refuse la théorie de la valeur travail de Marx. Pour rendre compte de l'économie politique de Wicksell, il faut avoir une approche économique. Mais cela ne suffit pas à rendre compte de la pratique. Il faut aussi avoir une approche d'historien, de sociologue, de philosophe pour produire une théorie qui ne tombe pas dans le domaine de la fiction.

L'approche méthodologique que Wicksell donnait à l'économie politique, i.e. ne pas être dans la pure déduction ou la pure induction, doit rendre compte de la vie pratique et par conséquent, l'économie politique doit tenir compte des enjeux du comportement des différentes classes. Ce sont des classes pas seulement du fait de leurs moyens de productions, mais aussi du fait de leur comportement et croyance. Wicksell prolonge l'analyse économique

de Marx⁹² en mettant l'accent sur des facteurs psychologiques et sociaux pour montrer que les rapports de classe sont des rapports antagonistes c'est à dire que les classes sociales ont des intérêts radicalement opposés tels que, si l'une satisfait ses intérêts, elle le fera au détriment de l'autre. Les ententes de classes possibles que nous venons de décrire sont porteuses de conflits et de rapports antagonistes. Une classe peut chercher à améliorer ses propres moyens d'existence au détriment des autres. La structure de production illustre bien ce phénomène. Mais la recherche de la liquidité semble plus à propos pour rapprocher le raisonnement de Wicksell de celui de Marx. En cherchant à conserver des biens ayant un pouvoir d'achat sur d'autres biens, la classe des entrepreneurs tend à privatiser les forces productives et a posséder un moyen de domination sur les autres classes. Néanmoins, cette domination n'est pas directement volontaire. L'habitude et la routine forcent la classe des entrepreneurs à agir ainsi pour se prémunir contre le futur.

En considérant l'économie dans son ensemble Wicksell voulait faire prendre conscience à la société que seule une minorité de la population possédait le pouvoir décisionnaire. La classe laborieuse constitue la majeure partie de la société suédoise de son époque, mais au niveau étatique elle n'est peu ou pas représentée. Sa philosophie était directement concernée par la pauvreté, la qualité de vie et l'aliénation sociale⁹³ de son pays, mais non par altruisme. Ces problèmes tiraient leurs racines dans les questions de population de Malthus. Il a une vision intéressante de la pauvreté et des classes laborieuses. La pauvreté n'est pas juste un niveau matériel d'existence. Il en parle comme une situation de non possession des besoins de nécessités et l'impossibilité de les atteindre⁹⁴ dans le contexte sociale de son époque. Dans cette optique, « Wicksell voyait l'économie [politique] comme une manière de permettre le changement social » (Johnson 2010, 188). Le but ultime que doit rechercher la société, c'est l'égalité devant la loi, la liberté la plus grande possible, et le bien être économique, ce qui passe par la coopération pacifique du peuple. Cette coopération n'est cependant pas possible a priori du fait des rapports de classes d'une nature conflictuelle et antagoniste. Wicksell critique la position révolutionnaire de Marx, mais il est aussi conscient du fait que chaque classe ne pèse pas le même poids dans la société. En donnant un poids égal à toutes les classes, comme avec sa règle unanimitaire sur la taxation⁹⁵, la coopération pacifique des classes pour améliorer les conditions de vie de la société dans son ensemble est possible autant au niveau théorique que pratique. Pour cela, il faut sortir de la théorie pure et constater les limites dans la pratique de la libre concurrence.

⁹² Chez Marx, l'approche des classes est économique avant tout dans le sens où elles correspondent à l'ensemble des individus situés dans le même rapport à l'appareil de production. L'appareil de production renvoyant aux forces productives agissant dans la sphère économique.

⁹³ Ici encore, un rapprochement avec la vision de Marx est possible.

⁹⁴ Un rapport de classe peut ici encore être établi entre classe possédant les moyens de nécessités et classe qui en est dépourvue.

⁹⁵ Il y aurait une volonté collective et unanime dans le choix de la taxation à mettre en place qui permettrait d'améliorer les finances publiques sans réduire le bien être de la société.

III.3.2. Une volonté de réforme sociale rendue possible par l'intégration des institutions au raisonnement économique et la mise en exergue des limites de la libre concurrence.

Dans la théorie de la valeur de Wicksell, il explique que la vision des écoles marginalistes au même titre que celle des classiques britanniques ne peut être complète. Cela ne tient pas seulement au rôle second accordé à la monnaie. Il écrit que « la plus importante objection [à la théorie de l'utilité marginale de la valeur] ... est sans doute le fait que notre hypothèse de concurrence libre *est* et ne peut être qu'imparfaitement réalisée » (Wicksell 1978a, 71). Wicksell reconnaît l'existence d'imperfection de marché dans toutes les branches de l'économie sauf aux endroits à faible économie d'échelle comme l'agriculture et le commerce de gros. Autrement dit, dans la majeure partie des cas des économies capitalistes développées, la libre concurrence n'est pas la norme et ne s'applique pas. Par libre concurrence nous entendons ce que Wicksell appelle « concurrence mutuelle » des acheteurs et vendeurs (Wicksell 1970, 72), une situation où l'intervention de l'Etat n'aurait pas sa place et où la concurrence s'appliquerait à tous les niveaux. Nous avons vu avec la réflexion sur le cadre institutionnel que Wicksell n'était pas contre l'intervention de l'Etat, dans un monde purement rationnel et concurrentiel⁹⁶, il n'y en aurait pas besoin. Cependant, dans le monde qu'il a sous les yeux, la libre concurrence n'est pas la norme et l'intervention de l'Etat peut aider à accomplir un but précis et désirable. Plus particulièrement, Wicksell constate l'existence de situations de monopoles. Il définit ces monopoles comme des cas où il y a « absence de concurrence, soit d'une manière absolue pour une certaine classe de biens [...] ou seulement d'une manière relative, dans une zone géographique définie » (Wicksell 1978a, 88).

Sa vision des monopoles s'applique à la fois aux monopoles privés et à ceux qui sont publics. Mais il n'accorde pas le même rôle néfaste pour l'économie à ces deux types de monopoles. C'est particulièrement lorsqu'ils sont privés qu'ils nuisent à la société dans son ensemble. Ces monopoles privés ne sont pas soumis aux principes qui prévalent sous la libre concurrence, et particulièrement dans la fixation des prix de leurs marchandises, et dans celle des rémunérations des différents facteurs. Dans les deux cas, c'est le simple bon vouloir du monopoleur qui les détermine. Dans le monde incertain qui nous intéresse, un tel comportement tend à augmenter l'instabilité économique des sociétés. Économique mais aussi social du fait que ces monopoles sont facteurs de privatisations de biens et participent aux rapports de forces dans la société et au sein même des classes. Le monopoleur restreint artificiellement l'offre de marché des marchandises (Wicksell 1978a, 88) ou des facteurs de productions en sa possession indépendamment des décisions des autres acteurs faisant partis de sa classe sociale. Comme pour le cas des ententes entre classes, ce comportement participe à l'augmentation de l'inégalité et à réduire la production sociale (Wicksell 1978a, 142).

Les monopoles privés existent dans la société, c'est un fait. Il n'est pas possible de les éliminer directement, dans cette optique, les secteurs où les monopoles sont présents, doivent être rendus publics et gérés de manière collective pour que toute la société en bénéficie. Autrement dit, il y aurait un passage d'une situation de monopole privé cherchant à dégager

⁹⁶ Ce serait le cas d'un monde où la libre concurrence prévaudrait pour Wicksell.

une rémunération supérieure à celles des autres classes de la société, à des monopoles publics dont l'objectif ne serait pas le profit. « Pour lui, la *raison d'être* des entreprises publiques était d'obtenir une meilleure allocation et utilisation des ressources de la nation que ce que les monopoles privés offraient, et non de les utiliser comme moyen de taxation indirect » (Uhr 1951, 835). C'est dans cette optique que nous avons caractérisé le rôle des institutions comme devant supporter le risque à la place des acteurs, mais aussi de redistribuer le produit social sans que cela ne soit a priori profitable pour elles. Il voulait aussi étendre le secteur public sous la forme des services sociaux. Plus exactement, « il considérait les services sociaux comme nécessaires et justifiés comme une forme de distribution secondaire ou social pour compenser les inégalités de revenus qui apparaissait dans la distribution primaire ou fonctionnelle aux possesseurs des facteurs d'après la productivité marginale des facteurs productifs » (Uhr 1951, 835). Lors de la distribution primaire, en situation de monopole, i.e. lorsque la libre concurrence ne s'applique pas, les différents facteurs de productions ne sont pas rémunérés au niveau de leur productivité marginale, et plus particulièrement, les travailleurs peuvent être lésés et tomber dans la misère.

Wicksell associe l'idée d'une maximisation du bien être sous conditions de libre concurrence aux physiocrates et à l'école de Manchester. Il y ajoute l'école marginaliste de Lausanne avec Walras et Pareto. Ce n'est que du point de vue de la production, et non de la valeur ou de la distribution, que Wicksell voyait la libre concurrence comme apportant les résultats optimaux dans le sens où cela tendrait à maximiser la production sociale de l'économie. Cependant l'économie politique ne peut traiter de la production sans la distribution pour être considérée comme une science pratique. Et dans cette optique, « il y a une contradiction à refuser cette possibilité [d'une combinaison de la part d'un groupe ou classe augmentant l'utilité totale pour toutes les classes] et d'un autre côté admettre qu'un changement dans la distribution de la propriété pourrait être à l'avantage de la classe la plus importante dans la société » (Wicksell 1897b, 162). Wicksell remet en cause les thèses de Walras et de Pareto qui ne raisonnent qu'en termes d'individus et non de classe. Pour parvenir à une augmentation du bien être social, Wicksell voulait principalement réduire les inégalités de propriétés (Johnson 2010, 188) qui constituent la source des conflits et qui participent aux ententes de classes.

Comme il a été dit, Wicksell montre que « la coopération entre les travailleurs pour augmenter leurs salaires et entre les employeurs et propriétaires fonciers pour baisser les salaires – qui entraîne que certaines terres ne soient pas cultivées - auront la conséquence de réduire la production, et seulement si la coopération résulte dans un collectivisme social la production maximale, possible physiquement et techniquement, pourra de nouveau être atteint » (Wicksell 1978a, 142). Autrement dit, dans la société, soit il y a une parfaite situation de libre concurrence, soit il faut faire intervenir l'Etat. Les monopoles privés qui existent dans la réalité empêchent qu'il y ait libre concurrence. Mais de la même manière, une situation initialement concurrentielle n'est pas à l'abri d'alliances entre classe qui se lient les unes contre les autres ne pouvant que tendre à diminuer la production sociale et réduire le bien être social de la société. Autrement dit, les maux et problèmes que cela soulève requièrent un remède lié *exclusivement* aux problèmes de distribution sociale du revenu, et non à ceux de la méthode de production la plus « avantageuses économiquement » (Wicksell 1978a, 142). Il

faut par conséquent trouver quelque chose d'autre que la libre concurrence pour atteindre un niveau auquel les acteurs de la société dans son ensemble pourront avoir la satisfaction maximum.

Dans le cas de la libre concurrence, la rémunération des facteurs se fait *nécessairement* au niveau de leur productivité marginale à l'équilibre. Dans la réalité, les systèmes économiques ne sont pas en situation de libre concurrence, dès lors, cette règle ne s'applique pas parfaitement et des différences entre les productivités marginales et les rémunérations sont courantes. « C'est une erreur de penser comme évident – comme c'est souvent fait – que toutes les personnes en bonne santé capables de travailler doivent être capables de vivre de leur travail seul, sauf si le pays (dans le sens vulgaire) est sur peuplé. A l'inverse, il est concevable que la production totale de la société devrait être assez large pour tous, mais que la productivité marginale du travail est néanmoins si petite que le travail a seulement une faible valeur économique » (Wicksell 1978a, 143). Wicksell se place en défenseur de la classe la plus faible de la société. La plus faible, mais aussi la plus pauvre d'où la référence à la surpopulation et à sa vision néo malthusienne. Selon cette vision, la population la plus pauvre a tendance à se reproduire plus rapidement, d'une manière exponentielle alors que les ressources d'un pays augmentent plus lentement. Ainsi, en aidant les classes laborieuses, il veut éviter qu'il y ait une pénurie de ressources au niveau social. Il faut alors qu'il y ait une intervention d'institutions publiques pour pallier à cette faible rémunération, soit en proposant un monde plus égalitaire, soit plus simplement en participant à la redistribution pour combler les lacunes de la libre concurrence, ou de la réalité économique, et ainsi tendre vers une plus grande justice à la fois sociale et économique, qui permettrait in fine de pacifier les relations au sein des sociétés, mais aussi entre celles-ci.

Il fournit ainsi une première approche du besoin de l'intervention des autorités publiques à la fois dans la production et la distribution du produit social dans l'intérêt de la communauté conçue comme un *tout*. Mais pour l'intervention publique, il faut que ce soit fait de manière démocratique pour être *raisonnablement* sûr que le remède ne soit pas pire que le problème à solutionner, d'où la nécessité de prendre en compte les rapports de classe et de faire participer la classe laborieuse à la prise de décision. Wicksell critique la pensée ultra libérale où l'Etat ne serait pas pris en compte et qui ne proposerait que des solutions temporaires et locales incomplètes. « En un mot, l'échange libre en économie peut être comparé à la méthode du 'trusting to nature' dans la médecine – quand les docteurs ne savent pas, mais laissent la nature appliquée son propre remède » (Wicksell 1978a, 82). C'est ce que veut dire le terme de physocratie pour Wicksell. « Dans un système en parfaite santé, c'est certainement, le seul traitement correct », cela ne veut pas pour autant dire que la théorie soit scientifique.

Wicksell voyait l'économie politique comme un « programme révolutionnaire »⁹⁷ approfondie pour atteindre le changement social (Johnson 2010, 188). Il préfère les réformes parlementaires que la révolution marxiste. Comme il a déjà été dit, un des points de départ de Wicksell dans son approche socio-économique, c'est le conflit. Il y a conflit parce qu'il y a de la rareté et que les rapports de classes oppose la classe possédante et la classe dépossédée. Par

⁹⁷ Programme révolutionnaire, mais sans qu'il y ait de violence.

conséquent, il faut viser à réduire au maximum les conflits au sein de la société pour au contraire tendre vers une coopération pacifique au niveau de l'économie mondiale. Ainsi, la « réforme de la structure légale et économique de la société était nécessaire pour garantir le gain social le plus grand possible » (Johnson 2010, 188). Dans la société de son époque, ceux qui sont le moins représentés au parlement sont aussi ceux qui sont le plus désavantagés par le système en vigueur. La réforme de la structure légale et économique de la société est alors nécessaire pour garantir le gain social le plus grand possible. Il ne se posait pas la question du financement des réformes sociales dans son état développé, il avait l'espoir de paix, qu'il n'y ait plus de guerre et par conséquent qu'il n'y ait plus besoin d'allouer de budget à la défense et l'armement. Ainsi, il était favorable aux différents partis socialistes et travailleurs, parce que ces parties voulaient arriver au pouvoir non pas par une révolution mais par des réformes sociales pacifiques. Les travailleurs auraient alors un poids plus important et pourraient faire entendre leur voix contre les autres classes. C'est ce qui nous permet d'avancer que pour Wicksell, le progrès au niveau économique proviendrait des relations sociales pacifiées, et des relations politiques apaisées. Il ne faut pas oublier que derrière ses visées théoriques, Wicksell avait une réelle volonté pratique, il voulait confronter ses pensées à la réalité et cela passe par des réformes. Au final, il était convaincu que ces changements au niveau social seraient bénéfiques pour toute la société autant au niveau de la justice qu'au niveau économique (Johnson 2010, 189). Il faut prendre en compte les institutions et les facteurs sociaux-historiques, et ne plus se limiter à la simple prise en compte des facteurs économiques comme la libre concurrence.

Pour conclure notre exposé sur le rôle de réformateur social de Wicksell, il faut rappeler le fait que la question des réformes économiques et sociales, sur des bases *raisonnables* « reste la plus importante des problèmes économiques ». Wicksell continue en disant que « sa réalisation dépend de la coopération internationale qui doit être à la fois permanente et ample par nature » (Wicksell 1936, 196). L'objectif de l'économique ne doit pas être l'intérêt privé, mais la paix, l'intérêt international et collectif⁹⁸. Autrement dit, une fois sortie d'une situation initiale conflictuelle reposant sur les rapports de classes antagonistes, alors et seulement alors, le bien être social maximum pour la société pourrait être atteint. Le changement ne peut pas se faire en une seule fois sous risque d'un effondrement du système. Wicksell est optimiste et en voyant, en montrant, et explicitant les défauts de la libre concurrence et des monopoles, il cherche à provoquer une prise de conscience au lecteur et aux générations futures pour permettre le changement social, économique et politique. C'est dans cette optique que son œuvre théorique suit une méthodologie bien particulière que nous nous proposons de caractériser comme reposant sur des sortes de faits stylisés ou d'idéaux types.

⁹⁸ « J'accueille avec joie toute nouvelle étape vers l'unité des nations pour des fins économiques et scientifiques, du fait que cela ajoute une protection supplémentaire à la préservation et au renforcement de ce bien sur lequel la réalisation de tous les autres biens, à la fois matériels et immatériels, dépend – la paix internationale » (Wicksell 1936, 196).

III.3.3. Un cadre de faits stylisés ou d'idéaux types « à la Wicksell ».

Wicksell parlait de l'économie politique comme d'une science pratique impliquant un programme révolutionnaire. Celui-ci contenait plusieurs parties interdépendantes pour résoudre les problèmes théoriques et pratiques majeurs que son analyse avait relevés. Notre travail a été de montrer ces problèmes et les propositions théoriques de Wicksell pour les dépasser comme pour le cas des monopoles privés, des inégalités de revenu et de richesse, et de l'instabilité économique attribuée principalement à la non-stabilité de la valeur de la monnaie avec le risque d'un processus cumulatif de mouvements des prix. Ses apports théoriques ont été développés et nous nous proposons désormais de revenir sa méthodologie particulière qui lui permet de telles avancées théoriques et qui a conduit de nombreux auteurs à caractériser Wicksell d'économiste des économistes et de Marshall suédois⁹⁹ (Frisch 1952).

Pour comprendre sa méthodologie et son étude à un niveau global, il faut revenir sur une distinction entre deux méthodologies scientifiques. L'approche holiste et l'individualisme méthodologique. Le holisme est la méthode d'approche des phénomènes qui consiste à expliquer les éléments à partir du tout. Autrement dit, en économie, une approche holiste consistera à dire que le comportement des individus trouve son explication au niveau de la société. À l'inverse, l'individualisme méthodologique considère que les concepts et les 'lois' propres aux sciences sociales sont réductibles aux individus et à leurs motivations propres (Nadeau 1999, 321). De manière générale, l'approche holiste considère que la société façonne l'individu, alors que l'individualisme méthodologique explique que ce sont les individus qui façonnent la société.

Wicksell ne fait pas allusion à ces deux approches malgré le fait qu'il étudie la *Methodenstreit* entre Menger et Schmoller qui pose en substance le débat autour de ces deux approches (Wicksell 1970, 30)¹⁰⁰. L'analyse de Wicksell semble tout du moins tenir compte d'une remarque que nous considérons comme centrale et qui se trouve explicitée par C. Mouchot. « Commençons par rappeler une évidence de simple bon sens : l'individu n'existe pas sans la société, et réciproquement. Ce simple rappel suffit à montrer qu'individualisme méthodologique et holisme constituent précisément ce que nous appelons des causalités croisées ; les deux approches sont donc essentiellement complémentaires : vouloir expliquer la réalité sociale exclusivement par l'une ou l'autre est automatiquement une garantie de non-scientificité si le but de la science est finalement de comprendre la réalité » (Mouchot 2003a, 216-17). L'individualisme méthodologique n'est pas concevable sans une structure sociale qui donne sens aux actions des acteurs sociaux. Et de la même manière, sans les individus qui la composent, la société ne pourrait exister, parler de société implique nécessairement de s'intéresser aux acteurs de celle-ci.

Dans son approche pragmatique et son objectif de science pratique, Wicksell veut justement expliquer la réalité complexe de la société. C'est dans cette optique qu'il réalise la distinction que nous avons étudiée entre niveau individuel et collectif pour montrer que les

⁹⁹ C'est Schumpeter qui pour la première fois utilisera ce terme dans une lecture qu'il fera en mémoire de K. Wicksell.

¹⁰⁰ Nous n'avons pas développé directement la vision qu'à Wicksell sur ces deux courants. Pourtant les liens qu'il a à ces courants et plus exactement à l'école historique allemande nous intéressent particulièrement.

conséquences des décisions à ces deux échelles divergent généralement. Son approche particulière des classes permet aussi de dépasser l'approche purement holiste ou individualiste. Les décisions des classes et particulièrement celles de la classe des entrepreneurs à tendance à modifier fondamentalement la société. Les individus sont déterminés au sein des classes et doivent rester dans un « flux ». Il faut ajouter au raisonnement en termes de classes le cadre institutionnel dans lequel il se place. Les institutions, les habitudes, vont à leur tour façonner les acteurs économiques et sociaux en leur imposant des choix dans la continuité de ce qui avait auparavant été observé. Cela se retrouve particulièrement dans son économie monétaire où la monnaie est considérée comme purement conventionnelle et où les biens décrits comme liquides au niveau de la société dans son ensemble sont ceux qui sont considérés comme tel par le plus grand nombre d'acteurs. L'approche particulière de Wicksell lui permet ainsi de mettre l'accent comme il le souhaite sur le niveau individuel ou sur le niveau collectif de la société. La science pratique qu'il propose permet alors de mettre en place des actions sociales et politiques pour chaque échelle. Pour ce faire, il introduit une méthodologie particulière qui lui a valu le surnom de Marshall suédois comme il a été dit.

« Pour l'individu le futur est toujours dans un haut degré incertain » (Wicksell 1978a, 211), il en va de même pour le théoricien qui étudie le monde qu'il a sous les yeux et qui par conséquent ne peut prétendre prédire les événements futurs d'une manière exhaustive. Pour rendre compte de la complexité de la réalité, Wicksell propose d'avoir recours à des abstractions, des hypothèses consistant à séparer ou isoler un élément d'une représentation ou d'un concept, en portant spécialement l'attention sur lui et en négligeant les autres. Il fixe néanmoins les limites de l'abstraction dans le sens où « les hypothèses doivent être fondées sur la réalité, i.e., contenir au moins quelques éléments de la réalité... ou alors tout raisonnement à partir de celles-ci serait stérile [...]. De plus, les conditions dont nous faisons abstractions doivent être relativement non essentielles, au moins vis-à-vis des questions que l'on considère » (Wicksell 1978a, 9). Une approche qui reposerait sur des hypothèses irréalistes ou fictives ne pourrait prétendre rendre compte de la réalité ou avoir la prétention de se poser comme une science pratique. Les abstractions qui doivent être faites sont celles ayant un lien avec le monde réel, la société, pour ne pas tomber dans la fiction.

Tout au long de notre travail il a été question de l'aspect d'économiste des économistes de Wicksell, de la synthèse théorique qu'il réalise à partir de différents auteurs. Cette synthèse se retrouve aussi au niveau de sa méthodologie avec la prise en compte du temps provenant de J. S. Mill. Wicksell était un lecteur assidu de Walras et de l'école autrichienne de Menger. Il se propose d'ailleurs de séparer ses œuvres théoriques en différentes parties à la manière de Walras comme nous l'avons vu. L'économie politique se divise en partie théorique pure et partie pratique. Cette intuition de Wicksell est ce qui le pousse à réaliser des abstractions de la réalité, abstractions que nous qualifierons d'idéaux types ou de faits stylisés.

Cette notion d'idéal type est présente dans les *Éléments d'économie politique pure* de Walras et d'une manière similaire, Weber propose sa propre vision des idéaux types. Ces idéaux types sont « les concepts formés par un processus logique au cours duquel les

caractéristiques essentielles abstraites de phénomènes sont combinés ; une importance excessive est attachée aux aspects spécifiques des ces phénomènes. Ils sont destinés à indiquer les normes au regard desquelles on peut juger la mesure dans laquelle les phénomènes ou les événements historiques pris en eux même correspondent à des potentialités objectives » (Pribram and Bernard 1986, 231). Le type idéal est avant tout un moyen de connaissance. (Paugam 2010). Il consiste à tirer les traits de la réalité, construire différentes réalités extrêmes. Ainsi l'abstraction constitue une des approches méthodologiques dominantes en économie, et pour son économie politique, Wicksell y a recourt sous la forme de cas limites ou de cas extrêmes¹⁰¹.

La méthodologie des cas limites que propose Wicksell prend la forme de construction de cas qui peuvent sembler totalement imaginaires, mais qui sont en fait des abstractions de la société qu'il a sous les yeux et des différentes formes que celle-ci pourrait prendre en fonction des réformes appliquées. C'est une méthode qui prend la forme de l'utilisation de cas imaginaires limites qu'il tente de développer au maximum pour montrer que la réalité est toujours une combinaison de plusieurs cas limites. Il étudie ainsi une économie de troc, puis introduit progressivement des situations plus complexes. Lorsqu'il introduit la monnaie et le crédit dans son raisonnement, il commence par décrire le cas d'un monde où la monnaie n'est qu'un voile, et va jusqu'au cas où la monnaie est un lien social entre les acteurs économiques et où celle-ci n'a plus de forme matérielle. La compréhension de ces cas permet alors une approche plus lisible de la complexité du monde réel. Il explicite cette méthodologie d'une façon claire dans le cas de sa théorie monétaire. « Le système monétaire employé réellement dans les différents pays peut être vu comme une combinaison de ces deux cas extrêmes [un cas de troc et un cas de pur crédit]. Si nous pouvons obtenir une image claire des causes responsables de la valeur de la monnaie dans ces deux cas imaginaires, nous devrions, je pense, avoir trouvé la clé pour une solution aux complications que le système monétaire montre dans la pratique » (Wicksell 1936, 70–71). En explicitant les problèmes théoriques et pratiques dans des cas imaginaires qui correspondraient à des positions extrêmes des sociétés, une société sans monnaie ou une société où tous les règlements sont faits au sein d'une seule banque sous la forme d'un livre de compte, alors il pourrait être envisager de proposer des solutions pratiques pour les sociétés. En effet, il suffirait de réaliser une combinaison des solutions pour les différents cas pour correspondre à la réalité.

Pour saisir au mieux la complexité du monde réel sans tomber dans l'explication des systèmes passés ou de fictions qui seraient la conséquence d'un raisonnement purement inductif ou déductif, Wicksell a toujours une position intermédiaire pour tendre vers plus de réalisme. Il énonce les deux cas extrêmes et montre que la réalité se situe entre les deux. Il cherche alors à proposer des solutions variables en fonction du rapport entre les deux extrêmes. Ainsi, lorsque Wicksell « imagine les cas extrêmes, c'est un peu comme la marchandise étalon de Sraffa imaginaire dans la construction, mais réelle dans son utilité » (G. Chiodi 1991, 88). Wicksell explique un cas qui est certes imaginaire, mais qui n'est pas

¹⁰¹ Les faits stylisés que proposera N. Kaldor en macroéconomie reprennent les traits principaux de cette approche, avec la mise en exergue de faits « typiques » de l'économie, qui peuvent être significatifs sans pouvoir être chiffrés et qu'il faut par conséquent abstraire dans un premier temps pour expliquer leur influence sur l'économie politique.

totalemment aberrant. Il en montre les avantages et les inconvénients de manière relativement simple permettant ainsi au plus grand nombre de le comprendre et d'en débattre. C'est un outil méthodologique important, pour montrer les tendances historiques du capitalisme et de l'économie politique et en comprendre le fonctionnement.

Pour cela, Wicksell raisonne avec une approche qui lui vaudra le surnom de Marshall suédois de la part de Schumpeter dans l'éloge qu'il rédigera sur Wicksell à la mort de celui-ci. Il utilise une méthode qui peut être qualifiée de « pas à pas » que nous avons déjà abordé lorsqu'il a été question du temps mécanique chez Wicksell. Celle-ci consiste à approcher la théorie et la réalité étape par étape du fait de la complexité du réel. Une analogie est alors possible avec la méthodologie de Marshall qui considère que « la fonction de l'analyse et de la déduction en économie n'est pas de forger une longue chaîne de raisonnement, mais de forger correctement de nombreux petits chaînons de raisonnement et des liens individuellement connectés » (Marshall 1890, 639). Il est important de comprendre les différents liens entre les concepts à la base du problème pour prétendre vouloir expliciter le monde réel dans toute sa complexité. Wicksell commence par donner la définition à la base de son étude, i.e. le cadre de la politique économique. En faisant cela, il permet au lecteur de comprendre les enjeux de la théorie qu'il compte nous proposer avant même d'avoir annoncé les débats théoriques dont il va parler. Wicksell peut alors proposer sa théorie, non pas d'une manière frontale, mais en passant pas les théories qui l'ont précédées, en les expliquant, et en les synthétisant pour les clarifier, une sorte d'économiste des économistes. Sa formation initiale de mathématicien lui a apporté une certaine méthodologie pour tenter de dépasser les autres approches peu porteuses en économie. La construction de petits chaînons, l'analyse pas à pas chez Wicksell permet « de faire abstraction des détails confus et des interrelations, et d'isoler les forces à l'œuvre dans des cas simplifiés, hypothétiques contenant des éléments définis de la complexe réalité économique que la théorie cherche à comprendre ». Et à cela il ajoute la prise en compte de l'histoire qui permet au final « [d']offrir un guide ou interpréter les résultats des politiques économiques publiques et privées » (Uhr 1951, 831), rejoignant parfaitement sa vision de l'économie politique comme d'une science pratique et justifiant encore une fois l'utilisation de faits stylisés ou d'idéaux types.

Enfin, il fait deux hypothèses qui suivent son raisonnement dans le cas de la théorie statique avec l'idée d'une économie considérée dans son ensemble dont il a déjà été question pour montrer les différences entre le niveau individuel et le niveau collectif, et une hypothèse d'Etat stationnaire sur laquelle nous nous proposons de revenir. Cet état se caractérise principalement par un stock de travailleurs et de terres qui est donné qu'il combinera avec sa vision néo malthusienne de la théorie de la population pour trouver dans son analyse dynamique une quantité optimale de travailleur. C'est du fait de son raisonnement qui passe par la théorie de la population qu'il fait coïncider l'Etat stationnaire avec une situation de plein emploi. Cette notion de position d'état stationnaire, d'équilibre stationnaire est importante dans les travaux de Wicksell¹⁰². Il revient à l'approche qui consiste à aller du plus simple vers le plus compliqué et il y a ainsi un sens double lorsque Wicksell parle de

¹⁰² « sous la condition d'équilibre stationnaire, qui, comme hypothèse la plus simple possible, devrait servir de point de départ de toutes les discussions économique » (Wicksell 1936, 126).

conditions stationnaires. Les hypothèses statiques lui servent comme outils d'analyses. Mais il les utilise aussi comme « prévision spéculative du trend de l'histoire » (Uhr 1960, 75), des sortes d'idéaux types encore une fois pour tenter de dégager certaines régularités historiques lui permettant de faire des comparaisons statistiques et historiques¹⁰³ à un niveau global. En prenant cette hypothèse comme point de départ, le théoricien peut partir d'une situation qui est normalement à l'équilibre pour atteindre une situation qui en général ne l'est pas. Autrement dit, c'est un outil méthodologique qui permet de mettre en évidence que le cadre standard d'application de l'économie politique n'est pas l'équilibre général de libre concurrence, mais à l'inverse le déséquilibre et l'instabilité qui justifie l'intervention institutionnelle. Ainsi, la position d'équilibre n'est qu'une position de référence, et non une position de convergence.

Le raisonnement abductif de Wicksell pour rendre compte de son économie politique passe ainsi par un raisonnement entre holisme et individualisme qui prend en compte les classes sociales et les relations entre le niveau individuel correspondant à l'acteur isolé et le niveau global, collectif de la société dans son ensemble. Le processus d'abstraction qu'il réalise est alors utile pour rendre compte de la complexité du réel, et ces sortes d'idéaux types que sont les cas limites de Wicksell mettent en évidence les politiques à mettre en œuvre en fonction de la position des économies et des sociétés. Il faut par conséquent s'interroger non plus sur la théorie de la production d'un côté et la théorie monétaire d'une autre, mais le raisonnement doit tenir compte de la production, de la distribution et de la monnaie d'une manière conjointe. Cela passe par la mise en exergue de faits « typiques » de l'économie, pouvant être significatifs sans pouvoir être déterminés de manière précise dans la réalité, pour ensuite réaliser une sorte de synthèse entre plusieurs de ces faits « typiques » et montrer les tendances historiques du capitalisme et de l'économie politique pour en comprendre le fonctionnement. Ainsi Wicksell réaliserait des synthèses de faits typiques au même titre qu'il réalise une synthèse du monde ancien pour découvrir un monde nouveau et permettre l'émergence d'un cadre d'analyse dynamique à un niveau global.

¹⁰³ Avec sa volonté d'utilisation de données et de statistiques d'Etat, Wicksell se rapproche une fois encore de la première école historique allemande de Roscher.

Conclusion

La question qui a guidé le présent mémoire consistait à s'interroger sur le rôle joué par la définition de l'économie politique de Wicksell et son approche pragmatique pour penser quelque chose proche de ce que nous avons appelé macroéconomie moderne. Pour ce faire nous avons retenu la définition que donne Keynes de la macroéconomie dans sa *Théorie Générale* comme l'étude du fonctionnement du système économique pris dans son ensemble. D'autres définitions existent de la macroéconomie, mais nous espérons que notre exposé a permis de justifier notre choix de retenir la vision de la macroéconomie comme d'une discipline traitant du niveau global de la société plutôt qu'une autre qui insisterait sur les fondements microéconomiques de la macroéconomie qui constitue la définition standard de la discipline aujourd'hui pour l'économie dominante (De Vroey and Malgrange 2006, 2).

Nous avons de justifier la définition que pose Wicksell pour l'économie politique comme une « science pratique » permettant d'atteindre une théorie donnant la satisfaction la plus grande possible à la société dans son ensemble. L'économie politique vise à satisfaire les besoins humains, mais pour la société dans son ensemble et non pas pour quelques individus privilégiés. Mais alors même qu'il veut rendre compte d'un ensemble, la théorie de la valeur que nous avons étudiée dans notre premier chapitre traite d'un niveau d'étude qui est celui d'un individu isolé, notre Robinson seul sur son île déserte. Ce point de départ n'est rien de plus qu'un outil analytique permettant d'entrer dans le monde ancien de la théorie de la valeur, le cadre des anciennes théories pour en faire ressortir les points positifs, et les limites sous la forme d'une synthèse. L'analyse ne peut se limiter à un caractère purement théorique pour Wicksell qui veut rendre compte in fine de la pratique. C'est pour cela qu'il montre la limite du cadre de pensée marginaliste pour la valeur d'échange. Le raisonnement en termes de prix relatifs ne peut que confirmer l'idée de Wicksell que la nouvelle théorie de la valeur est incomplète. Chaque école marginaliste propose sa propre approche reposant sur des méthodes particulières.

Mathématicien de formation, utilitariste dans la lignée de J.S. Mill et prenant en compte les comportements des acteurs, il peut analyser les différentes approches théoriques des problèmes qu'il veut résoudre pour ensuite le synthétiser dans une nouvelle théorie de la valeur. Autrement dit, nous avons commencé par la critique du monde ancien, pour découvrir le monde nouveau de Wicksell qui prend la forme d'une synthèse. Celle ci permet de sortir de la fiction d'un simple équilibre générale pour se tourner vers une théorie rendant compte de la complexité du réel. Les principes théoriques qu'il propose doivent être évalués vis-à-vis des effets qu'ils vont avoir sur le monde, à l'efficacité des actions qu'ils permettent dans la vie pratique, ce n'est pas la théorie en soi qui a une importance. Ses conséquences pratiques vont se modifier, et les dimensions normatives et positives ne sont pas séparées dans la théorie. Pour ce faire, il utilise plusieurs outils méthodologiques que nous considérons comme étant les plus pertinents pour traiter des systèmes dans leur ensemble et rendre compte de la pratique. C'est dans cette optique qu'il réalise la distinction que nous avons étudié entre niveau individuel et collectif pour montrer que les conséquences des décisions divergent généralement lorsque l'une ou l'autre échelle est considérée. Son raisonnement en termes de

classes permet aussi de dépasser l'approche purement holiste ou individualiste, l'individu n'existe pas sans la société, et réciproquement. Les décisions des classes et particulièrement celles de la classe des entrepreneurs à tendance à modifier fondamentalement la société. Les individus sont déterminés au sein des classes et doivent rester dans un « flux ». Il faut ajouter au raisonnement en termes de classes le cadre institutionnel dans lequel il se place. Les institutions, les habitudes, vont à leur tour façonner les acteurs économiques et sociaux en leur imposant des choix dans la continuité de ce qui avait auparavant été observé. La science pratique qu'il propose permet alors de mettre en place des actions sociales et politiques pour chaque échelle.

Pour les acteurs sociaux, le futur est toujours dans un haut degré incertain, il en va de même pour le théoricien qui étudie le monde qu'il a sous les yeux et qui par conséquent ne peut prétendre prédire les événements futurs d'une manière exhaustive. Pour rendre compte de la complexité de la réalité tout en gardant une visée pragmatique, Wicksell propose d'avoir recours à des abstractions, des hypothèses consistant à séparer ou isoler un élément d'une représentation ou d'un concept, en portant spécialement l'attention sur lui et en négligeant les autres. Une approche que nous avons caractérisée d'idéaux types, les cas limites de Wicksell. Pour saisir au mieux la complexité du monde réel sans tomber dans l'explication des systèmes passés ou de fictions qui seraient la conséquence d'un raisonnement purement inductif ou déductif, Wicksell a toujours une position intermédiaire pour tendre vers plus de réalisme. Il énonce plusieurs cas typiques et montre que la réalité prend la forme d'une combinaison de ces cas. Wicksell explique un cas qui est certes imaginaire, mais qui n'est pas totalement aberrant. Le monde est trop complexe pour qu'il soit expliqué entièrement au niveau pratique. La construction de cas extrêmes permet de regarder des cas hypothétiques ne pouvant pas être poussés plus loin. Il en montre les avantages et les inconvénients de manière relativement simple permettant ainsi au plus grand nombre de le comprendre et d'en débattre, il est alors possible de réaliser une sorte de synthèse entre plusieurs de ces faits « typiques » et montrer les tendances historiques du capitalisme et de l'économie politique pour en comprendre le fonctionnement.

Sa méthodologie qui nous a semblée être la plus déterminante tient dans son introduction du raisonnement temporel. Tout ne peut pas arriver en une seule fois. Par conséquent, vouloir rendre compte du système dans son ensemble nécessite de prendre en compte les générations présentes, mais aussi celles passées et futures. L'importance économique du temps lui permet d'avoir une analyse dynamique et de proposer des principes pratiques rattachés avec le contexte de son époque. Cet aspect temporel se retrouve particulièrement lorsqu'il définit le capital à partir des apports autrichiens et britanniques. Plus particulièrement, nous avons tenté de montrer que Böhm Bawerk avait eu une importance déterminante dans la construction de l'œuvre théorique de Wicksell. Il nous propose alors une définition qui soit en accord avec le langage de l'époque et prenant en compte le temps. Il peut faire apparaître les biens capitaux de type 'rent earning' ainsi que les biens capitaux réels sur la base de sa notion de durabilité. Le stock de capital social, i.e. le stock de biens capitaux dans la société dans son ensemble n'est pas qu'un simple stock de biens homogènes. Il faut prendre en considération les différentes formes des capitaux qui donnent accès à des revenus différents et par conséquent permettre aux acteurs de choisir que

type de capitaux acquérir. Cette idée de tenir compte de la durabilité des capitaux et des revenus différents se retrouvera d'ailleurs dans une forme proche dans le chapitre 11 de la *Théorie Générale* de Keynes avec la notion d'efficacité marginale du capital. La distinction entre les différentes durabilités des biens capitaux et les revenus auxquels ils donnent accès permet de penser dans un cadre de structure du capital, une quantification temporelle claire du capital tenant compte de la durabilité et des variations possibles du capital dans deux dimensions. Une approche dynamique de l'économie peut alors être envisagée telle que nous l'avons décrit dans le troisième chapitre en montrant les conséquences d'une variation du taux d'intérêt naturel sur le capital, n'étant pas fixe ou inaltérable en magnitude.

Pour appréhender cette analyse dynamique nous avons du montrer la forme que prend l'économie politique dans la pratique chez Wicksell. Près de 40 ans avant Keynes, il montre l'existence d'une économie monétaire (de production) pour rendre compte du niveau global de la société. Wicksell part d'un constat, sa théorie de la valeur n'est pas complète, il faut pouvoir mesurer les valeurs dans une unité commune pour tenter d'expliquer le monde réel. N'importe quelle marchandise peut servir de mesure de la valeur, d'unité de compte, tant qu'une confiance lui est accordée par les acteurs de la société dans laquelle elle est choisie. La monnaie n'est pas une simple variable exogène que le théoricien introduit a posteriori pour étudier les systèmes. C'est un rapport social qui repose sur la croyance et la convention dans une unité de compte. Elle n'a rien de naturelle mais provient de l'économie politique et de la société, du système lui même. Par conséquent, elle est source de conflit. Conflit autour de la détention de la liquidité, nous rappelons la définition que nous avons donné de ce terme, comme d'un bien accepté par les autres acteurs et qui confère un certain pouvoir d'achat parce qu'il est accepté par ces mêmes acteurs dans l'échange. Est liquide ce que les autres vont considérer comme liquide. La monnaie peut par conséquent comme nous l'avons montré, être considérée comme endogène et permettre d'étudier la société dans son ensemble. La fonction de l'économie monétaire chez Wicksell est de permettre d'obtenir un niveau d'analyse plus général que celui permit par l'économie de troc marginaliste. Cette idée est présente chez Wicksell dès son *Interest and Prices* de 1898, ce qui marque une petite révolution dans l'histoire de la pensée du fait du blocage conceptuel autour de la neutralité de la monnaie à cette époque.

La distinction entre les prix monétaires et les prix relatifs nous a servit à montrer que la nature de l'équilibre sur le marché de la monnaie est distincte de celui sur le marché des biens. La distinction principale tient dans le fait que les forces qui déterminent les valeurs sur le marché des biens et celles qui déterminent la valeur sur le marché de la monnaie sont d'une nature différente. Et alors que le monde ancien cherchait à expliquer les mouvements des prix relatifs, Wicksell veut trouver la cause du mouvement des prix monétaires. Les mouvements dans le niveau absolu des prix provoquent comme nous l'avons étudié des perturbations dans la valeur de la monnaie. Celle-ci servant à déterminer les différentes variables de la société dans son ensemble, il peut être dit que les mouvements des prix monétaires sont sources d'instabilités et de cycles économiques. A cela s'ajoute l'importance accordée à la vitesse de circulation. Celle-ci n'est plus constante comme chez les quantitativistes. A l'inverse, elle peut même être accéléré de manière infinie, mais seulement virtuellement. Et ce du fait de la place accordée aux institutions dans l'analyse wicksellienne. Le capital réel n'est pas prêté, il

est acheté ou vendu contre de la monnaie. Et c'est ce capital réel qui permet d'augmenter le produit social. Ainsi, lors du processus de production et des différentes périodes, plus la vitesse de circulation va être importante, plus cela va permettre de se procurer facilement et rapidement du capital réel pour répondre aux besoins de la production, et ainsi permettre une augmentation du produit social de l'économie. Dans un monde d'incertitude, ce sont les institutions qui sont en capacité d'améliorer cette vitesse de circulation pour la société dans son ensemble. De cette manière, l'investissement global et l'épargne globale peuvent augmenter et permettre d'atteindre des revenus monétaires globaux plus importants pour tous les acteurs de la société.

Plus précisément, Wicksell participe à l'émergence de l'idée que le système laissé à lui-même est fondamentalement instable du fait des mouvements des prix monétaires qui jouent sur l'état de confiance de la société. Pour cela, il utilise une hypothèse d'état stationnaire comme point de départ de son analyse qui lui permet de prendre en compte des différents facteurs, de leur interdépendance, et de montrer l'élasticité, la réponse, de certaines variables globales relativement au comportement des différentes classes de la société. Lorsqu'une classe ou un acteur agit, qu'elle sera la réaction de la société dans son ensemble ? En prenant en compte la complexité du monde réel et l'incertitude du futur, il montre que l'analyse statique à l'équilibre ne peut être tenue lorsqu'il faut rendre vérifiable la théorie à un niveau empirique pour que celle-ci ne reste pas au simple stade d'hypothèse. En effet il a été montré l'existence d'un monde d'incertitude qui ne peut être dépassé par l'utilisation des statistiques ou de la loi des grands nombres. Les agents ne connaissent pas le futur et savent qu'ils ne le connaissent pas. Les décisions des agents vont dépendre non pas de leurs connaissances sur le passé ou des probabilités statistiques qu'ils projettent sur l'avenir, mais de leur expérience, de leur degré de confiance vis-à-vis du système et les uns envers les autres, ainsi que des différentes informations dont ils disposent sur les états futurs des économies. Or comme le futur est créé par nos actions, elles-mêmes fondées sur des représentations subjectives et historiques, l'avenir est aussi instable que le sont ces représentations.

Ainsi, l'équilibre neutre que nous avons développé « devrait » être le cas général, mais le cas général « est » généralement celui du déséquilibre. Ce qui se retrouve dans le risque omniprésent d'un processus cumulatif des mouvements des prix monétaires. Le principe de ce processus montre bien l'importance et l'interconnexion de la théorie de la valeur et de la théorie monétaire. Ce sont les écarts entre les deux taux d'intérêts qui se réfléchissent dans l'investissement et l'épargne qui sont les principaux facteurs de variations des prix. Le déséquilibre n'est pas accidentel, c'est parce que les deux taux ne sont pas égaux qu'il y a une variation des prix et une non stabilité de la valeur de la monnaie. Mais ce n'est pas du à une mauvaise gestion bancaire ou institutionnel, c'est du fait même de la nature du système capitaliste et de la différence de nature entre taux naturel et taux monétaire. A partir du moment où les entrepreneurs se rendent compte du phénomène, ils vont anticiper sur des prix plus élevés, et alors le processus s'accélère. Les prix relatifs peuvent s'égaliser, mais pas les prix monétaires, et comme le cadre de la société correspond à l'économie monétaire, les systèmes ne reviennent pas à l'équilibre, et même lorsqu'il est atteint rien ne garantit a priori que ce soit un équilibre stable. La différence entre les deux taux n'est responsable que de la

variation des prix, pas du niveau absolu qu'ils atteignent, ce sont les agents qui en continuant le processus augmentent la magnitude de la variation des prix monétaires par leurs différentes décisions d'épargne et d'investissement au niveau global.

Pour atténuer l'instabilité intrinsèque des systèmes, les institutions sont nécessaires. Principalement les institutions de crédits qui vont pouvoir limiter les risques de variations des prix monétaires en adaptant leur taux sur les prêts plus rapidement et en régulant les épargnes et investissements d'une manière positive. Ces institutions en développant le crédit peuvent limiter la spéculation et améliorer la vitesse de circulation pour sécuriser les investissements en biens capitaux. A côté de ces aspects purement économiques, Wicksell met en évidence l'importance d'une intervention de l'Etat dans des sociétés où la norme n'est pas la libre concurrence, mais le conflit et les monopoles. Les institutions participent alors à la bonne redistribution des revenus globaux et permettent de centraliser les revenus globaux de la société pour les redistribuer et compléter les limites des rémunérations sous un régime de monopole. Ce rôle sécurisant des institutions permet d'installer un climat de confiance pour réaliser l'objectif de bien être social.

Il nous semble alors légitime de revenir sur les propos de Shackle pour qui « Wicksell a été plus que tout autre le précurseur et le prophète de la théorie macroéconomique moderne ». Nous espérons avoir montré au travers notre travail que Wicksell a apporté une certaine méthodologie à la discipline économique. Même si aujourd'hui les résultats de Wicksell sont dépassés, l'apport théorique et méthodologique de Wicksell a permis de poser les bases de quelque chose qui prêt d'un siècle plus tard est toujours utilisé et prend la forme de la macroéconomie. C'est principalement le cas de son raisonnement à un niveau global pour l'épargne et l'investissement. Ainsi, nous considérons qu'il n'est pas exagéré de voir dans l'œuvre de Wicksell et dans sa redéfinition de l'économie politique, un moment crucial de l'évolution de la pensée économique anticipant le développement de la macroéconomie keynésienne.

Bibliographie

- Baird, Charles W. 1970. "Knut Wicksell on the Integration of Monetary and Value Theory." *The Swedish Journal of Economics* 72 (2): 101–110.
- Batifoulier, Paris. 2001. *Théorie Des Conventions*. Economica.
- Bradley, Robert. 1979. "Interpretations of the Wicksellian Idea." Text. <https://mises.org/library/interpretations-wicksellian-idea>.
- Chiodi, G. 1991. *Wicksell's Monetary Theory*. Macmillan.
- Chiodi, Guglielmo. 2008. "A Wicksellian Monetary Theory of Production and Distribution." mimeo.
- De Vroey, Michel, and Pierre Malgrange. 2006. "La Théorie et La Modélisation Macroéconomiques, D'hier À Aujourd'hui."
- Ebeling, Richard M. 1999. "Knut Wicksell and the Classical Economists on Money, Credit, Interest and Price Level: A Comment on Ahiakpor." *The American Journal of Economics and Sociology* 58 (3): 471–79.
- Fontana, Giuseppe. 2007. "Why Money Matters: Wicksell, Keynes, and the New Consensus View on Monetary Policy." *Journal of Post Keynesian Economics* 30 (1): 43–60.
- Frisch, Ragnar. 1952. "Frisch on Wicksell." In *The Development of Economic Thought*, Henry William Spie-el, 652–699. New York: John Wiley & Sons, Inc.
- Haavelmo, Trygve. 1978. "Wicksell on the Currency Theory vs. the Banking Principle." *The Scandinavian Journal of Economics* 80 (2): 209.
- Hume, David. 1752. "Of Money." *Essays, London: George Routledge and Sons*.
———. 2008. "Enquête Sur L'entendement Humain."
- James C. W. Ahiakpor. 1999. "Wicksell on the Classical Theories of Money, Credit, Interest and the Price Level: Progress or Retrogression?" *The American Journal of Economics and Sociology* 58 (3): 435–57.
- Johnson, Marianne. 2010. "Wicksell's Social Philosophy and His Unanimity Rule." *Review of Social Economy* 68 (2): 187–204.
- Keynes, John Maynard. 1942. *Théorie Générale de L'emploi, de L'intérêt et de La Monnaie*. Payot.
- Lavoie, Marc. 2004. *L'économie Postkeynésienne*. Ed. La Découverte.
- Leijonhufvud, A. 1979. "The Wicksell Connection: Variations on a Theme." UCLA Economics Working Paper 165. UCLA Department of Economics.

- Machlup, Fritz. 1959. "Statics and Dynamics: Kaleidoscopic Words." *Southern Economic Journal* 26 (2): 91.
- Marchal, Jean, and Jacques Lecaillon. 1967. "Les Flux Monétaires." *Paris, Cujas*.
- Marshall, Alfred. 1890. "Principles of Political Economy." *Maxmillan, New York*.
- Marx, Karl. 1967. *Fondements de La Critique de L'économie Politique*. Vol. 1. Éditions anthropos.
- Minsky, Hyman P, and Henry Kaufman. 2008. *Stabilizing an Unstable Economy*. Vol. 1. McGraw-Hill New York.
- Mouchot, Claude. 2003a. *Méthodologie économique*. Paris: Seuil.
- Nadeau, Robert. 1999. "Vocabulaire Technique et Analytique de L'épistémologie.", Paris, PUF Collection Premier Cycle.
- Nell, Edward J. 1967. "Wicksell's Theory of Circulation." *Journal of Political Economy* 75 (4): 386–94.
- Orléan, André. 2004. "L'économie Des Conventions: Définitions et Résultats." *Analyse Économique Des Conventions*. Paris: Presses Universitaires de France.
- . 2011. *L'empire de La Valeur: Refonder L'économie*. Seuil.
- Paugam, Serge. 2010. *Les 100 Mots de La sociologie:«Que Sais-Je?» N° 3870*. Presses universitaires de France.
- Peirce, Charles Sanders. 1879. "La Logique De La Science: Deuxième Partie: Comment Rendre Nos Idées Claires." *Revue Philosophique de La France et de L'Étranger*, 39–57.
- Pribram, Karl, and Henri Paul Bernard. 1986. *Les Fondements de La Pensée Économique*. Economica Paris.
- Sen, Amartya. 1999. "La Possibilité Du Choix Social [Conférence Nobel]." *Revue de l'OFCE* 70 (1): 7–61.
- Shackle, George Lennox Sharman. 1970. "Forword by Professor G. L. S. Shackle." In *Value, Capital, and Rent*. Ludwig von Mises Institute.
- Termini, Valeria. 1981. "Logical, Mechanical and Historical Time in Economics."
- Trautwein, Hans-Michael. 1996. "Endogenous Money: Modern Difficulties with the Wicksellian Approach." *The Canadian Journal of Economics* 29 (April).
- Uhr, Carl G. 1951. "Knut Wicksell: A Centennial Evaluation." *The American Economic Review* 41 (5): 829–60.

- Uhr, Carl G. 1960. *Economic Doctrines of Knut Wicksell*. Univ of California Press.
- Veblen, Thorstein. 1965. *The Theory of the Leisure Class. 1899*. AM Kelley, bookseller.
- Wicksell, Knut. 1897a. "Der Bankzins Als Regulator Der Warenpreise." *Ahrbücher Für Nationalökonomie Und Statistik* 68: 228–43.
- . 1897b. "V. Pareto, "Cours D"économie Politique," a Review in *Seitschrift Fur Volkswirtschaft*," no. 6: 159–66.
- . 1904. "Aims and Methods in Economics." *Ekonomish Tidskrift*, 464–65.
- . 1936. *Interest and Prices*. Ludwig von Mises Institute.
- . 1970. *Value, Capital, and Rent*. Ludwig von Mises Institute.
- . 1978a. *Lectures on Political Economy Volume 1: General Theory*. Reprinted. *Lectures on Political Economy*, by Knut Wicksell. Transl. from the Swedish by E. Classen and ed. with an introd. by Lionel Robbins ; Vol. 2. London: Routledge.
- . 1978b. *Lectures on Political Economy Volume 2: Money*. Reprinted. *Lectures on Political Economy*, by Knut Wicksell. Transl. from the Swedish by E. Classen and ed. with an introd. by Lionel Robbins ; Vol. 2. London: Routledge.

Table des matières

Sommaire :	3
Introduction	4
Chapitre I : Un questionnement théorique sur la valeur qui conduit Wicksell à proposer une nouvelle méthodologie.	13
I.1 La valeur : une question théorique présente dans toutes les branches de l'économie politique.....	13
I.2 Une nouvelle méthodologie pour dépasser les limites <i>des</i> théories de la valeur et proposer une science pratique.	21
I.3 Une nouvelle théorie du capital qui vient compléter sa théorie de la valeur.	33
Chapitre II : La nécessité de l'introduction d'une nouvelle théorie monétaire pour rendre compte de la valeur du capital et de la société dans son ensemble.	48
II.1. La monnaie est au cœur de l'économie politique.	49
II.2. Une économie monétaire qui permet de penser la non neutralité de la monnaie.	54
II.3. Une économie monétaire pour prolonger l'étude des taux d'intérêts.	68
Chapitre III : Une nouvelle approche méthodologique permettant de penser l'économie politique dans un cadre dynamique et institutionnel.	82
III.1. Dynamisme et institutions : une première approche pratique par la valeur de la monnaie avec le processus cumulatif de Wicksell.	83
III.2. La dynamique de l'économie politique : structure du capital et méthodologie temporelle rendant compte des différents niveaux de la société.	94
III.3. La science pratique de Wicksell : construction d'idéaux types et prises de positions politiques.	105
Conclusion.....	119
Bibliographie.....	124